

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# JOURNAL

DE

# L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

(Publié sous la direction du Ministre de l'Instruction Publique.)

---

LOUIS GIARD, ECR., SECRÉTAIRE AU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE, RÉDACTEUR,  
PIERRE CHAUVEAU, ECR., ASSISTANT RÉDACTEUR.

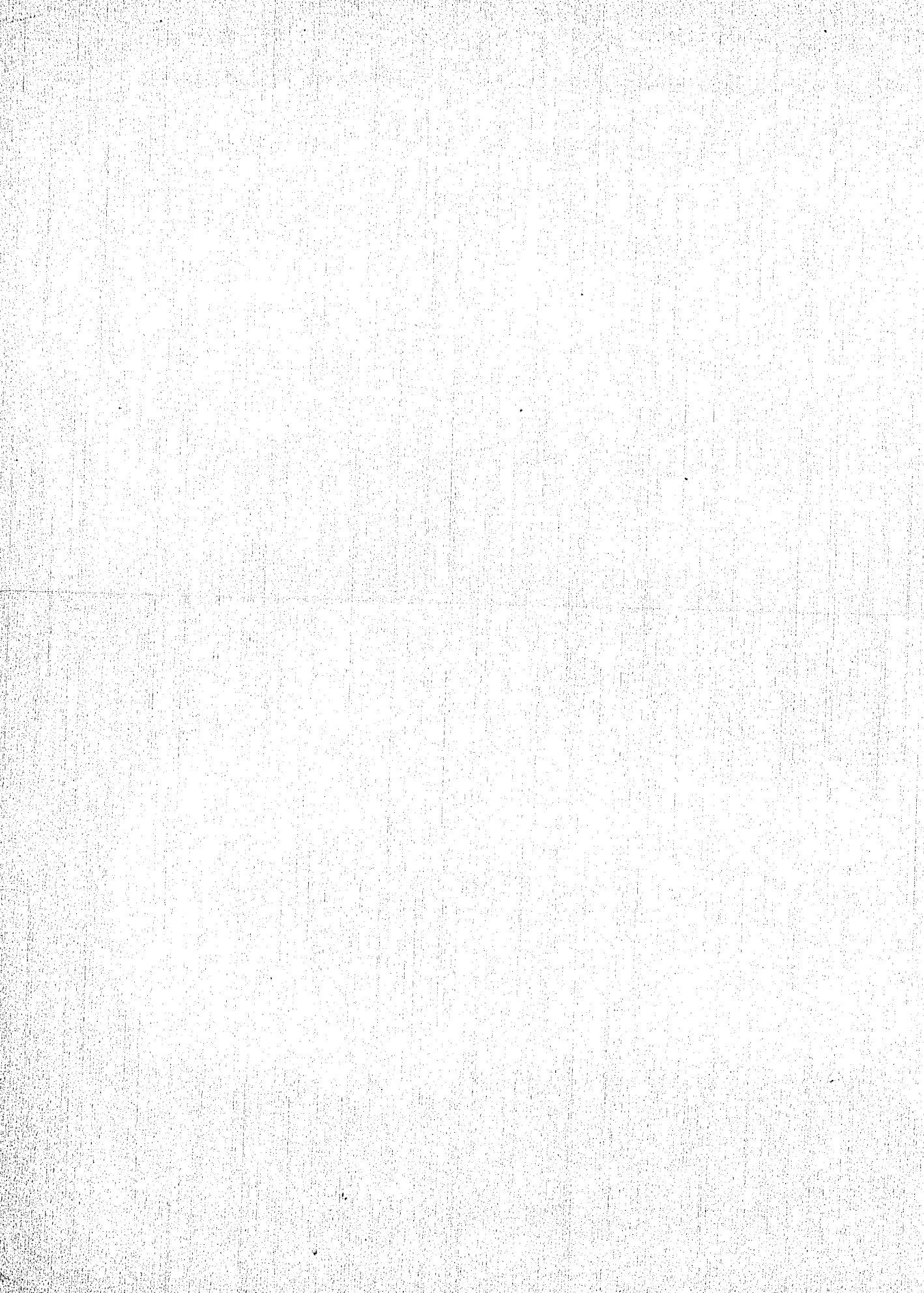
---

DOUZIÈME VOLUME.

1868.

---

QUEBEC, PROVINCE DE QUEBEC:  
EUSEBE SENECAI, IMPRIMEUR.



# TABLE DES MATIÈRES.

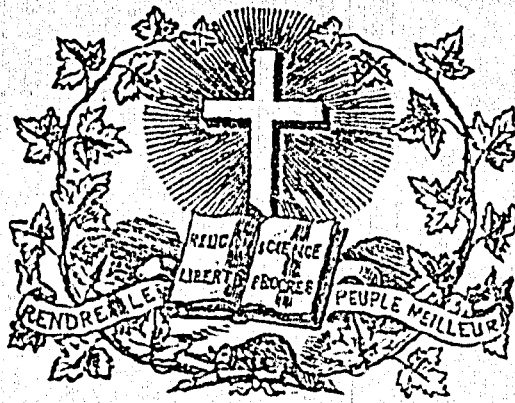
**ACTES.**—Acte concernant la charge de Ministre de l'Instruction Publique, p. 34.—Acte pour pouvoir plus efficacement au soutien des écoles dans certains cas, et autres fins y mentionnées, p. 35.

**ARITHMÉTIQUE,** p. 4, 28.

**AVIS OFFICIELS.**—Séparations, annexions, érections et délimitations de municipalités scolaires: Ste. Marguerite de Wexford, Comté de Terrebonne, p. 14; St. Sébastien, C. d'Iberville, p. 33; St. Calixte de Somerset, C. d'Arthabaska, p. 33; St. Louis de Blandford, C. d'Arthabaska, p. 33; Village St. Michel d'Yamaska, C. d'Yamaska, p. 33; Ste. Perpétue, C. de Nicolet, p. 33; Ste. Adèle, C. de Terrebonne, p. 33; Ste. Monique, C. de Nicolet, p. 33; Wright, C. d'Ottawa, p. 34; Arundel, C. d'Argenteuil, p. 82; Village de St. Anne de Bellevue, C. de Jacques Cartier, p. 82; Notre Dame du Lac Témiscouata, C. de Témiscouata, p. 82; St. Louis de Ha, Ha, C. de Témiscouata, p. 82; Ste. Rose de Dégely, C. de Témiscouata, p. 82; St. Raymond, C. de Portneuf, p. 82; St. Jérusalem, C. d'Argenteuil, p. 113; St. Justin, C. de Maskinongé, p. 113; Victoriaville, C. d'Arthabaska, p. 113; Village Lauzon, C. de Lévis, p. 113; Leslie, C. de Pontiac, p. 113; Grenville, No. 3, C. d'Argenteuil, p. 113; Ile Bouchard, C. de l'Assomption, p. 114; Roseville, C. de Gaspé, p. 136; St. Pierre de l'Étang, Ile de la Magdeleine, C. de Gaspé, p. 136; Village de Laprairie, C. de Laprairie, p. 136; Hull, C. d'Ottawa, p. 136; Ste. Cécile de Masham, C. de Pontiac, p. 136; St. François du Lac, C. d'Yamaska, p. 136; Masham et Wakefield, C. d'Ottawa, p. 155; Village de Stanstead, C. de Stanstead, p. 155.—**NOMINATIONS de Commissaires d'Écoles:** Matbaie, C. de Charlevoix, p. 14; Chichester, C. de Pontiac, p. 14; Paroisse de la Rivière du Loup, C. de Maskinongé, p. 14; Ste. Marie, C. de Beauce, p. 14; St. Edouard de Fraserville, C. de Témiscouata, p. 14; Village de Rimouski, C. de Rimouski, p. 14; Ste. Malachie, C. de Dorchester, p. 14; Rivière au Renard, C. de Gaspé, p. 12; Village de Bagatville, C. de Chicoutimi, p. 14; Ste. Marguerite de Wexford, C. de Terrebonne, p. 14; Chester Ouest, C. d'Arthabaska, p. 14; Ste. Gertrude, C. de Pontiac, p. 14; Village St. Michel d'Yamaska, C. d'Yamaska, p. 33; Village de Chicoutimi, C. de Chicoutimi, p. 33; Ste. Marguerite de Blairfindie, C. de St. Jean, p. 33; St. Germain de Grantham, C. de Drummond, p. 33; Callières, C. de Charlevoix, p. 33; St. Fidèle, C. de Charlevoix, p. 33; Ste. Angèle de Merici, C. de Rimouski, p. 33; St. Janvier de Mainville, C. de Terrebonne, p. 33; Notre-Dame de Bonsecours, C. d'Ottawa, p. 33; St. Raymond, C. de Portneuf, p. 54; St. Calixte de Kilkenny, C. de Montcalm, p. 54; St. Roch Nord, C. de Québec, p. 54; Wright, C. d'Ottawa, p. 54; Ste. Marie, C. de Beauce, p. 54; St. Théodore d'Acton, C. de Bagot, p. 82; St. François, C. de Beauce, p. 82; Ste. Agnès, C. de Charlevoix, p. 82; Notre-Dame de Lotbinière, C. de Chicoutimi, p. 82; St. Sylvestre Nord, C. de Lotbinière, p. 82; St. Zéphirin, C. d'Yamaska, p. 82; Mont Louis, C. de Gaspé, p. 82; Harrington, No. 2, C. d'Argenteuil, p. 82; Harrington, No. 1, C. d'Argenteuil, p. 82; Chenier, C. d'Arthabaska, p. 82; St. Fidèle, C. de Charlevoix, p. 82; Grande Baie, C. de Chicoutimi, p. 82; St. Augustin, C. des Deux-Montagnes, p. 82; Standon, C. de Dorchester, p. 82; Ste. Anne des Monts, C. de Gaspé, p. 82; St. Charles Borromée, C. de Joliette, p. 82; Notre-Dame du Mont-Carmel, C. de Kamouraska, p. 82; St. Apollinaire, C. de Lotbinière, p. 82; Hartwell, C. d'Ottawa, p. 82; Litchfield, C. de Pontiac, p. 82; Québec, ville, (protestants), p. 82; Tadoussac, C. de Saguenay, p. 82; Pointe du Lac, C. de St. Maurice, p. 82; South Stuckley, C. de Shefford, p. 82; Oxford, C. de Sherbrooke, p. 82; St. Antonin, C. de Témiscouata, p. 82; Arundel, C. d'Argenteuil, p. 112; Grandville, No. 2, C. d'Argenteuil, p. 112; Morin, C. d'Argenteuil, p. 112; Metgermette, C. de Beauce, p. 112; Salles, C. de Charlevoix, p. 112; St. Canut, No. 1, C. des Deux-Montagnes, p. 112; Grande Vallée, C. de Gaspé, p. 112; Ile Bonaventure, C. de Gaspé, p. 112; St. Lambert, C. de Lévis, p. 112; Ripon, C. d'Ottawa, p. 112; St. Aimé, C. de Richelieu, p. 112; St. George de Windsor, C. de Richmond, p. 112; St. Zotique, C. de Soulanges, p. 112; Ste. Thérèse, (village) C. de Terrebonne, p. 112; Ste. Marguerite, C. de Dorchester, p. 112;

Baie Nord, C. de Gaspé, p. 112; Henriville, C. d'Iberville, p. 112; St. Ambroise de Kildare, C. de Joliette, p. 112; St. Sulpice, C. de l'Assomption, p. 112; Ste. Rose, (village) C. de Lauzon, C. de Lévis, p. 112; St. Nicolas, C. de Lévis, p. 112; Village de Lauzon, C. de Lévis, p. 112; Notre-Dame de la Victoire, C. de Lévis, p. 112; St. Pierre de Broughton, C. de Mégantic, p. 112; Templeton, C. d'Ottawa, p. 112; Clarendon, C. de Pontiac, p. 112; Leslie, C. de Pontiac, p. 112; St. Roch Sud, C. de Québec, p. 112; Ste. Luce, C. de Rimouski, p. 112; La Présentation, C. de St. Hyacinthe, p. 112; Bégon, C. de Témiscouata, p. 112; St. Janvier, (paroisse) C. de Terrebonne, p. 112; St. Janvier, (village) C. de Terrebonne, p. 113; St. Henri, C. de Lévis, p. 113; St. André, C. d'Argenteuil, St. Albert, C. d'Arthabaska, p. 113; Ste. Clotilde, C. d'Arthabaska, p. 113; St. Norbert, C. d'Arthabaska, p. 113; St. Valère de Bulstrode, C. d'Arthabaska, p. 113; Fingwick, C. d'Arthabaska, p. 113; St. André d'Acton, C. de Bagot, p. 113; St. Côme, C. de Beauce, p. 113; Paspébiac, C. de Bonaventure, p. 113; St. Jean Chrysostôme, No. 2, C. de Châteauguay, p. 113; Howick, C. de Châteauguay, p. 113; Harvey, C. de Chicoutimi, p. 113; Clifton, C. de Compton, p. 113; Cap Chattes, C. de Gaspé, p. 113; Cap des Rosiers, C. de Gaspé, p. 113; Palos, C. de Gaspé, p. 113; York et Haldimand, C. de Gaspé, p. 113; St. Joseph de Lévis, C. de Lévis, p. 113; Ireland, C. de Mégantic, p. 113; Ste. Perpétue, C. de Nicolet, p. 113; Aylmer, C. d'Ottawa, p. 113; Hartwell, C. d'Ottawa, p. 113; Portland, C. d'Ottawa, p. 113; Litchfield, C. de Pontiac, p. 113; Mathane, C. de Pontiac, p. 113; Tewkesbury, C. de Québec, p. 113; St. Hyacinthe le Confesseur, C. de St. Hyacinthe, p. 113; Granby, (township) C. de Shefford, p. 113; Weedon, C. de Wolfe, p. 113; Ste. Brigitte, C. d'Yamaska, p. 113; Morin, C. d'Argenteuil, p. 136; Mille-Isles No. 1, C. d'Argenteuil, p. 136; Mille-Isles No. 2, C. d'Argenteuil, p. 136; Mille-Isles No. 3, C. d'Argenteuil, p. 136; St. Hélène, C. de Bagot, p. 136; Aubert-Gallion, C. de Beauce, p. 136; Paspébiac, C. de Bonaventure, p. 136; Anse St. Jean, C. de Chicoutimi, p. 136; Roseville, C. de Gaspé, p. 136; St. Pierre de l'Étang du Nord, C. de Gaspé, p. 136; Anse à Grisfonds, C. de Gaspé, p. 136; Claridorme, C. de Gaspé, p. 136; Notre-Dame du Mont-Carmel, C. de Kamouraska, p. 136; St. Jean Chrysostôme, C. de Lévis, p. 136; Ste. Agathe No. 1, C. de Lotbinière, p. 136; St. Sylvestre Sud, C. de Lotbinière, p. 136; West Farnham, C. de Missisquoi, p. 136; St. Tite des Caps, C. de Montmagny, p. 136; Thorne, C. de Pontiac, p. 136; St. Raymond, C. de Portneuf, p. 136; Ste. Marie de Monnoir, C. de Rouville, p. 136; Pointe du Lac, C. de St. Maurice, p. 136; Notre-Dame du Lac, C. de Témiscouata, p. 136; St. André d'Acton, C. de Bagot, p. 155; Ile Bouchard, C. de l'Assomption, p. 155; Callières, C. de Charlevoix, p. 155; Whiston, C. de Compton, p. 155; Ste. Anne des Monts, C. de Gaspé, p. 155; Ile de la Magdeleine, C. de Gaspé, p. 155; Rivière au Renard, C. de Gaspé, p. 155; St. Côme, C. de Joliette, p. 155; St. Feréol, C. de Montmorency, p. 155; Wright, C. d'Ottawa, p. 155; Matane, C. de Rimouski, p. 155.—**NOMINATIONS de Syndics d'Écoles:** Grantham, C. de Drummond, p. 14; Masham, C. d'Ottawa, p. 14; Portneuf, C. de Portneuf, p. 14; Stanchem, C. de Québec, p. 33; St. Raymond, C. de Portneuf, p. 54; Notre-Dame de la Victoire, C. de Lévis, p. 54; St. Cyrien, C. de Napierville, p. 54; St. Malachie, C. de Châteauguay, p. 82; St. Eustache, C. des Deux-Montagnes, p. 82; St. Joseph du Lac, C. des Deux-Montagnes, p. 82; Longue-Pointe, C. d'Hochelega, p. 82; Pointe-aux-Trembles, C. d'Hochelega, p. 82; Cleveland, C. de Richmond, p. 82; Chambly, C. de Chambly, p. 82; St. Ephrem d'Upton, C. de Bagot, p. 113; Broughton, C. de Beauce, p. 113; Chambly, C. de Chambly, p. 113; Côte St. Louis, C. d'Hochelega, p. 113; Côte des Neiges, C. d'Hochelega, p. 113; Village St. Jean-Baptiste, C. d'Hochelega, p. 113; Havelock, C. d'Huntingdon, p. 113; St. Félix de Valois, C. de Joliette, p. 113; Ste. Julie de Somerset, C. de Mégantic, p. 113; St. Stanislas Kotska, C. de Beauharnais, p. 113; Ste. Martine, C. de Châteauguay, p. 113; Huntingdon, C. d'Huntingdon, p. 113; Hatley, C. de Stanstead, p. 113; St. Pie, C. de Bagot, p. 113; Sutton, C. de Brome, p. 113; Franklin, C. d'Huntingdon, p. 113; St. Michel Archange, C. de Napier-

- ville, p. 113; Percé, C. de Gaspé, p. 136; Masham, C. d'Ottawa, p. 136; Cleveland, C. de Richmond, p. 136; St. Paul d'Abbotsford, C. de Rouville, p. 136; Ste. Cécile de Milton, C. de Shefford, p. 136; St. Jean, C. de St. Jean, p. 136; St. Valentin, C. de St. Jean, p. 136; Cox, C. de Bonaventure, p. 155; Winslow Sud, C. de Compton, p. 155; Pointe-aux-Traimbles, C. d'Hocheleza, p. 155; Aylmer, C. d'Ottawa, p. 155; Notre-Dame de Hull, C. d'Ottawa, p. 155; l'Acadie Nord, C. de St. Jean, p. 155.—NOMINATIONS d'Inspecteurs d'Écoles. Mr. Jean-Baptiste Delage, en remplacement de M. Charles De Cazes, décédé, p. 32.—M. Félix Emmanuel Juneau, en remplacement de M. Pierre Bardy, démissionnaire, p. 112.—M. Edouard Carrier, en remplacement de M. F. E. Juneau, p. 112.—NOMINATIONS de Membres pour les Bureaux d'Examineurs: Chicoutimi, p. 14; Percé, p. 14; Bedford, (protestant) p. 14; Québec (catholique) p. 33; Pontiac, p. 54; Aylmer, p. 112; Bedford, (catholique) p. 112; Bedford (protestant) p. 112; Shefford, Brome et Missisquoi (catholique) p. 151.—NOMINATIONS au Ministère de l'Instruction Publique: M. Girard, comme secrétaire au ministère, p. 32; M. H. H. Miles, comme assistant-secrétaire au ministère, p. 32.—NOMINATION: Mlle Amy Frances Murray, institutrice à l'Éc. Norm. McGill, en remplacement de Mlle Mary Ann Coady, p. 151.—LIVRES approuvés par le Conseil de l'Instruction Publique, p. 74, 155.—DONS offerts à la bibliothèque, p. 81.—Institutrice demandée, p. 125.—Instituteurs disponibles, p. 40, 54, 74.—Avis aux sectétaires-trésoriers des municipalités scolaires, p. 14, 54.—Avis aux municipalités scolaires, p. 54.—Avis aux instituteurs, p. 54.—Avis aux abonnés, p. 114.—DIPLOMES octroyés par les Écoles Normales: École Normale Jacques-Cartier, p. 82; École Normale McGill, p. 82; École Normale Laval, p. 83.—DIPLOMES octroyés par les Bureaux d'Examineurs: Montréal, (protestant) p. 83, 137; Montréal, (catholique) p. 83, 137; Bedford, (protestant) p. 83, 137; Bedford (catholique) p. 84, 137; Sherbrooke, p. 83, 137; Rimouski, p. 83, 137; Bonaventure, p. 83; Aylmer, p. 84, 137; Richmond, (catholique) p. 84, 137; Richmond, (protestant) p. 84, 137; Charlevoix et Saguenay, p. 84, 137; Kamouraska, p. 84, 137; Québec, (catholique) p. 84, 137; Québec, (protestant) p. 84, 136; Sturstead, p. 84; Gaspé, p. 137; Beauce, p. 137; Trois-Rivières, p. 138; Pontiac, p. 54, 138.—Erreur à corriger dans le rapport du Surintendant de l'Éducation pour 1866, p. 33.
- BEAUX-ARTS.**—Université Laval, Faculté des Arts. Concours de poésie. Conditions du troisième concours, p. 96.—Compte-rendu du deuxième concours, p. 196.
- BIOGRAPHIE.**—Bernard Overberg, p. 12, 30, 72, 153.—Hon. Thomas D'Arcy McGee, p. 41.
- BULLETINS.**—Bulletin des publications et des réimpressions les plus récentes, p. 22, 37, 76, 97, 119, 155.—Bulletin des Beaux-Arts, p. 40, 124.—Bulletin des Sciences, p. 57, 79, 123, 142, 159, 166.—Bulletin de l'Instruction Publique, p. 78, 102, 123, 142.—Bulletin des Lettres, p. 24, 57, 78.—Bulletin des Statistiques, p. 80, 143.—Bulletin Géographique, p. 124.—Bulletin des Bons Exemples, p. 144.—Bulletin Maritime, p. 144.
- CONFÉRENCES.**—33e Conférence de l'Association des Instituteurs de la Circonscription de l'École Normale Jacques-Cartier, p. 35; 33e Conférence de l'Association des Instituteurs de la Circonscription de l'École Normale Laval, p. 36; 34e Conférence de l'Association des Instituteurs de l'École Normale Laval, p. 76; 50e Conférence annuelle de l'Association des Instituteurs Protestants de la Province de Québec, p. 115; 35e Conférence de l'Association des Instituteurs de la Circonscription de l'École Normale Jacques-Cartier, p. 119; 35e Conférence de l'Association des Instituteurs de la Circonscription de l'École Normale Laval, p. 119.
- COLONISATION.**—Le territoire de la Baie d'Hudson, p. 1.—Article éditorial sur le Rapport sur les chemins de colonisation dans le Bas-Canada pour l'année 1866, p. 15.
- DIPLOMES.**—Voyez ces mots aux Avis Officiels.
- DISTRIBUTION DE PRIX.**—Voyez Palmare et Partie Editoriale. Examen publics et distributions de prix de plusieurs maisons d'éducation.
- DOCUMENTS OFFICIELS.**—Tableau de la distribution de la subvention de l'éducation supérieure pour l'année 1867, p. 58.—Tableau de la distribution de la subvention supplémentaire aux municipalités pauvres pour 1867, p. 62.
- ÉDUCATION.**—L'Instruction primaire en Angleterre, p. 25.—Comptes-rendus de l'exposition universelle: Exposition scolaire au ministère de l'Instruction publique, p. 47, 66.—L'éducation des sens et du jugement, p. 3.—Grammaire organique, p. 5, 26, 52.—Rapport du Surintendant de l'Éducation du Bas-Canada pour l'année 1866, p. 15.—Des récompenses et des punitions en général, p. 29.—Lois sur l'Instruction publique, p. 33.—Des moyens d'exciter la curiosité chez les enfants, p. 50.—L'éducation s'adresse au corps et à l'esprit, p. 68.—De l'art d'enseigner à lire, p. 70.—Quelques remarques sur la conduite de l'instituteur envers les commissaires, les parents et les enfants, p. 108.—Discipline, conduite de l'école, p. 131.—Proverbes et maximes, p. 112.—Rapport présenté à l'Empereur par S. E. le Ministre de l'Instruction Publique sur l'enseignement agricole, p. 152.
- PARTIE ÉDITORIALE.**—Colonisation, p. 15.—Rapport du Surintendant de l'Éducation pour 1866, p. 15.—Lois sur l'Instruction publique, p. 33.—Obituaire, p. 35.—Société historique de Montréal, p. 36, 55.—Elections et nominations de commissaires et syndics d'écoles, p. 74.—Bourses fondées par M. Whitworth, p. 84.—Examens et distributions de prix dans les Écoles Normales, p. 86.—Examens publics et distributions de prix dans les Universités, Collèges, Pensionnats et autres maisons d'éducation, p. 90.—Visite des institutions de Montréal par le Lieutenant-Gouverneur, p. 114.—La cotisation pour les écoles dans les cités de Québec et de Montréal, p. 114.—Lady Monk au Couvent des Ursulines de Québec, p. 138.
- FAITS DIVERS.** (Nouvelles et) p. 24, 39, 49 (Abyssinie) 57, 76, 102, 123, 142, 159.
- LITTÉRATURE.**—Faculté des Arts de l'Université Laval: Rapport sur le concours de poésie de l'année 1868, p. 106.—Éloge de Dalmer, p. 129.—Livres et Bibliothèques, p. 146.
- LIVRES approuvés par le Conseil de l'Instruction Publique.** Voyez ces mots aux Avis Officiels.
- NÉCROLOGIE.**—Turquety, p. 23.—Amédée Gaborde, p. 23.—L'hon. Ferguson Blair, p. 23.—M. Théodore Doucet, p. 23.—Rév. Pierre Huet, p. 23.—M. de Lasignan, p. 35.—Louis de Bavière, p. 39.—Sir Edmund Head, p. 38.—Rév. Louis Dagenais, p. 38.—L'hon. Thomas D'Arcy McGee, p. 41.—Général Narvèz, p. 56.—Lord Brougham, p. 56.—Rév. Désaulniers, p. 57.—Rév. M. Groulx, p. 57.—Rév. Zéphirin Sirois, p. 77.—Rév. M. Obisse, p. 77.—M. le vicomte de Cormenin, p. 78.—M. J. Bte. Beaudry, p. 102.—M. F. Leclère, p. 102.—M. Viennet, p. 102.—M. Limyrac, p. 102.—M. L'Écuyer, p. 102.—L'ex-président Buchanan, p. 102.—L'évêque Fulford, p. 122.—Sir Henry Smith, p. 122.—Le Rév. Père Schneider, p. 123.—M. le commandant Tétu, p. 123.—Baron James de Rothschild, p. 140.—Rossini, p. 141.—Boucher de Perthes, p. 141.—Le comte Wleski, p. 141.—M. Ravin, p. 141.—Rév. M. Mignault, p. 141.—Madame Langevin, p. 141.—Berryer, p. 158.—Empis, p. 159.—Charles Babinille, p. 159.—M. le juge Smith, p. 159.—M. Médéric Marchand, p. 159.
- NOUVELLES.**—Voyez Faits Divers et Petite Revue Mensuelle.
- OBITUAIRE.**—M. de Lasignan, p. 35.—L'hon. Thomas D'Arcy McGee, p. 41.—Rév. M. Désaulniers, p. 96.
- PALMARE.**—École Normale Jacques-Cartier, p. 103.—École Normale Laval, p. 103.—École Modèle Jacques-Cartier, p. 125.—École Modèle Laval, p. 126.
- PÉDAGOGIE.**—Voyez Éducation.
- POÉSIE.**—Dernier Appel, Turquety, p. 25.—Matinée de Juin, J. Antran, p. 65.—Le Travail, J. Antran, p. 65.—Souvenir, p. 81.—Burns et la Souris, Hyppolite Violéau, p. 105.—Une Voix dans l'Herbe, Victor de Laprade, p. 106.—Novembre, Antran, p. 129.—Le Sabot de Noël, Rarillot, p. 129.—Adoration, L. Pamphile Lemay, p. 145.
- REVUE, (Petite)** p. 22, 37, 55, 77, 100, 121, 139, 156.
- RAPPORTS** du Surintendant du Bas-Canada et des Inspecteurs d'écoles.—Voyez ces mots au titre: Éducation.
- SCIENCE.**—Revue Géographique, 1867, p. 7.—Voyez Bulletin des Sciences au titre: Bulletin.
- STATISTIQUES.**—Voyez: Documents Officiels.



# JOURNAL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

Volume XII.

Québec (Province de Québec), Janvier et Février 1868.

Nos. 1 et 2.

**SOMMAIRE.**—COLONISATION : Le Territoire de la Baie d'Hudson, par M. Jules de Lasteyrie, (suite et fin).—PÉDAGOGIE : L'Éducation des Sens et du Jurement, par X.—Arithmétique.—Grammaire Organique, (à continuer).—SCIENCE : Revue Géographique, 1867, par M. Vivien de St. Martin.—BIOGRAPHIE : Bernard Overberg, (à continuer).—AVIS OFFICIELS.—Nominations : Département de l'Instruction Publique.—Bureau d'Examinateurs.—Commissaires d'écoles.—Syndics d'écoles.—Érection de la municipalité de Sainte-Marguerite de Wexford.—Bureau d'Examinateurs.—Municipalités scolaires.—PARTIE ÉDITORIALE : Colonisation.—Rapport du Surintendant de l'Éducation du Bas-Canada, pour l'année 1866.—Bulletin des publications et des réimpressions les plus récentes : Canada, France, Allemagne.—Petite Revue Mensuelle.—NOUVELLES ET FAITS DIVERS : Bulletin des Lettres.

## COLONISATION

### Le Territoire de la Baie d'Hudson.

(Suite et fin.)

En suivant du fort Garry au fort Edmonton une ligne à peu près parallèle à la frontière américaine et à une centaine de lieues plus au nord, nos deux voyageurs avaient eu à traverser des prairies ondulées, des forêts coupées de clairières et ce qu'eux-mêmes appelaient "des pays de parcs." Maintenant ils vont faire connaissance avec la forêt marécageuse. D'Edmonton à Jasper-House, pendant des jours et des semaines de marche, le sentier traverse une forêt inondée. Les arbres tombés barrent le passage. Les chevaux, avec de l'eau jusqu'au ventre, doivent sauter par-dessus les troncs et s'empêtrer dans les branches. Des nuées de moustiques et de mouches qui portent le nom caractéristique de *bull dogs* rendent les animaux ingouvernables. On ne saurait camper sur un terrain sec, à moins de rencontrer une digue construite par les castors. Deux fois on s'écarte du sentier, et deux fois il est retrouvé par l'Assiniboine. On perd un cheval de bât dans la forêt et une cognée au passage d'une rivière. Le vingt-troisième jour, on aperçoit tout à coup les Montagnes-Rocheuses. Elles s'élèvent en gradins boisés jusqu'aux pics couverts de neige. Les Européens poussent des cris de joie. L'Indien, sa femme et son fils qui n'avaient jamais vu de montagnes restent muets d'admiration. Plus loin, la chaîne de montagnes s'ouvre comme pour livrer passage. Plus loin encore, on distingue le fond d'une vallée; sur un des flancs s'élève un immense rocher appelé Roche-Amyette. C'est le point de repère qui avait été indiqué. En approchant, on découvre une petite maison en bois entourée d'une palissade, située près d'un lac où la Tabasca s'étend pour calmer sa fureur avant d'entrer dans la plaine. C'est la maison Jasper. Pour la première fois depuis vingt six jours, on a la certitude de n'avoir pas fait fausse route.

Nos voyageurs sont au pied des Montagnes-Rocheuses. La végétation est une végétation de montagnes. Le mouton et le bouquetin

ont remplacé le daim et le bison. Au lieu d'être vêtus de peaux de daim, comme les Indiens de la forêt, ou de peaux de bison, comme les Indiens de la prairie, les indigènes portent des robes en peaux de marmotte. Leurs traits, leur langage, indiquent qu'ils appartiennent aux tribus des bords du Pacifique. Arrêtons-nous un moment et disons, avant de nous perdre avec lord Milton et M. Cheadle dans un labyrinthe de fleuves et de Montagnes, pourquoi le projet d'aller au Cariboo par l'ouest ne pouvait réussir.

On sait que les Montagnes-Rocheuses appartiennent à la plus grande chaîne de montagnes qu'il y ait dans le monde, à celle qui s'étend le long du Pacifique, de l'extrémité nord de l'Amérique septentrionale à l'extrémité sud de l'Amérique méridionale. Le caractère général des Montagnes-Rocheuses est donc avant tout celui d'une chaîne de montagnes; des lignes successives de pics élevés s'appuient les uns contre les autres et laissent entre elles des vallées parallèles. Les sources et l'embouchure du Frazer sont à la même latitude et séparées seulement par quelques degrés de longitude. Si l'on considère la masse énorme d'eau que charrie ce fleuve, on en conclura qu'avant de se jeter dans la mer il doit parcourir, du sud au nord et du nord au sud, plusieurs vallées longitudinales. Ce qui a fait obstacle au passage des eaux doit faire obstacle au passage de l'homme, et comme de l'immense presqu'île de montagnes qu'entoure le Frazer sort le Thompson, qui est un cours d'eau presque aussi puissant que le Frazer, il est évident que, pour se rendre en ligne droite au Cariboo, il faut, après avoir franchi le Frazer, traverser deux autres grandes chaînes.

La famine régnait à Jasper-House quand nos voyageurs y arrivèrent. C'est chose ordinaire dans ce comptoir éloigné de tout secours. Il fallait évidemment prendre des vivres en quantité suffisante à Edmonton et ne pas compter pour sa nourriture sur le gibier qu'on tuerait en route, le gibier étant, comme chacun sait, très rare dans les grandes forêts. Il fallait surtout ne pas perdre des les premiers jours, en quittant la maison Jasper, sa seconde cognée, et ne pas s'exposer à n'avoir qu'un seul outil pour trois hommes quand on devrait s'ouvrir un passage à travers la forêt. Lord Milton et M. Cheadle ont une idée fautive de ce qui a fait la gloire des voyageurs célèbres. Ils croient que, pour acquérir cette gloire, il a suffi de se jeter tête baissée dans l'inconnu. De quelque couleur scientifique ou patriotique qu'ils décorent leur témérité, ils n'ont qu'un but : faire ce que d'autres n'ont pas osé faire. Leur entreprise n'est qu'une course au danger; mais le courage vaut par lui-même. Lorsque ces deux jeunes gens, pleins de santé, de richesse et d'avenir, luttent pied à pied pendant un mois pour se tracer une route à travers l'immensité de la forêt, vous ne vous demandez pas s'ils ont été imprudents; vous admirez le courage.

On quitta le 4 juillet la maison Jasper sous la conduite d'un Iroquois qui s'était engagé à servir de guide jusqu'à la Cache de la Tête Jaune. Ce sont, pendant quatre jours, les difficultés ordinaires des pays de montagnes : des torrents encombrés de pierres roulantes sur lesquelles les chevaux ont peine à prendre pied, des sentiers où lo



moindre faux pas précipiterait dans l'abîme. Le cinquième jour, on a une grande joie : on s'aperçoit que les ruisseaux coulent vers l'ouest. Le sixième, on a une joie plus grande encore ; on reconnaît que la roche a changé de nature, et qu'elle ressemble à la roche d'ardoise sur laquelle reposent au Cariboo les terrains aurifères. Bientôt on voit arriver du nord-ouest le Frazer bondissant à travers les rochers. Le fleuve fait un coude, traverse le lac Moose et court à l'ouest ; après s'être brisé contre un mur de rochers à pic, il tourne brusquement au nord, suit cette direction pendant plusieurs degrés de latitude, ensuite il revient au sud, et entoure les terrains aurifères du Cariboo avant de se jeter dans la mer, deux cents lieues plus loin, en face de l'Île de Vancouver. La vallée du Frazer était inondée, et des deux côtés les eaux battaient le pied de la montagne. Trois jours durant, il fallut marcher dans le lit du fleuve. Tantôt les chevaux de bât voulaient gagner la terre ferme, glissaient et retombaient en arrière, tantôt ils se laissaient entraîner par le courant. La fatigue fut extrême. Les provisions furent mouillées, et l'on perdit le cheval qui portait la poudre. Enfin la rive devint praticable, et le 17 juillet, treize jours après le départ de Jasper, on atteignit la Cache de la Tête jaune.

La Cache de la Tête jaune est une vallée de cinq ou six lieues de large qu'entourent de tous côtés des pics couverts de neige. Elle s'étend du nord au sud ; le long de l'extrémité nord coule le Frazer, et au sud s'avancent les premiers mamelons de la ligne de montagnes dont le sommet est le point de partage entre les eaux de la Columbia et les eaux du Thompson. A en croire les appréciations géographiques de nos voyageurs, la Cache de la Tête jaune serait le centre et pour ainsi dire le noyau creux de tout le système de montagnes de la Colombie anglaise et de l'Oregon. Au point de vue de leur situation personnelle, c'était comme une de ces fosses où se prennent les animaux de la forêt. Une fois tombé dans la Cache de la Tête jaune, on ne savait comment en sortir. Il y avait bien deux familles d'Indiens jetées là par des circonstances dont elles avaient perdu la mémoire ; mais quel secours pouvaient donner ces malheureux, abrutis par la misère et par l'ignorance ? Leur unique nourriture était pour le moment de petites poires sauvages de la grosseur du fruit du cormier. Ils avaient entendu parler de terrains où l'on trouve de l'or ; ils croyaient que le Cariboo devait être à six journées de marche et le fort Kamloop à dix ; mais ils n'avaient jamais fait la route, et la supposaient très difficile. Ils ne savaient qu'une chose, c'est qu'il serait insensé de se livrer sur un radeau aux rapides du Frazer. On n'était déjà plus en état de retourner en arrière. Les chevaux avaient perdu leur vigueur, les provisions faisaient défaut. Il n'y avait qu'une chose à faire, retrouver et suivre la route tracée par les émigrants l'année précédente. Peut-être ainsi arriverait-on au Cariboo.

Après trois jours de repos, on se met à la recherche du sentier des émigrants. On le découvre, on le suit à la piste sous la conduite de l'Assiniboine, dont la engageité n'est jamais en défaut, et dont le courage est en maintes occasions le salut de la troupe. On ne choisit pas sa direction ; on gravit les montagnes, on descend dans les vallées sur les traces d'inconnus qui eux-mêmes allaient à l'aventure. On traverse les rivières qu'ils ont traversées ; on fait des radeaux là où ils en ont fait ; on passe sur les digues construites par les castors quand ils y ont passé. Cela dure six jours. Les provisions s'épuisent ; mais une chose rassure, le sentier va toujours vers l'ouest, c'est-à-dire dans la direction du Cariboo. Tout à coup le sentier finit au pied de rochers à pic, et les traces disparaissent. Évidemment les émigrants ont été rebutés par les difficultés de la route, ils ont désespéré d'atteindre le Cariboo. Dans ce cas, ils se sont rabattus vers le sud pour se diriger sur Kamloop. La présomption est justifiée ; à une lieue en arrière, on retrouve un nouveau sentier dont la direction est au sud. On le suit quatre jours, et le dixième jour depuis le départ de la Cache de la Tête jaune on arrive à un camp couvert de copeaux, de débris de selles et d'ossements d'animaux. Sur un arbre dont l'écorce a été élevée est écrit au crayon : "Camp du massacre des bestiaux des émigrants." Il n'y a pas d'illusion à se faire, les émigrants après avoir désespéré d'atteindre le Cariboo, ont désespéré d'atteindre Kamloop par terre. Ils ont construit des radeaux et ont pris le parti d'aller où le courant de la rivière les conduirait. Que faire ? On est sans outils, on n'a plus que pour trois jours de vivres. Si l'on abandonne ses chevaux, on abandonne en même temps la dernière ressource qu'on ait pour se nourrir. D'un autre côté, comment trois hommes, une femme, un enfant et un vieillard, avec une seule cognée, pourront-ils s'ouvrir une route dans la forêt, quand soixante émigrants valides et munis de haches y ont renoncé ? M. Cheadle va en reconnaissance. La forêt lui paraît impraticable. On ne se tient pas pour battu. L'Assiniboine part à son tour. Il gravit le sommet d'un pic ; de là il n'a aperçu dans toutes les directions que les ondulations d'une forêt sans clairières. Toutefois il lui a semblé que les montagnes s'abaissaient vers le sud et qu'il y avait de ce côté moins de pics couverts de neige. Il rapporte sur son dos un jeune ours qu'il vient

de tuer. On mange de la viande fraîche pour la première fois depuis le départ de Jasper, et à la fin du repas l'Assiniboine dit en français : "Nous arriverons !"

Ici commence une lutte contre l'inconnu dont les acteurs ne peuvent prévoir la durée et dont l'issue est la vie ou la mort. On ignore tout. On ne sait pas si la carte qu'on a, marque exactement la position relative de la Cache de la Tête jaune et de Kamloop. On ne sait pas si la rivière que l'on appelle le Thompson est en réalité le Thompson. La forêt permettra-t-elle longtemps de tracer un sentier où les chevaux puissent passer ? On n'a plus que quelques coups à tirer. Que deviendra-t-on, s'il faut abandonner les chevaux ? Que deviendra-t-on, si la seule cognée qu'on possède vient à s'émousser ? L'Assiniboine prend la tête de la troupe, il ouvre un sentier à coups de cognée. Après trois jours d'un travail acharné, son bras s'entle ; il devient impuissant et tombe à l'arrière-garde. Cheadle prend sa place ; après lui, Milton ; après Milton, Mme Assiniboine. Au bout de huit jours, tous sont rendus de fatigue ; ils prennent un jour de repos et se décident à tuer un cheval. Pendant qu'on se repose et qu'on raccommode les mocassins déchirés, l'Assiniboine, qui avait été rôder dans l'espérance de découvrir quelques traces de gibier, rencontre le corps d'un Indien mort, — mort sans doute de faim. A côté du corps était une hache et un sac renfermant trois lambeaux. La leçon était terrible, et le secours inespéré. On avait une ligne de fond chaque nuit pour prendre des truites ; mais les bords à pic d'une rivière de montagne sont incessamment coupés par les ravines des torrents qui s'y jettent, et malgré la possibilité de travailler deux à la fois, il devient chaque jour plus difficile d'avancer. Les bras n'avaient plus la même force, les mocassins étaient usés, les vêtements tombaient en lambeaux. On était nu-pieds, nu-jambes, et les chevaux portaient sur des jambes enflées des corps de squelettes. Au commencement, on avait fait en moyenne deux lieues par jour, et l'on était tombé successivement à des journées d'une demi-lieue. Une seconde halte d'un jour fut décidée, et l'on tua un second cheval. La maigreur du pauvre animal était si grande qu'après le premier repas il ne restait que quatorze livres de viande. Heureusement on rencontra un porc-épic, et les deux Assiniboine, le père et le fils, abattirent à coups de pierres quelques oiseaux branchés. Chaque jour cependant la forêt devient moins sombre. Des framboises sauvages et d'autres baies couvrent les buissons ; on trompe la faim en les mangeant. On fait du thé à la mode des Indiens avec des fleurs sauvages, et comme eux on fume l'écorce aromatique du *dogwood*. Les difficultés ont diminué, mais les forces aussi. On est nu vingt-trois jours depuis qu'il a fallu s'ouvrir un chemin dans la forêt. L'Assiniboine s'est fendu le pied contre un rocher, il perd courage ; il fait camp à part avec sa femme et son fils, il invective les Anglais, il leur déclare qu'il renonce à les sauver, et qu'il est résolu à désertir le lendemain matin. Le lendemain arrivé, sans dire un mot, lord Milton et M. Cheadle sellent les chevaux et essaient de leur faire traverser un cours d'eau. La tentative est vaine ; les chevaux s'empêchent dans la vase, se heurtent contre les bois flottés, et ne peuvent gravir la rive opposée. Un sentiment chevaleresque s'empare de l'Assiniboine : il arrive au secours, dépêché les chevaux, et prend de nouveau la tête de la troupe. Le jour suivant, avec la sagacité d'un demi-sang canadien, il découvre des traces de la présence de l'homme : l'année précédente, des bouts de branches ont été coupés au couteau. Bientôt c'est un sentier, un sentier véritable ; il semble disparaître, on le retrouve. La forêt s'ouvre, elle fait place à une prairie, et tous se jettent à terre pour regarder le soleil et respirer à l'aise. Le sentier devient plus frayé ; on distingue des pas de chevaux, et le vingt-quatrième jour quelques Indiens se présentent. On leur fait comprendre par signes qu'on a faim : ils apportent des pommes de terre qu'on mange d'abord crues. On donne ce que l'on a pour avoir des vivres ; lord Milton sa selle, le vieux professeur son gilet, Mme Assiniboine sa chemise. Le mot Kamloop leur est connu ; un Indien marche rapidement et se couche quatre fois pour indiquer qu'on est à quatre journées de Kamloop. Avec l'aide des Indiens, on passe le Thompson, on arrive au fort on est accueilli par les agents de la compagnie, on mange, on se repose, on se lave et on s'habille.

Il y avait cinquante-quatre jours qu'on était parti de Jasper-House, trente-huit qu'on avait quitté la Cache de la Tête jaune ; pendant vingt-quatre jours, on avait erré dans la forêt sans aucun sentier pour diriger sa marche. Si on avait laissé la disette à la maison Jasper, on trouva l'abondance au fort Kamloop. L'habile Compagnie de la baie d'Hudson, à la nouvelle de la découverte de mines d'or dans la Colombie anglaise, comprit que de toutes les spéculations la meilleure serait de fournir des vivres et des moyens de transport aux mineurs, et elle profita des prairies qui entourent Kamloop pour y entretenir d'immenses troupeaux de chevaux et de bœufs. D'ailleurs ce qui fut l'éloignement, c'est la distance de la mer ; à l'est des Montagnes-Rocheuses, les derniers forts de la Compagnie de la baie d'Hudson sont à plus de 1,000 lieues de l'Atlantique ; à l'ouest de ces mêmes montagnes,

Kamloop n'est qu'à 80 lieues du Pacifique, et touche presque à la grande communication fluviale de la Colombie anglaise, le Bas-Fraser. On va en quelques jours à cheval, par une route à moitié faite et à moitié en cours d'exécution, de Kamloop à Yale, petite ville charmante sur le Fraser, qui est le point de départ des bateaux à vapeur, et où l'on arrive en traversant la rivière sur un pont en fil de fer. Un bateau vous conduit dans la journée de Yale à New-Westminster, capitale nominale de la Colombie anglaise. Le lendemain, si vous le voulez, un autre bateau à vapeur vous conduira de New-Westminster à Port-Esquamalt et à Victoria dans l'île de Vancouver, c'est-à-dire au chef-lieu de la station anglaise dans le Pacifique et à la capitale commerciale de toutes les possessions britanniques dans cette mer.

La civilisation, sous les traits d'un garçon d'auberge, fit mauvaise mine à nos voyageurs la première fois qu'ils se trouvèrent en contact avec elle depuis leur vie sauvage. En arrivant à Victoria par le paquebot de New-Westminster, lord Milton s'était rendu à l'hôtel à la mode en compagnie de M. et de Mme Assiniboine; on le mit à la porte, lui et sa société. "Nous n'étions pas des gens respectables," c'est-à-dire que nous n'avions pas l'air de gens riches, ajoute philosophiquement lord Milton. On le croira sans peine, car, sans parler des trois Assiniboine, qui devaient être singulièrement vêtus, lord Milton et M. Cheadle portaient des pantalons et des mocassins tirés des magasins de la compagnie à Kamloop. Aussi, dès le lendemain, vont-ils chez un tailleur se faire habiller de la tête aux pieds à la dernière mode de Vancouver, et achètent-ils des chemises, des bottes, tout ce qui fait un homme respectable. Ce devoir accompli envers eux-mêmes, ils veulent initier leurs amis indiens aux merveilles de la civilisation. Ils vont avec M. et Mme Assiniboine en calèche découverte dans les rues de Victoria. Ils les conduisent à Port-Esquamalt, les font monter à bord d'un vaisseau de ligne, leur font voir un canon Armstrong et un amiral en uniforme, puis les mènent se régaler chez un pâtissier. La journée finit par une soirée à l'opéra, car Vancouver a un opéra et, qui plus est, un corps de ballet. Les mineurs, chassés du Cariboo par le froid pendant une partie de l'année, vont hiverner à Victoria; ces messieurs goûtent beaucoup le corps de ballet, et ils ont pour habitude quand un acteur les a mis en joie, de jeter sur la scène des poignées de pièces d'or. Des voyageurs comme les nôtres ne pouvaient être à Vancouver et ne pas aller au Cariboo. Ce n'était que quatre cents lieues, huit jours pour l'aller et huit jours pour le retour. Une partie de la route pouvait se faire en bateau à vapeur, une autre en voiture publique à la mode californienne. Les quatre dernières journées seules étaient difficiles; il fallait aller à pied par des sentiers de montagnes que la neige commençait à couvrir. Lord Milton et M. Cheadle s'habillent donc en mineurs comme ils s'étaient habillés en sauvages; ils prennent le chapeau à fond plat et à grands rebords, les bottes imperméables qui montent jusqu'aux genoux, jettent sur leurs épaules la couverture pliée en deux, et se rendent à ces mines du Cariboo, célèbres dans le monde entier, pour parler comme le journal de Vancouver.

Que sont ces deux possessions anglaises dans lesquelles lord Milton et M. Cheadle viennent de s'introduire par une route si peu fréquentée? Il y a quinze ans, elle n'avait pas de nom officiel; on les appelait tout simplement les territoires de la Compagnie de la baie d'Hudson à l'ouest des Montagnes-Rocheuses; aujourd'hui elles se prétendent les rivales de la puissance américaine dans le Pacifique. L'île de Vancouver, qui s'étend en face du continent américain sur une longueur de plus de cent lieues, colonie sans colons, d'une fertilité médiocre et d'un climat maussade, possède en revanche Port-Esquamalt, le plus beau port du Pacifique pour les navires d'un grand tirant d'eau, et la ville de Victoria, qui doit à la franchise de son port, situé en face de l'embouchure du Fraser, et à l'extrême difficulté de traverser la barre de ce fleuve, d'être devenu l'entrepôt commercial de la Colombie anglaise. A l'avantage d'être le chef-lieu d'une station navale et l'entrepôt d'une grande colonie, l'île de Vancouver joint un privilège naturel; elle contient des mines de charbon de terre d'une qualité médiocre, mais d'une importance considérable, car presque tous les charbons consommés dans le Pacifique viennent d'Europe et ont dû doubler le cap Horn. Vancouver est donc une position militaire et commerciale agressive à l'égard des Etats-Unis et défensive en ce qui touche la Colombie anglaise. Pendant l'hiver, quand les mineurs descendent du Cariboo, Victoria devient une ville de mineurs. Pendant l'été, c'est une ville coloniale comme toutes les villes coloniales anglaises; mais, dès qu'on a franchi la barre du Fraser, on entre dans un monde différent. Ce qui a fait sortir ce pays de son obscurité, c'est la découverte de sables aurifères dans le Fraser; c'est surtout celle d'un gisement aurifère au Cariboo, plus riche qu'aucun de ceux de la Californie. A cette nouvelle, des masses de mineurs californiens se sont précipités sur la Colombie anglaise. Sur les bords du Fraser, tout est californien, mineurs, costume, langage: On y parle cet argot des mines qui n'a eu l'honneur de supplanter dans les salons de l'Angleterre l'argot des courses. Là comme en Californie, ce qui

blesse, c'est le contraste entre la beauté des machines et la dégradation des hommes, entre la rudesse et la prodigalité. On couche sur la terre nue, on est couvert de vêtements sordides, et l'on jouera aux quilles avec des bouteilles de vin de Champagne pour s'amuser à voir la liqueur se répandre inutilement à terre. Une seule chose relève de l'abjection. L'ivresse de l'or donne à ces hommes une intrépidité qui en ferait des héros, si trop souvent elle n'étouffait tous les sentiments généreux. Il y a toutefois des différences entre la Colombie anglaise et la Californie. Tandis que dans ce dernier pays la colonisation agricole a marché de front avec l'exploitation des terrains aurifères, ici le travail des mines emploie tous les bruns. Les vivres qui se consomment au Cariboo viennent de l'Orégon et de San-Francisco, et l'or qu'on en retire, après la dime prélevée par les détaillants tombe dans les coffres des négociants. Les Etats-Unis sont la mère-patrie commerciale de cette colonie anglaise.

JULES DE LASTYRIE.

## PÉDAGOGIE.

### L'Éducation des Sens et du Jugement.

#### § 1. De l'éducation des sens en général.

Un enfant est moins grand qu'un homme; il n'a ni sa force ni sa raison; mais il voit et entend aussi bien que lui, ou à très-peu près; il a le goût aussi sensible, quoiqu'il l'ait moins délicat, et distingue aussi bien les odeurs, quoiqu'il n'y mette pas la même sensualité. Les premières facultés qui se forment et se perfectionnent en nous sont les sens. Ce sont donc les premières qu'il faudrait cultiver; ce sont les seules qu'on oublie, ou celles qu'on néglige le plus.

Exercer les sens n'est pas seulement en faire usage, c'est apprendre à bien juger par eux, c'est apprendre, pour ainsi dire, à sentir; car nous ne savons ni toucher, ni voir, ni entendre, que comme nous avons appris.

Il y a un exercice purement naturel et mécanique, qui sert à rendre le corps robuste sans donner aucune prise au jugement: nager, courir, sauter, fouetter un sabot, lancer des pierres; tout cela est fort bien; mais n'avons-nous que des bras et des jambes? n'avons-nous pas aussi des yeux, des oreilles? et ces organes sont-ils superflus à l'usage des premiers? N'exercez donc pas seulement les forces, exercez tous les sens qui les dirigent; tirez de chacun d'eux tout le parti possible, puis vérifiez l'impression de l'un par l'autre. Mesurez, comptez, pesez, comparez. N'employez la force qu'après avoir estimé la résistance; faites toujours en sorte que l'estimation de l'effet précède l'usage des moyens. Intéressez l'enfant à ne jamais faire d'efforts insuffisants ou superflus. Si vous l'accoutumez à prévoir ainsi l'effet de tous ses mouvements, et à redresser ses erreurs par l'expérience, n'est-il pas clair que plus il agira, plus il deviendra judicieux?

S'agit-il d'ébranler une masse; s'il prend un levier trop long, il dépensera trop de mouvement; s'il le prend trop court, il n'aura pas assez de force; l'expérience peut lui apprendre à choisir précisément le bâton qu'il lui faut. Cette sagesse n'est donc pas au-dessus de son âge. S'agit-il de porter un fardeau; s'il veut le prendre aussi pesant qu'il peut le porter et n'en point essayer qu'il ne soulève, ne sera-t-il pas forcé d'en estimer le poids à la vue? Sait-il comparer des masses de même matière et de différentes grosseurs, qu'il choisisse entre des masses de même grosseur et de différentes matières; il faudra bien qu'il s'applique à comparer leurs poids spécifiques. J'ai vu un jeune homme, très-bien élevé, qui ne voulait croire qu'après l'épreuve, qu'un seau plein de gros copeaux de bois de chêne fût moins pesant que le même seau rempli d'eau.

#### § 2. Du toucher.

Nous ne sommes pas également maîtres de l'usage de tous nos sens. Il y en a un, savoir, le toucher, dont l'action n'est jamais suspendue durant la veille: il a été répandu sur la surface entière de notre corps, comme une garde continuelle pour nous avertir de tout ce qui peut l'offenser. C'est aussi celui dont, bon gré,



mal gré, nous acquérons le plus tôt l'expérience par cet exercice continué, et auquel, par conséquent, nous avons moins besoin de donner une culture particulière. Cependant nous observons que les aveugles ont le tact plus sûr et plus fin que nous, parce que, n'étant pas guidés par la vue, ils sont forcés d'apprendre à tirer uniquement du premier sens les jugements que nous fournissons l'autre. Pourquoi donc ne nous exerce-t-on pas à marcher comme eux dans l'obscurité, à connaître le corps que nous pouvons atteindre, à juger des objets qui nous environnent, à faire, en un mot, de nuit et sans lumière, tout ce qu'ils font de jour et sans yeux? Tant que le soleil luit, nous avons sur eux l'avantage: dans les ténèbres, ils sont nos guides à leur tour. Nous sommes aveugles la moitié de la vie; avec la différence que les vrais aveugles savent toujours se conduire, et que nous n'osons faire un pas au cœur de la nuit. On a de la lumière, me dira-t-on. Hé quoi! toujours des machines! Qui vous répond qu'elles vous suivront partout au besoin? Pour moi, j'aime mieux que mon élève ait des yeux au bout de ses doigts que dans la boutique d'un chandelier.

Êtes-vous enfermé dans un édifice, au milieu de la nuit, frappez des mains; vous apercevrez, au résonnement du lieu, si l'espace est grand ou petit, si vous êtes au milieu ou dans un coin. A demi-pied d'un mur, l'air moins ambiant et plus réfléchi vous porte une autre sensation au visage. Restez en place, et tournez-vous successivement de tous les côtés; s'il y a une porte ouverte, un léger courant d'air vous l'indiquera. Êtes-vous dans un bateau, vous connaîtrez, à la manière dont l'air vous frappera le visage, non-seulement en quel sens vous allez, mais si le fil de la rivière vous entraîne lentement ou vite. Ces observations, et mille autres semblables, ne peuvent bien se faire que de nuit; quelque attention que nous voulions leur donner en plein jour, nous serons aidés ou distraits par la vue, elles nous échapperont. Cependant il n'y a encore ici ni mains ni bâton. Que de connaissances oculaires on peut acquérir par le toucher, même sans rien toucher du tout!

Beaucoup de jeux de nuit. Cet avis est plus important qu'il ne semble. La nuit effraye naturellement les hommes, et quelquefois les animaux (1). La raison, les connaissances, l'esprit, le courage, dérivent peu de gens de ce tribut. J'ai vu des raisonneurs, des esprits forts, des philosophes, des militaires intrépides en plein jour, trembler la nuit comme des femmes au bruit d'une feuille d'arbre. On attribue cet effroi aux contes des nourrices; on se trompe; il a une cause naturelle. Quelle est cette cause? la même qui rend les sourds désiants et le peuple superstitieux, l'ignorance des choses qui nous environnent et de ce qui se passe autour de nous (2). Accoutumé d'apercevoir de loin les objets

(1) Cet effroi devient très-manifeste dans les grandes éclipses du soleil.

(2) En voici encore une autre cause bien expliquée par Buffon:

« Lorsque, par des circonstances particulières, nous ne pouvons avoir une idée juste de la distance, et que nous ne pouvons juger des objets que par la grandeur de l'angle, ou plutôt de l'image qu'ils forment dans nos yeux, nous nous trompons alors nécessairement sur la grandeur de ces objets. Tout le monde a éprouvé qu'en voyageant la nuit on prend un buisson dont on est près pour un grand arbre dont on est loin, ou bien on prend un grand arbre éloigné pour un buisson qui est voisin: de même, si on ne connaît pas les objets par leur forme, et qu'on ne puisse avoir par ce moyen aucune idée de distance, on se trompera encore nécessairement. Une mouche qui passera avec rapidité à quelques pouces de distance de nos yeux nous paraîtra dans ce cas être un oiseau qui en serait à une très-grande distance; un cheval qui serait sans mouvement dans le milieu d'une campagne, et qui serait dans une attitude semblable, par exemple, à celle d'un mouton, ne nous paraîtra pas plus gros qu'un mouton, tant que nous ne reconnaitrons pas que c'est un cheval; mais, dès que nous l'aurons reconnu, il nous paraîtra dans l'instant gros comme un cheval, et nous rectifierons sur-le-champ notre premier jugement.

« Toutes les fois qu'on se trouvera, dans la nuit, dans des lieux inconnus où l'on ne pourra juger de la distance, et où l'on ne pourra reconnaître la forme des choses à cause de l'obscurité, on sera en danger de tomber à tout instant dans l'erreur au sujet des jugements que l'on fera sur les objets qui se présenteront. C'est de là que vient la frayeur et l'espèce de crainte intérieure que l'obscurité de la nuit fait sentir à presque tous les hommes; c'est sur cela qu'est fondée l'apparence des spectres et des figures gigantesques et épouvantables que tant de gens disent avoir vus. On leur répond communément que ces figures étaient

et de prévoir leurs impressions d'avance, comment, ne voyant plus rien de ce qui m'entoure, n'y supposerais-je pas mille êtres, mille mouvements qui peuvent me nuire, et dont il m'est impossible de me garantir? J'ai beau savoir que je suis en sûreté dans le lieu où je me trouve, je ne le sais jamais aussi bien que si je le voyais actuellement: j'ai donc toujours un sujet de crainte que je n'avais pas en plein jour. Je sais, il est vrai, qu'un corps étranger ne peut guère agir sur le mien sans s'annoncer par quelque bruit: aussi, combien j'ai sans cesse l'oreille alerte! Au moindre bruit dont je ne puis discerner la cause, l'intérêt de ma conservation me fait d'abord supposer tout ce qui doit le plus m'engager à me tenir sur mes gardes, et par conséquent tout ce qui est le plus propre à m'effrayer.

N'entends-je absolument rien, je ne suis pas pour cela tranquille; car enfin sans bruit on peut encore me surprendre. Il faut que je suppose les choses telles qu'elles étaient auparavant, telles qu'elles doivent encore être, que je voie ce que je ne vois pas. Aiusi, forcé de mettre en jeu mon imagination, bientôt je n'en suis plus maître, et ce que j'ai fait pour me rassurer ne sert qu'à m'alarmer davantage. Si j'entends du bruit, j'entends des voleurs; si je n'entends rien, je vois des fantômes: la vigilance que m'inspire le soin de me conserver ne me donne que sujets de crainte. Tout ce qui doit me rassurer n'est que dans ma raison; l'instinct plus fort me parle tout autrement qu'elle.

La cause du mal trouvée indique le remède. En toute chose l'habitude tue l'imagination; il n'y a que les objets nouveaux qui la réveillent. Dans ceux que l'on voit tous les jours, ce n'est plus l'imagination qui agit, c'est la mémoire. Ne raisonnez donc pas avec celui que vous voulez guérir de l'horreur des ténèbres: menez-l'y souvent, et soyez sûr que tous les arguments de la philosophie ne vaudront pas cet usage. La tête ne tourne point aux couvreurs sur les toits, et l'on ne voit plus avoir peur dans l'obscurité quiconque est accoutumé d'y être.

Voilà donc pour nos jeux de nuit un autre avantage ajouté au premier: mais pour que ces jeux réussissent, je n'y puis trop recommander la gaieté. Rien n'est si triste que les ténèbres: n'allez pas enfermer votre enfant dans un cachot. Qu'il rie en entrant dans l'obscurité; que le rire le reprenne avant qu'il en sorte; que, tandis qu'il y est, l'idée des amusements qu'il quitte, et de ceux qu'il va retrouver, le défende des imaginations fantastiques qui pourraient l'y venir chercher.

X.

## Arithmétique.

## DES FRACTIONS DÉCIMALES.

§ 6.—Recherche du quotient complet ou approché de deux nombres entiers ou décimaux au moyen des décimales.

Q.—Cherchez le quotient exact de 27 par 8.

R.—	27	8
	30	3,375
	60	
	40	
	0	

Le quotient est 3,375.

Q.—Cherchez, à  $\frac{1}{10}$  près, le quotient de 492 par 31.

R.—Je fais d'abord la division à la manière ordinaire pour

dans leur imagination: cependant elles pouvaient être réellement dans leurs yeux, et il est très-possible qu'ils aient en effet vu ce qu'ils disent avoir vu: car il doit arriver nécessairement, toutes les fois qu'on ne pourra juger d'un objet que par l'angle qu'il forme dans l'œil, que cet objet inconnu grossira et grandira à mesure qu'on en sera plus voisin; et que s'il a d'abord paru au spectateur, qui ne peut connaître ce qu'il voit ni juger à quelle distance il le voit; que s'il a paru, dis-je, d'abord de la hauteur de quelques pieds lorsqu'il était à la distance de vingt ou trente pas, il doit paraître haut de plusieurs toises lorsqu'il n'en sera plus éloigné que de quelques pieds; ce qui doit en effet l'étonner ou l'effrayer jusqu'à ce qu'enfin il vienne à toucher l'objet ou à le reconnaître; car, dans l'instant même qu'il reconnaitra ce que c'est, cet objet, qui lui

avoir le quotient entier ; je mets ensuite une virgule à la suite de ce quotient et un zéro à droite du reste ; je divise ce nouveau nombre par le diviseur, ce qui me donne le chiffre des dixièmes du quotient ; j'ajoute un zéro au reste, et je continue toujours de même. Voici l'opération :

$$\begin{array}{r|l} 492 & 34 \\ \hline 152 & 14,47 \\ 160 & \\ 240 & \\ 2 & \end{array}$$

Le quotient est 14,47 à 0,01 près.

Q.—Cherchez, à 0,001 près, le quotient de 38,4534 par 25.

R.—Il suffit de faire la division à la manière ordinaire, en s'arrêtant toutefois au chiffre des millièmes. Voici l'opération :

$$\begin{array}{r|l} 38,4534 & 25 \\ \hline 134 & 1,538 \\ 95 & \\ 203 & \\ 34 & \end{array}$$

Le quotient est 1,538 à 0,001 près.

Q.—Cherchez, à 0,0001 près, le quotient de 538,42 par 69.

R.—Il faut faire la division à la manière ordinaire, ce qui nous fera connaître le quotient avec deux chiffres décimaux, c'est-à-dire à 0,01 près ; puis on continuera la division en ajoutant des zéros aux restes successifs, jusqu'à ce que l'on ait obtenu un quotient quatre chiffres décimaux. Voici l'opération :

$$\begin{array}{r|l} 538,42 & 69 \\ \hline 554 & 7,8031 \\ 220 & \\ 130 & \\ 61 & \end{array}$$

Le quotient est 7,8031 à 0,0001 près.

Q.—Cherchez, à 0,001 près, le quotient de 62,635 par 27,64.

R.—Je commence par rendre le diviseur entier ; pour cela je supprime la virgule et je la transporte au dividende d'autant de rangs vers la droite qu'il y a de chiffres décimaux au diviseur ; la division proposée se ramène alors à la division de 6263,5 par 2764, division que l'on sait faire. La voici :

$$\begin{array}{r|l} 6263,5 & 2764 \\ \hline 7355 & 2,266 \\ 18270 & \\ 16860 & \\ 276 & \end{array}$$

Le quotient est 2,266 à 0,001 près.

Q.—Cherchez, à 0,01 près, le quotient des nombres 568345 et 3489, à 0,001 près, le quotient des nombres 648,34579 et 328 ; à 0,01 près, le quotient des nombres 0,34895 et 3,54 ; à 0,1 près, le quotient des nombres 3,1415926 et 6,748 ; à 0,0001 près, le quotient de 5 divisé par 7 ; à 0,001 près, le quotient de 5 par 0,00064 ; à 0,00001 près, le quotient de 24 par 11 ; à 0,001 près, le quotient de 18 par 0,53 ; à 0,0001 près, le quotient de 5489325 par 0,005493 ; à 0,0000001 près, le quotient de 1 par 17.

R.—

568345 : 3489	= 162,89	à 0,01 près.
648,34579 : 328	= 1,976	à 0,001 près.
0,34895 : 3,54	= 0,09	à 0,01 près.

paraissait gigantesque, diminuera tout à coup, et ne lui paraîtra plus avoir que sa grandeur réelle ; mais si l'on fuit ou qu'on n'ose approcher, il est certain qu'on n'aura d'autre idée de cet objet que celle de l'image qu'il formait dans l'œil, et qu'on aura réellement vu une figure gigantesque ou épouvantable par la grandeur et par la forme. Le préjugé des spectres est donc fondé dans la nature, et ces apparences ne dépendent pas, comme le croient les philosophes, uniquement de l'imagination." (Histoire naturelle.)

3,1415926 : 6,748	= 0,4	à 0,1 près.
5 : 7	= 0,7142	à 0,0001 près.
5 : 0,00064	= 7812,5	exactement.
24 : 11	= 2,18181	à 0,00001 près.
18 : 0,52	= 33,912	à 0,0001 près.
5489325 : 0,005493	= 999330966,6848	à 0,0001 près.
1 : 17	= 0,0588235	à 0,0000001 près.

Q.—17 kilogr. de laine se sont vendus 41,50 combien vaut le kilogramme de laine ?

R.—1 kilogr. de laine vaut 41,50 : 17, et il faut chercher le quotient à 0,01 près, parce qu'une somme d'argent doit toujours être exacte à un centime près. On trouve, en faisant la division, 2,44.

### Grammaire Organique.

L'enfant a parlé, d'abord grâce aux soins de sa mère, puis poussé par ce besoin de tous les instants qui résulte de la vie sociale ; son langage s'est perfectionné par les leçons que nous avons décrites jusqu'ici. Tous ces exercices lui ont fait connaître sa langue maternelle d'une manière pratique ; ils l'ont mis en état d'employer à propos chacune de ses formes ; ils l'ont doué d'une sorte de tact, de sentiment du génie de sa langue, qu'il doit peut-être plus encore à son oreille qu'à son intelligence, et qui se manifeste par un éloignement invincible pour tout ce qui est difformité dans les mots ou dans la construction des phrases.

Cette manière intuitive de connaître la langue nous est indispensable ; et pour nous la donner, rien ne saurait remplacer l'usage. Elle suffit d'ailleurs à la plupart des hommes qui, comme le bourgeois gentilhomme de Molière, font sans le savoir, non-seulement de la prose, mais de la métaphysique.

Cependant, si ces exercices nous apprennent à parler notre langue, ils ne nous apprennent pas à l'écrire ; car il est une orthographe que l'oreille ne nous indique point, mais qui dépend de certaines règles que nous ne pouvons connaître sans nous rendre compte d'une manière claire et précise du rôle que joue chaque mot dans le discours. C'est la grammaire qui nous donnera cette nouvelle connaissance.

Puis, quand nous voudrons apprendre des langues mortes, ou même des langues vivantes dont nous ne pourrions faire cet usage habituel et prolongé auquel nous devons notre langue maternelle, nous serons obligés de procéder par l'étude des lois qui les régissent, et nous aurons également besoin de la grammaire.

La grammaire enfin nous servira encore à étendre la portée de nos facultés, en nous faisant connaître les lois de notre propre intelligence.

Nous avons vu déjà que l'enfant doit commencer l'étude du monde physique par celle de son propre corps ; plus loin nous le montrerons commençant l'étude du monde moral par celle de sa propre conscience ; maintenant nous devons faire voir comment il procédera à l'étude du monde intellectuel par celle de sa propre pensée exprimée par la parole.

Pestalozzi a réglé les exercices de langage par lesquels l'enfant doit être préparé à l'étude de la grammaire ; mais il n'est pas allé plus loin.

Le père Girard a continué l'œuvre de Pestalozzi en comprenant l'étude de la grammaire dans les exercices de son *Cours éducatif de langue maternelle*. Cette entreprise lui a fait reconnaître la nécessité d'une réforme dans l'exposition de la grammaire, afin d'en faire, selon son expression, *non plus une grammaire de mots, mais une grammaire d'idées*. Dans notre opinion cependant, cette réforme, que le père Girard proclame indispensable, il ne l'a point entièrement accomplie ; et c'est pourquoi son livre, si admirable comme recueil d'exercices éducatifs, nous paraît insuffisant comme cours raisonné de grammaire.

Il était réservé à l'Allemand Charles-Ferdinand Becker de mettre en lumière les vrais rapports qui unissent la langue à la pensée, et de fonder sur ces rapports l'étude de la grammaire. Le principe fondamental de sa réforme grammaticale est exposé

dans un ouvrage publié en 1829, et dont le titre : *Organisme de la langue*, suffit pour nous montrer Becker comme un disciple de Pestalozzi ; plus tard, ses diverses publications sur la grammaire allemande sont venues compléter son œuvre réformatrice ; et c'est en profitant de ces travaux que nous pourrions faire voir comment la doctrine que nous exposons s'applique à l'enseignement de la grammaire.

Le langage n'est point une invention, comme l'écriture, les arts, et les sciences ; c'est une fonction naturelle de l'homme. Dieu, en créant un être pensant, a créé par là un être parlant ; et c'est pourquoi l'on dit que la langue est d'institution divine. Sans la parole, la pensée ne pouvait, ni se développer selon les besoins de sa nature, ni se communiquer selon les besoins de la vie sociale.

L'homme intellectuel et social a produit le langage comme un fruit naturel de son organisation.

Mais l'intelligence humaine est un tout organisé, et tous ses produits participent de son organisme. Ainsi la pensée est organisée ; elle a ses membres dont chacun remplit la fonction qui lui est propre. Le langage, qui exprime la pensée, est organisé comme elle ; il a ses membres qui correspondent à ceux de la pensée, et ces membres ont leurs fonctions particulières dans l'ensemble du discours.

La langue est donc un produit organique de l'intelligence humaine, tout comme le raisin est un produit organique de la vigne ; et de même que la vigne a produit des raisins très divers selon les circonstances dans lesquelles elle a dû croître et fructifier, de même l'intelligence humaine a produit des langues fort différentes selon les circonstances dans lesquelles chaque société d'homme a été appelée à vivre, à penser et à parler.

Cet organisme de la langue, que nous venons de montrer comme une conséquence de l'organisme de l'intelligence, est facile à constater dans tout idiôme, surtout si l'on examine la transformation graduelle par laquelle il s'enrichit, soit en produisant des néologismes, soit en s'assimilant les mots des autres idiômes qui lui sont nécessaires pour se compléter.

Ainsi, la langue française a commencé par prendre dans l'ancien gaulois, dans le latin et dans le franco-germain, les éléments qui convenaient à son génie naissant ; dans le moyen âge, elle a fait de nombreux emprunts à l'espagnol et surtout à l'italien ; dans les temps modernes, c'est l'anglais qui lui a fourni le plus grand nombre de mots nouveaux. Et cependant, dès le premier jour, notre langue vulgaire s'est montrée avec un organisme particulier, qui n'était ni celui du celtique, ni celui du latin, ni celui du german, et qui tendait à modifier toutes les formes étrangères de langage pour les assimiler à celles de son propre génie. Aujourd'hui cette assimilation est complète pour tous les mots anciennement acquis ; ils ont pris notre orthographe et nos terminaisons ; à peine peut-on reconnaître leur origine étrangère. D'autres mots ont été adoptés, mais ne sont point encore assimilés ; ils restent là avec les formes de la langue qui nous les a fournis ; pour la nôtre, ce ne sont que des instruments d'emprunt qui ne sont point encore entrés dans son organisme.

Cependant, comme l'intelligence humaine est une, la pensée a des lois immuables qui se retrouvent dans toutes les langues malgré la diversité de leurs formes, et ce sont ces lois qui constituent la grammaire générale.

Puisque la langue est un tout organisé, on ne peut en acquérir l'intelligence complète qu'en étudiant les fonctions de chacun de ses organes ; et l'on ne peut reconnaître ces fonctions organiques sans étudier en même temps celles qui leur correspondent dans la pensée.

Dès longtemps on avait reconnu le besoin d'une analyse de la pensée comme le fondement d'une analyse du langage ; mais en procédant par la logique pure, on a médiocrement aidé aux progrès de la grammaire, et l'on est tombé dans des difficultés inabordablement à l'enseignement élémentaire. C'est que la logique pure, ou la logique de l'école, n'est point la logique de la langue, et ne suffit pas pour en expliquer toutes les nuances.

En effet, la logique pure est celle qui considère les idées per-

gues par l'être pensant, dans les rapports qui les unissent entre elles. Mais l'homme qui exprime ses idées par la parole est appelé à exprimer, non-seulement les rapports qui existent entre ces idées, mais encore les rapports entre ces idées et lui-même, entre ces idées et l'homme à qui il s'adresse ; c'est-à-dire que le point de vue absolu de la logique de l'école se complique dans la langue par le point de vue relatif à celui qui parle et à celui à qui l'on parle.

Il résulte de là que la syntaxe n'est point seulement une application de la logique pure, mais qu'elle procède de cette logique du langage, laquelle ne se développe qu'avec celui-ci. Pour la saisir dans ses premiers éléments organiques, il faut donc étudier la langue à sa naissance, c'est-à-dire au moment où elle se forme pour exprimer la pensée la plus simple, la plus élémentaire.

Cette étude ne peut pas se faire d'une manière historiquement vraie, parce que nous ne connaissons point ces premières paroles par lesquelles les premiers hommes ont exprimé leurs premières pensées ; d'ailleurs c'est dans notre langue maternelle que nous devons procéder, et elle est sans doute bien éloignée de la simplicité de la langue primitive. Les premières paroles de l'enfant ne peuvent point non plus nous servir de guide, car elles s'adressent à des hommes dont le langage est tout formé ; elles sont une imitation et non point un produit indépendant et spontané du besoin qu'éprouve l'homme de manifester sa pensée.

Pour étudier l'organisme de la langue, nous rechercherons d'abord la pensée la plus simple, la première que l'homme ait reçue du pouvoir d'assimilation de son intelligence, la première qu'il ait dû sentir le besoin d'exprimer par sa parole ; nous en reconnaitrons les éléments organiques, en même temps que les formes par lesquelles notre langue les exprime. Puis nous verrons successivement d'autres éléments, d'autres organes, venir compléter la pensée, ainsi que la proposition qui la formule.

Il est naturel de penser que les premiers sons proférés par la bouche de l'homme étaient des interjections par lesquelles se manifestait ou la joie, ou la douleur, ou la crainte, ou l'étonnement, etc. L'interjection est un cri, et non point un prétonnement, etc. Elle exprime un sentiment simple, et non point une idée assimilée ; elle forme à elle seule un tout distinct de la proposition, et n'entre point dans celle-ci comme partie intégrante de son organisme. C'est le langage de l'animal, que parfois l'homme ajoute au sien ; la grammaire n'a point à s'en occuper.

Mais la société humaine la plus simple, la plus primitive, suppose un concours d'efforts dans un but commun ; de là pour l'homme le besoin de faire concorder la volonté de son semblable avec la sienne, et de transmettre sa pensée comme un ordre, ou une prière, ou un avertissement ; et ce besoin, qui se lie aux premières nécessités de la vie, aura été le premier à réclamer le secours de la parole ; c'est ainsi que l'homme aura dit d'abord : *va, viens, cours, fuis, tiens, vois, prends*, etc. Le verbe à l'impératif nous paraît donc avoir été à la fois le premier mot et la première proposition ; et en cela nous pouvons nous autoriser des récents progrès de la linguistique, qui prouvent que les plus anciens mots des langues primitives étaient des verbes monosyllabes.

Le verbe à l'impératif forme à lui seule une proposition ; il en réunit, il en concentre en quelque sorte dans un seul mot tous les membres essentiels ; il exprime non-seulement l'idée principale représentée par le radical du verbe, mais encore les rapports de cette idée avec celui qui l'énonce et avec celui à qui on la communique. C'est une proposition contractée dont il est difficile de saisir les parties constitutives, et ce n'est point la proposition la plus simple. Pour ces deux raisons, elle ne peut pas servir de départ à notre enseignement.

La proposition simple et régulière exprime un fait d'observation ou un jugement, c'est-à-dire un acte de l'intelligence accompli avec un certain calme qu'excluent soit l'émotion plus ou moins vive qui s'exhale par l'interjection, soit le besoin plus ou moins pressant qui se manifeste par l'impératif du verbe. Ce calme relatif des passions est nécessaire à la liberté de la pensée et à la régularité de l'expression ; nous devons le supposer à l'homme

dont nous voulons étudier le langage pour en découvrir les organes essentiels.

Les phénomènes naturels qui intéressent la vie de l'homme ont sans doute les premiers attiré son attention et provoqué sa parole; de ce nombre sont les mouvements rapides par lesquels il voit lui échapper l'animal dont il voudrait se rendre maître. Ainsi, pour représenter les premières propositions simples et régulières que la bouche de l'homme ait prononcées, il nous est permis de choisir l'exemple : *le lièvre court*.

Ici, l'idée principale est évidemment celle du phénomène observé, c'est-à-dire celle de ce mouvement rapide par lequel le lièvre s'éloigne et qu'on exprime par le mot *court*. On n'affirme point l'existence du lièvre, on la suppose connue; on dit seulement que le phénomène *court* se manifeste dans l'être le *lièvre*. (1) Nous avons donc là deux idées distinctes celle d'un *phénomène* et celle d'un *être*; mais ces deux idées ne formeraient point une pensée si elles n'étaient pas liées par le rapport qui indique que c'est dans cet être que se manifeste ce phénomène. Voyons comment notre proposition exprime ce rapport. Si l'on disait : *le lièvre court*, *le lièvre courons*, il n'y a point de proposition; il faut dire : *le lièvre court*; c'est donc le *t* final de *court* qui exprime ici le rapport entre le phénomène et l'être, rapport qui complète l'organisme de la pensée, comme le *t* qui le représente complète l'organisme de la proposition. Nous appelons flexion ce changement que subit la terminaison d'un mot pour exprimer un rapport.

(A continuer.)

## SCIENCE

Revue Géographique, 1867.

### I

Le grand événement de l'année a été l'Exposition universelle.—L'Exposition géographique, pouvons-nous dire en un sens, car jamais on n'aura vu ainsi réunis tous les peuples et tous les pays du monde, nous apportant, dans sa variété infinie, le merveilleux spectacle de leurs richesses naturelles et de leur génie créateur. Il est à espérer que quelque belle étude de géographie économique sortira de ce rapprochement jusqu'à présent unique dans l'histoire de l'industrie et de la science. Je n'ai pas assurément le dessein d'aborder un aussi grand sujet, mais il appartient au cadre de cette Revue de jeter au moins un coup d'œil rapide sur la partie purement géographique de l'Exposition (les cartes, les globes et les livres), envisagée soit dans les grandes cartes topographiques, qui sont en général des œuvres officielles exécutées aux frais des gouvernements, soit dans les réductions manuelles appropriées aux besoins des hautes études ou aux nécessités de l'éducation; il nous appartient surtout de rechercher quels progrès sont accusés dans ces deux ordres de travaux, et quelle place relative y occupent la France et les peuples étrangers. Il y a là bien des questions d'une nature élevée et parfois d'une portée délicate, que nous ne pouvons approfondir, mais que nous devons au moins indiquer.

### II

Dans des appréciations de cette nature, l'histoire du sujet est indispensable; le présent n'a tout son intérêt et sa signifi-

(1) Les objets de la nature physique ne se manifestent à nous que par l'impression qu'ils font sur nos sens, c'est-à-dire par leur action ou leurs qualités. Des manifestations sont notre seul moyen de les connaître, c'est ce qui nous apparaît en eux, et c'est pourquoi nous les nommons *phénomènes*. Puis notre notion innée de substance nous fait concevoir quelque chose qui exerce cette action, qui porte en soi ces qualités, et que nous nommons un *être*. Il n'en est pas autrement dans l'ordre moral: lorsque notre sens moral perçoit un *phénomène moral*, nous l'attribuons à un *être moral*. Becker appelle *activité* et *substance* ce que nous nommons *phénomène* et *être*. Ces dernières expressions nous ont paru plus claires et plus conformes à l'usage ordinaire de notre langage.

tion que lorsqu'on en suit la marche à travers les tâtonnements du passé.

La géodésie, dont les grandes cartes topographiques sont la plus complète et la plus belle expression, est une science de création moderne. Les anciens ne l'ont pas connue. Ils eurent des arpenteurs pour diviser les héritages, évaluer les surfaces et mesurer les distances; ils n'eurent pas ce que dans un sens plus élevé nous désignons sous le nom d'*ingénieurs*. Si quelques hommes d'un génie exceptionnel, un Eratosthène, un Hipparque, imaginèrent de déterminer de grands espaces terrestres par la mesure correspondante d'un arc de la voûte du ciel: ils n'appliquèrent cette belle donnée, qui est au fond la base de la géodésie, qu'à la recherche abstraite de la grandeur de la terre déduite d'un segment déterminé de sa circonférence, et ne songèrent pas à son emploi pratique pour la géographie. Ils entrevirent la méthode, mais il leur manqua le secours indispensable des instruments de précision. C'est dans cette limite que se forma la géométrie des Egyptiens. Alexandre, dans son expédition de l'Inde, eut à sa suite des géodètes pour mesurer les distances parcourues (et nous pouvons ajouter, par parenthèse, que ce que nous connaissons de ces mesures accuse une très-grande exactitude); mais il n'est question nulle part de cartes levées, ni particulières ni générales.

Les Romains eux-mêmes, avec leur génie pratique, n'allèrent pas au-delà. L'opération célèbre commencée sous Jules César et terminée sous Auguste, pour ce qu'on a nommé le levé de l'empire, ne fut que le mesurage, région par région, de toutes les grandes voies militaires qui partaient de Rome et rayonnaient dans toutes les directions jusqu'aux extrémités des provinces frontières; et la carte de l'empire qui porta le nom d'Agrippa, parce que ce personnage illustre avait eu la direction de ce grand travail, ne fut en définitive que le tableau de cet immense réseau des voies romaines, dont le livre de route qui nous est parvenu sous le titre d'*Itinaria romana* est le relevé écrit, route par route, avec le nom des stations (qui sont des étapes), et les distances intermédiaires. Et comme on n'avait ni la boussole pour fixer les directions, ni le théololite pour mesurer les angles, ni le secours de l'astronomie pour déterminer les positions, il devait forcément s'ensuire les erreurs de direction et d'écartement des lignes de route croissant avec la distance, que l'altération des formes générales augmentait dans les mêmes proportions. C'est ce dont on peut juger par les descriptions des géographes contemporains, chez lesquels l'image des diverses contrées, le contour des côtes, la direction des fleuves et celle des chaînes de montagnes, sont souvent faussés et défigurés de la manière la plus étrange.

Tel fut, chez les anciens, l'état de la géographie dans sa partie la plus rigoureuse et la plus utile, la cartographie: des plans routiers, sur lesquels on établissait telle quelle l'image grossière de chaque contrée, mais pas une seule carte un peu générale réellement levée sur le terrain, ni rien qui approchât du figuré exact du relief du sol. C'étaient des tableaux plutôt que des cartes.

### III

On peut bien penser que l'ignorance du moyen-âge n'améliora pas cette branche de la science. Les premières de cette période (la plus ancienne est de la première moitié du treizième siècle) sont barbares et grossières comme l'époque elle-même. Le siècle suivant (la quatorzième) multiplia singulièrement ce genre de productions; mais ce qui domine de beaucoup alors, ce sont les cartes à l'usage des navigateurs,—les portulans, comme disaient les gens de mer. Les relations de Gènes et de Venise dans la mer Noire et les parages orientaux de la Méditerranée, en même temps qu'elles rendaient nécessaires des cartes usuelles propres à y diriger les pilotes, avaient procuré de bons matériaux pour améliorer ces cartes; et comme l'activité du mouvement maritime en devait rendre la demande très-considérable, il se forma dans les deux grands ports de la haute Italie, ainsi qu'à Pise et dans d'autres places maritimes, de véritables ateliers pour le dessin des



portulans,—ce que l'on nomme dans l'histoire de la science les *écoles* de Venise, de Gênes, de Pise, etc. Plusieurs de ces cartes, qui se sont conservées, et que l'on peut voir dans les grandes bibliothèques de l'Europe, sont extrêmement remarquables non-seulement par la beauté de leur exécution, mais par la parfaite exactitude du tracé des côtes et de la forme générale des diverses parties du bassin méditerranéen, notamment de la mer Noire; sous ce rapport, elles offrent un contraste frappant avec les Mappemondes purement terrestres du même temps, où se reflète l'ignorance encore si grande alors sur les contrées lointaines, et même sur une grande partie de l'Europe. Une suite figurée de monuments cartographiques des différents âges, depuis la carte romaine, si singulièrement déformée, qu'on appelle la carte de Peutinger, jusqu'aux chefs-d'œuvre de la cartographie actuelle, n'aurait pas été un des épisodes les moins intéressants ni les moins instructifs de l'histoire du travail; car ce n'est pas seulement l'histoire d'une branche de l'art et de la science qu'on aurait lue dans ce rapprochement, mais aussi l'histoire même du développement des rapports des nations de l'Europe entre elles et avec le monde extérieur, développement qu'une liaison intime a rattaché dans tous les temps à l'histoire générale des sciences et à la marche même de la civilisation.

## IV

Bientôt après le renouvellement des études qui suivit de près la découverte de l'imprimerie, dès le commencement du seizième siècle, on vit paraître les premiers essais des cartes modernes. C'est dans les éditions successives de Ptolémée (l'oracle du temps, et pendant longtemps encore le fond principal des études géographiques), à partir de la précieuse édition de 1508, qu'il faut aller chercher ces rudiments de la science et de l'art modernes. Si imparfaits qu'ils soient encore de composition et d'exécution, ils montrent du premier coup un progrès considérable sur l'antiquité; ils nous donnent la première idée de la *carte*, dans l'acception vraie du mot. Dans le cours du seizième siècle, les progrès sont continus. Les beaux atlas d'Ortelius et de Mercator, publiés de 1570 à 1594, marquent une grande époque de l'histoire de la cartographie; et la curieuse liste des cartes antérieures placées par Ortelius en tête de son recueil, dit assez avec quelle activité les cosmographes de l'Europe presque entière étaient entrés dans cette voie nouvelle.

On voit poindre dès cette époque les premiers essais de géodésie; essais bien imparfaits encore, bien éloignés des méthodes rigoureuses et des admirables résultats auxquels on est arrivé de nos jours, mais qui les préparent et les font pressentir. Ce ne sont encore que des levés à la planchette, sur lesquels on rapporte à vue d'œil les cours d'eau et les accidents du sol; et pour arriver de proche en proche, par l'emploi de ces matériaux sommaires, à la construction des cartes plus générales d'une province, d'un Etat, d'une région, on a seulement le secours d'un certain nombre de latitudes relevées à l'astrolabe. On n'en est pas encore à la détermination astronomique des longitudes, seul moyen de fixer avec certitude les grands intervalles terrestres dans le sens des parallèles, c'est-à-dire de l'est à l'ouest. Il est (en dehors de l'Europe) bien des pays, même aujourd'hui, où l'on ne procède guère autrement pour l'établissement des cartes locales.

Les travaux du savant Ortelius et de l'habile Mercator plaçaient la géodésie, aussi bien que la cartographie locale, sur un terrain qui n'attendait plus, pour porter tous ses fruits, que le perfectionnement des méthodes et des instruments. Ce dernier progrès fut en grande partie l'œuvre du dix-septième siècle. Le siècle de Galilée et de Kepler, de Pascal et de Newton, de Leibnitz et de Dominique Cassini, a été une époque grande et féconde entre toutes pour les études astronomiques et mathématiques. Le télescope, inventé en 1606, arma les astronomes d'un instrument précieux, qui devait aider prodigieusement aux progrès de la science des astres. Dès 1610, Galilée découvrit les quatre lunes qui circulent autour de Jupiter, et son génie prévit dès lors de quel immense secours les fréquentes éclipses de ces petits astres pourraient être pour résoudre le problème des

longitudes. Mais pour appliquer à cet usage les satellites de Jupiter, il fallait en dresser des tables exactes, et ces tables ne furent calculées qu'en 1666 par Dominique Cassini. Cette date est de celle qu'il faut inscrire en lettres d'or dans l'histoire de la géographie.

A partir de cette époque, les entreprises les plus vastes, les plus hardies conceptions, les opérations les plus délicates, n'ont plus rien qui effraie la patience des géomètres, ni la pensée des astronomes. L'heure était venue où l'audacieux problème de la mesure de la terre allait être embrassé dans toute sa grandeur et définitivement résolu. Picard, de l'Académie des sciences, est le premier qui ait appliqué à cette difficile opération l'exactitude absolue des méthodes d'observation et de calcul qui caractérisent la géodésie moderne.

En 1669 et en 1670, Picard mesura sur le sol entre Paris et Amiens, un intervalle dont les points extrêmes furent déterminés rigoureusement par des observations astronomiques, et il y trouva pour la longueur d'un degré 57,060 toises, qui répondent à 111,212 mètres. Cette mesure, contrôlée depuis lors par les géomètres les plus éminents et les premiers astronomes de notre époque, a été trouvée exacte à une minime fraction près.

La belle opération de 1666 fut, en quelque sorte, l'œuvre de l'Académie des sciences en même temps que de Picard, car ce fut à l'instigation de cette illustre compagnie, dont Louis XIV, en 1666, venait de décréter la création sur la proposition de son ministre Colbert, que la mesure fut entreprise. L'Académie payait ainsi dignement sa bienvenue au roi et à la France.

## V

Et ce beau travail ne fut lui-même que le point de départ d'une entreprise encore plus vaste. En 1683, dans l'année même qui suivit la mort de Picard, l'Académie décida que la ligne mesurée entre Paris et Amiens serait prolongée d'une part jusqu'à Dunkerque, de l'autre jusqu'à Perpignan et au pied des Pyrénées, afin que le méridien qui coupe la France dans sa plus grande longueur,—l'étendue est de huit degrés,—fût entièrement fixé par un ensemble d'opérations à la fois astronomique et géodésique. Cette tâche laborieuse fut confiée à Dominique Cassini et à Le Hire; elle ne fut complètement achevée qu'en 1718. Mais alors un réseau de triangles et de déterminations astronomiques s'appuya au méridien central du Royaume,—ce qu'on a nommé par excellence la *Méridienne*,—et ce réseau fut un peu plus tard une excellente base pour les grands travaux géodésiques du dix-huitième siècle. D'autres déterminations fixaient dans le même temps la place exacte des points principaux du pourtour du royaume, tant sur les côtes qu'à l'intérieur, si bien qu'avant l'expiration du dix-septième siècle la France avait pris sur la carte sa véritable forme et ses vraies dimensions. Les anciens tracés se trouvèrent considérablement resserrés, ce qui fit dire à Louis XIV, en plaisantant, que Messieurs de l'Académie lui enlevaient une partie de ses Etats. Les bases astronomiques de la géographie de la France étaient fixées.

Il nous est permis, sans doute, d'insister sur la gloire de nos anciens travaux. Cette gloire est immense, et pendant longtemps elle fut sans partage; car dans toutes les branches de la cartographie et des opérations géodésiques, nous avons eu l'initiative. La mesure du degré terrestre exécutée par Picard et par les académiciens français de 1666, est la première qui ait donné la mesure exacte et certaine des dimensions du globe, et cette belle opération de la méridienne a depuis servi de modèle aux travaux analogues que les autres Etats de l'Europe ont successivement entrepris. C'est le géographe français Guillaume Delisle, qui a porté la cognée dans l'édifice vermoulu de la géographie ptoléméenne, où la forme et les dimensions de notre continent étaient prodigieusement dénaturées, et qui, dans ses Mappemondes de 1700, donna le premier aux diverses parties du monde leurs proportions véritables, d'après les observations des astronomes et des missionnaires français du dix-septième siècle. Après Delisle, c'est notre illustre d'Anville qui pendant quarante ans tint en Europe le sceptre de la science, et qui éleva la composition cri-



tique, en même temps que le dessin des cartes, à un point que l'on n'a pas dépassé; et enfin, dans le même temps, c'est à la France qu'appartient l'honneur d'avoir créé en Europe les cartes de grande topographie, comme elle avait créé la géodésie par les travaux de Picard, de Lahire, et de Dominique Cassini.

Colbert, ce grand ministre dont l'administration a laissé des traces si profondes dans l'histoire économique de la France, avait demandé à l'Académie des sciences une description géométrique du royaume; Cassini de Thury, directeur de l'observatoire et petit-fils de Dominique, conçut alors l'idée de la carte à laquelle il a laissé son nom. C'est en 1744 qu'il en commença les premières opérations, et le travail ne fut terminé qu'en 1783. Pour apprécier toute l'importance de cette œuvre colossale et lui rendre pleine justice, il faut se rappeler qu'en remontant seulement de trente ans en arrière on n'aurait trouvé ni en France, ni dans aucun pays de l'Europe, une seule carte générale qui donnât une idée tant soit peu précise de la configuration du sol. Ce sera l'éternel honneur de ce grand monument non pas seulement d'avoir doté la France d'une carte dont il n'existait pas d'exemples dans le monde, mais aussi d'avoir été le point de départ, et l'on peut dire le premier modèle, de tous les travaux analogues qui ont été depuis lors exécutés chez nous et chez les autres peuples.

VI

Cependant les campagnes du Consulat et des premières années de l'Empire avaient fait faire de notables progrès à la topographie militaire; les méthodes et les instruments géodésiques avaient acquis, en outre, un plus haut degré de précision; enfin on pouvait regretter que dans la carte de Cassini l'expression des montagnes n'indiquât que très-imparfaitement les hauteurs relatives. Dès 1808, Napoléon avait songé à faire reprendre ce grand travail; mais les événements ajournèrent jusqu'en 1818 la réalisation du plan qui avait été mis à l'étude. Triangulations, observations et calcul, tout a été refait à neuf; la nouvelle carte connue sous le nom de *carte de l'état-major*, est dans toutes ses parties un ouvrage tout nouveau. L'échelle, un peu plus grande que celle de la carte de Cassini (pour la mettre en harmonie avec le système métrique), est au 80,000<sup>e</sup>, c'est-à-dire qu'un mètre sur le papier représente 80,000 mètres sur le terrain, et qu'une lieue métrique de 4000 mètres est représentée par cinq centimètres. La publication de la carte s'est poursuivie sans interruption depuis 1833; sur les 267 feuilles dont elle doit se composer, 234 sont terminées, et l'on compte que dans sept ou huit ans au plus l'œuvre sera complètement achevée.

Le département de la guerre en a fait figurer plusieurs feuilles à l'Exposition; et quoique le système que l'on y a adopté pour l'exécution graphique, je veux dire l'éclairage du terrain par la lumière verticale, soit infiniment moins favorable que la lumière oblique à la saillie des reliefs et à l'effet d'ensemble, notre carte de l'état-major n'en est pas moins, au total, un magnifique monument de la science topographique. Néanmoins, si on veut juger, par un exemple tout à fait complet, de ce que la science géodésique peut produire en se maintenant dans les vraies conditions de l'art, nous signalerons l'admirable carte de Suisse en vingt-cinq feuilles du général Dufour, à l'échelle de 100,000<sup>e</sup>. Jamais la configuration d'un grand pays aussi profondément accidenté, n'a été représentée d'une manière plus vraie, plus achevée plus saisissante. Le jury a décerné à l'œuvre du général Dufour la première médaille d'or dans la classe des cartes; elle aurait mérité d'être mentionnée tout spécialement dans le rapport général. Il est vrai que le rapport général n'a pas eu un mot pour les sciences géographiques ni pour aucune de leurs branches.

Tous les Etats de l'Europe à l'exception de la Turquie et de l'Espagne, ont leur carte topographique terminée ou en cours d'exécution, et tous en ont envoyé quelque spécimen. On remarque surtout les belles feuilles sorties de l'établissement impérial de Vienne, celles des différents Etats du nord de l'Allemagne et la carte de l'état-major néerlandais. Il faut rapprocher ces cartes de celles qui nous représentaient les mêmes pays il y a cent ans, pour juger à quel point le sentiment du bon a pénétré dans les

représentations topographiques, et apprécier le progrès immense qui s'est accompli dans la grande cartographie de l'Europe.

On peut éprouver quelque étonnement qu'aucune œuvre analogue ne nous soit arrivée des Etats-Unis, ce pays utilitaire par excellence. C'est qu'en effet l'Union américaine n'a pas de travail de ce genre; soit que la vaste étendue des territoires ait détourné de l'entreprendre, soit que l'action trop faible du gouvernement central n'ait pas suffi pour en donner l'impulsion. Quelques-uns des Etats, pas tous, à beaucoup près,—ont des cartes provinciales à échelle moyenne, des cartes demi-topographiques entre lesquelles il n'y a aucune espèce d'unité; et encore ces cartes, uniquement destinées aux services locaux, sont, pour la plupart, si peu répandues et si difficiles à réunir, que le gouvernement central lui-même n'en possède pas une suite complète. Quelques autres Etats américains le Nicaragua, le Venezuela, le Pérou, le Chili, ont envoyé leurs cartes officielles, qui ne sont que des pierres d'attente. Ils n'ont à présent que des ébauches de topographie, comme la plupart n'ont encore que des ébauches de gouverne-

ment. Les applications de cartes topographiques ou demi-topographiques aux besoins spéciaux de la science et de la grande industrie forment une section très-importante de l'exposition géographique. Telle est la grande carte forestière de la France et la carte géologique de M. Elie de Beaumont. L'Allemagne, et en particulier l'Autriche, ont, sur une moins grande échelle, une foule de morceaux de ce genre. Une autre classe de cartes, qui mérite une mention particulière, renferme les cartes demi-topographiques dues pour la plupart à l'industrie particulière. Quelques unes ont un caractère semi-officiel, telle que la carte de France en trente-deux feuilles (encore inachevée), réduite au quart de la carte de l'état-major (c'est-à-dire au 320,000<sup>e</sup>) par les dessinateurs du dépôt de la guerre. L'empire d'Autriche de Sheda (vingt feuilles au 576,000<sup>e</sup>), le sud-ouest de l'Allemagne par l'état-major impérial de Vienne (douze feuilles, le nord-ouest l'Allemagne, par Liebenow (sept feuilles au 300,000<sup>e</sup>) la Turquie d'Europe de Handke (vingt feuilles non terminées), et nombre d'autres morceaux de ce genre que je ne puis énumérer, tiennent une belle place dans la grande cartographie européenne. La carte de l'Allemagne de Reyman, en quatre cent cinq feuilles au 200,000<sup>e</sup> (dont une soixantaine sont encore à terminer), est le plus grand travail de ce genre que l'industrie particulière ait jamais entrepris.

VII

Il ne faut pas séparer les cartes marines des grandes cartes topographiques. Tandis que dans chaque Etat européen le corps des ingénieurs militaires travaille laborieusement sur le terrain à lever le territoire dans ses moindres détails, les grandes nations maritimes de l'Europe et au premier rang la France et l'Angleterre, font relever par les officiers les plus instruits de leurs flottes non-seulement leurs propres côtes, mais les parages lointains vers lesquels notre pavillon est conduit par les relations politiques, ou commerciales. La sécurité de la navigation et la vie de milliers de marins, qui reposent sur la parfaite exactitude des relevés hydrographiques, ont été dans tous les temps un puissant véhicule pour cette partie de la science; mais c'est surtout de nos jours que le perfectionnement des tables, des instruments et des méthodes a donné aux relevés hydrographiques une rigueur inconnue jusque-là, ce qui a conduit à vérifier ou à refaire toutes les cartes antérieures. Quant à l'exécution et à la gravure, ce n'est que justice de reconnaître que les cartes françaises ont une très-grande supériorité sur toutes les autres, et, en particulier, sur les cartes anglaises.

VIII

La géodésie et l'hydrographie sont les deux bases scientifiques de la géographie positive; c'est par elles que nous avons aujourd'hui ce que n'eurent pas les anciens, la connaissance et le figuré rigoureusement exacts des pourtours et de l'intérieur des conti-

nents. Mais les produits immédiats de ces deux sciences — les grandes cartes topographiques et les cartes marines — ne sont pas à l'usage de la foule ; pour les populariser et les approprier aux convenances diverses du commerce et de l'industrie, de l'économie politique, des hautes études et de l'enseignement, il faut les réduire en cartes usuelles, les figurer sur les globes, les condenser en Atlas. De là toute une nouvelle classe d'ouvrages géographiques non moins importante que la première par la diversité et l'étendue de ses applications. Avec elles commence le domaine proprement dit d'un géographe, non pas différent, mais distinct à bien des égards de celui de l'ingénieur qui opère sur le terrain.

Les pays qui ont pris part à l'exposition des cartes manuelles sont, en dehors de la France, l'Allemagne, l'Autriche, la Suède, le Danemark, la Belgique, l'Angleterre, la Russie, l'Italie et les États-Unis. Uisons tout de suite que dans cet ensemble d'atlas et de cartes usuelles la suprématie appartient incontestablement à l'Allemagne, et que je m'associe pleinement au jugement du jury, qui a décerné à nos voisins d'outre-Rhin les deux seules médailles d'or attribuées à cette classe de travaux. Que cet aveu nous coûte ou non, l'Allemagne, dans l'état actuel des choses, a la suprématie tout à la fois par l'étude et par l'exécution ; il faut la lui reconnaître aussi dans la persévérance et l'efficacité des moyens qu'elle emploie pour accroître et propager les études géographiques.

Comme premier exemple, je citerai les deux cartes d'Allemagne en neuf feuilles chacune, de M. Henri Kiepert, de Berlin et Augustus Petermann, de Gotha. Ces deux cartes, largement exécutées, appartiennent à la catégorie des cartes dites *murales*. Ce sont des œuvres courantes, mais non, tant s'en faut, des œuvres communes. Les deux écoles cartographiques qui ont pour représentants les deux noms éminents que je viens de citer ne pensent pas, comme on le fait trop souvent chez nous et ailleurs, qu'une production de ce genre, parce qu'elle est populaire à bas prix, doit être dessinée par des manœuvres anonymes, grossièrement exécutée par des graveurs exécutés à la toise, et que l'on puisse ainsi livrer au commerce, pour les études et les écoles, des ouvrages d'une exécution misérable. Nos voisins d'outre-Rhin, et c'est un de leurs grands mérites, montrent plus de respect pour le public et pour la jeunesse.

N'exagérons rien, pourtant. Je sais bien que dans les appréciations portées à distance il est difficile de ne pas dépasser un peu la mesure, en bien ou en mal ; et sûrement il ne faut pas se figurer que l'Allemagne elle-même sort de la loi commune, qui laisse au grand nombre l'ignorance indifférente. « Nous ne sommes pas tous des héros, » m'écrivait un jour à ce sujet un Allemand des plus éminents. Non, sans doute, une nation ne se compose pas de héros d'étude et de science ; mais il n'en est pas moins vrai que par la puissance active des causes diverses, par la multiplicité des grands centres universitaires, en rapport avec la multiplicité des centres politiques, par l'expansion de l'enseignement libre, par l'action considérable qu'a dû exercer la chaire longtemps populaire de Carl Ritter, par celle qu'exerce encore nombre de savants et de professeurs formés à son école ou inspirés de son exemple, par la vue familière des bons livres et des bons modèles, et enfin par ce souffle intérieur que l'on ne voit pas, qui ne se définit pas, mais qui pousse à leur insu les générations dans une bonne ou une mauvaise direction, selon les influences dont sont imprégnées l'atmosphère et la vie morale ; il n'en est pas moins vrai, dis-je, que par cet ensemble de causes plus ou moins directes, les compatriotes de Ritter et des deux Humboldt attachent plus de prix et s'adonnent avec plus de suite que la plupart des autres nations de l'Europe à l'ensemble d'études auxquelles la géographie se rattache. Aussi voit-on prospérer en Allemagne des entreprises et des publications faites dans des conditions de bon marché, jointes à une exécution supérieure, telles que partout ailleurs on ne les aurait pas crues possibles. L'établissement géographique de Julius Perthes, à Gotha (Saxe), auquel le jury a décerné, avec pleine justice, une médaille d'or, fait sous ce rapport de véritables prodiges. C'est là que se publient la récente édition du bel Atlas de Stieler, mise au courant de la science par le doc-

teur Petermann ; l'Atlas *Antiquus* du docteur Meneke ; la suite nombreuse des Atlas historiques de Carl Spruner, véritables modèles d'investigations approfondies et de patiente érudition ; le grand et beau planisphère en huit feuilles de Hermann Berghaus ; et enfin, ce qui dépasse tout le reste, le journal géographique mensuel dont le titre est depuis longtemps populaire en Europe (*Mittheilungen*, c'est-à-dire Communications géographiques), et qui se publie sous l'habile direction du docteur Petermann. Jamais les informations sur le mouvement géographique du monde entier n'ont été aussi étendues, aussi complètes et aussi rapides. Chaque cahier est, en outre, accompagné de deux cartes toujours originales et supérieurement exécutées, et le tout est coté à un prix d'une modicité presque incroyable. Le seul inconvénient que l'on puisse trouver chez nous à cet inestimable recueil, c'est qu'il est en allemand.

## IX

Je me suis arrêté volontiers sur l'établissement géographique de Gotha et sur les *Mittheilungen*, parce que de pareilles publications, poursuivies dans de telles conditions, agissent plus directement et d'une manière plus efficace sur l'éducation d'un peuple que bien des établissements officiels. Une seule maison française, parmi celles qui figuraient à l'Exposition, peut être citée de pair avec l'établissement géographique de Gotha ; en nommant la maison Hachette ; je ne fais que constater une grande notoriété publique. Ses vitrines du Champ de Mars, non moins que ses catalogues, attestent que nulle autre n'embrasse à beaucoup près sur une aussi vaste échelle la série tout entière de l'éducation et des études. C'est à la fois sa fortune et son honneur. Depuis les petits livres à cinq sous jusqu'aux publications somptueuses auxquelles sont attachés les noms de nos plus grands artistes, depuis les livrets les plus élémentaires jusqu'aux immortels chefs-d'œuvre que l'esprit humain a produits dans tous les siècles et chez tous les peuples, rien n'est omis dans cette longue série qui s'adresse à tous les âges, à toutes les fortunes, à toutes les vocations. La Géographie y tient une large place, qui va s'agrandissant de jour en jour. Ce n'est pas à moi, à qui par une faveur que j'apprécie profondément, il est donné de concourir à cette partie de l'œuvre commune, de m'étendre sur ce sujet ; il me sera cependant permis de dire que c'est là, et là seulement, que des efforts sérieux sont faits aujourd'hui pour relever les études géographiques et l'affaissement où elles sont tombées chez nous depuis de longues années. Nous n'avons encore en France, à l'heure qu'il est, ni un véritable Dictionnaire géographique ni un Atlas qui se puisse comparer aux atlas savants de l'Allemagne : la maison Hachette a voulu combler cette double lacune par la publication d'un Dictionnaire et d'un Atlas universel, qui soient le dépôt et l'image fidèle de l'état actuel de la science (ce que nul n'a fait encore, ni chez nous ni au dehors), et des notions acquises sur tous les peuples et toutes les contrées du globe. Œuvre gigantesque que la persévérance et le dévouement sans calcul peuvent seuls accomplir. Le recueil même où j'écris ces lignes, le *Tour du Monde*, est déjà, par son immense publicité, un très-grand service rendu à cette branche d'études, dont il a contribué d'une manière efficace à réveiller et à répandre le goût. Quant au nouvel Atlas français, il est seulement regrettable que l'exécution trop peu avancée n'ait permis d'en exposer que trois ou quatre spécimens, parmi lesquels on peut signaler tout particulièrement la carte de Suisse réduite des vingt-cinq feuilles du général Dufour. Cette réduction est elle-même un chef-d'œuvre de gravure.

## X

Les cartes manuelles exposées par les autres pays de l'Europe ne peuvent donner lieu à de longues remarques. L'Italie, qui a tant à faire pour sa régénération scientifique, s'essaye honorablement, à Milan, par les publications des éditeurs Civelli et Valardi ; à Florence, par la fondation toute récente d'une société de géographie ; à Naples, par la publication d'un petit recueil de cartes de première éducation, sous la direction d'un professeur distingué

de l'Université, M. Giuseppe de Luca. L'Angleterre, ce pays si pratique, et qui doit donner, en raison de l'universalité de ses relations de commerce, une large place aux études géographiques, l'Angleterre, n'a cependant que son Atlas de la société de Connaissances utiles, production anonyme d'une bonne exécution. En dehors de cet Atlas, ses écoles n'ont que des cartes d'une déplorable exécution; celles qui figurent à l'exposition sont au-dessous de toute critique. Les atlas de Keith Johnston, publiés à Edimbourg, et qui reposent, pour la partie physique, sur les cartes allemandes d'Henri Berghaus, présentent une rédaction nette, mais n'ont pas de valeur scientifique qui leur soit propre. C'est tout ce qu'on en peut dire. L'Angleterre n'a eu jusqu'à présent qu'un seul cartographe d'une réelle habileté, John Arrowsmith, dont les nombreux travaux, principalement concentrés dans le journal de la Société de Géographie de Londres, ajoutent beaucoup à la valeur scientifique de ce précieux recueil. Encore faut-il dire que les cartes de John Arrowsmith elles-mêmes participent beaucoup trop, pour le figuré du terrain, à la manière large et sans vérité qui est le propre des cartes anglaises, même dans la demi-topographie. Petermann et Kiepert sont les premiers qui se soient sérieusement attachés à exprimer sur leurs cartes, selon les différences d'échelles, la vérité du figuré topographique.

Il faut d'ailleurs reconnaître que le dessin a aujourd'hui en cartographie une importance et des difficultés qui n'existaient pas autrefois. D'Anville, sur ses cartes, se contentait de marquer l'emplacement des montagnes, ou plutôt leur axe principal, par une suite de petits circonflexes ombrés, qui laissaient en blanc la plus grande partie de la feuille, et ne gênaient en rien la clarté de l'écriture, qui est toujours chez lui d'une disposition si harmonieuse. Ce genre de montagnes n'était, après tout, qu'un signe conventionnel, et je dirai plus, un signe parfaitement rationnel et parfaitement suffisant au-dessous d'une certaine échelle. Aujourd'hui, néanmoins, on exige davantage. Depuis que l'œil s'est habitué, sur les cartes topographiques, à suivre le relief du sol jusque dans ses moindres ondulations, on veut retrouver quelque chose d'analogue même sur les cartes très réduites. De là l'importance que le dessin a prise dans les cartes actuelles. Quoique l'on ait étrangement abusé de cette méthode nouvelle, soit en la poussant fort au delà de ce que comportait l'échelle, soit en voulant l'appliquer à des contrées (et c'est le très-grand nombre) pour lesquelles manquent absolument les éléments topographiques, il n'en est pas moins vrai qu'en elle-même, et renfermée dans ses limites légitimes, elle donne aux cartes manuelles des pays dont on possède le levé géodésique une physionomie toute nouvelle, et y introduit un travail dont on n'avait nulle idée il y a cent ans. C'est une question de mesure.

## XI

L'Exposition renferme un assez grand nombre de globes terrestres de toutes dimensions : outre les globes français, elle en a reçu d'Allemagne et des États-Unis. On sait combien un appareil de ce genre est utile pour l'étude générale, en présentant au premier coup d'œil toutes les contrées du monde dans leur vraie situation et dans leur rapport avec l'ensemble. Il serait désirable qu'il y en eût un non pas seulement dans les établissements d'éducation de tous les degrés, mais dans toutes les familles; rien ne serait plus propre à éveiller les premières curiosités de l'enfance, et à faire entrer sans peine dans ces jeunes intelligences, si facilement ouvertes à ce qui les frappe et les sollicite, les premiers notions sur la terre et le monde. Malheureusement, le prix toujours un peu élevé d'un globe d'une certaine dimension (le moindre ne devrait pas avoir au-dessous de neuf pouces de diamètre) est un grand obstacle à leur diffusion; je n'ai jamais bien compris, je l'avoue, à quoi tient cette cherté relative, en dehors de tout luxe de monture. Est-ce à la difficulté de la vente? mais on achète peu, parce que vous vendez cher. Il y a là un cercle vicieux; c'est à vous, marchand intelligent, de le rompre. Les gros bénéfices se composent de petits gains. Pour revenir à l'Exposition, on n'y peut signaler qu'un globe vraiment remarquable par ses dimensions et son exécution; c'est

celui de M. Kiepert, envoyé de Berlin. Cette belle pièce a quatre-vingts centimètres de diamètre; elle a été achetée par le prince Napoléon, au prix de trois cent vingt francs.

## XII

Il est une partie de l'Exposition devant laquelle s'arrête volontiers la foule, trop souvent insoucieuse de ce qui parle à l'esprit plus qu'aux yeux: ce sont les plans en relief. Il y en a de diverses sortes, et de valeur bien différente. Les uns, comme le mont Etna de M. Deckers, de Berlin, et le Parc des Buttes-Chaumont de notre compatriote M. Bardin, se renfermant dans une localité restreinte, l'ont rendue avec une vérité absolue de détails, de proportions et d'aspect; ce sont des morceaux singulièrement attachants, auxquels on ne peut comparer que les plans en relief de nos places fortes, dont on peut voir la suite nombreuse dans les salles de l'Hôtel des Invalides.

D'autres plans, tels que la France de M. Sanis et la péninsule indienne de Montgomery-Martin, ont la prétention de figurer le relief de toute une grande contrée, et n'y peuvent arriver (sans parler d'une exécution passablement grossière) qu'en outrant toutes les proportions attendu, qu'à l'échelle, des chaînes telles que l'Himalaya, les Ghâtes et les Alpes se distingueraient à peine. Je ne parle pas du plan de l'isthme de Suez, qui se voyait dans un des pavillons du Parc; c'était tout simplement un merveilleux panorama.

J'ai nommé M. Bardin: ce savant professeur a construit des reliefs de nos principales chaînes de montagnes, telles que le massif d'Anvergne, le Jura, les Vosges, etc., à une échelle suffisante pour leur laisser leurs proportions géométriques. Ces reliefs ont été exposés dans les salles de l'Hôtel des Invalides; l'espace très-coûteux qu'ils auraient exigé ne lui avait pas permis de les placer au Champ de Mars. Je ne puis que les caractériser d'un seul mot: ce sont d'admirables chefs-d'œuvre, — chefs-d'œuvre de patiente étude et d'exactitude minutieuse. On apprend plus en une heure devant ces plans réduits qu'on n'apprendrait en un mois sur le terrain, et dans une année sur les livres.

Malheureusement il est fort difficile de répandre ces pièces volumineuses (qui trouveront cependant leur application utile dans nos grandes écoles, où l'on expose les principes de la géologie pratique, de la géologie et de la géographie physique); mais on peut les remplacer par leur image photographique. On croirait difficilement si on ne les avait sous les yeux, avec quel bonheur, quelle vérité saisissante, ces épreuves photographiques rendent le caractère général et le détail des plans reliefs; on a pu en juger par la planche héliographique des Monts-Dômes, que M. Bardin avait exposée à défaut du relief lui-même. Il n'est pas jusqu'à la France en relief de M. Sanis (dont on ne peut consciencieusement louer que l'intention), qui n'ait fourni une carte photographique d'un très-bon effet.

Là encore se présente la question de prix, question capitale en tout ce qui touche à la propagation populaire des choses utiles. Les épreuves sont actuellement cotées à un taux beaucoup trop élevé. Mais cette difficulté écartée, — et on y arrivera, sans aucun doute, — je suis convaincu que les reliefs photographiques sont appelés à un immense avenir dans l'enseignement, et qu'ils y rendront d'incalculables services.

## XIII

Le rapide coup d'œil que nous venons de jeter sur la partie géographique de l'Exposition — et nous n'y avons pu toucher que quelques points les plus essentiels — ne nous laisse guère de place pour les nouvelles géographiques du semestre. Il en est peu, d'ailleurs, qui aient une bien grande importance. Rien de nouveau ne s'est produit sur le sort de Livingstone. L'expédition envoyée de Londres à la recherche du grand explorateur, sous la conduite de M. Young, doit être maintenant arrivée sur le théâtre de la catastrophe; elle a touché au Cap le 13 juillet, et elle en est repartie le 18. La lueur d'espoir qui peut rester encore de voir démentir la funèbre nouvelle est maintenant bien

faible. Un autre voyageur, Gerhard Rohlfs, sur lequel des rumeurs, heureusement démenties, avaient donné au moment de vives inquiétudes, est revenu sain et sauf du Soudan central, mais sans avoir pu effectuer le projet qui l'y avait conduit, qui était de pénétrer jusqu'au Ouadai où Vogel a été assassiné. Forcé de renoncer à son plan, Rohlfs a coupé la contrée montagneuse et encore à peu près inconnue qui sépare le Soudan du golfe de Benin, et il a gagné la côte de Guinée d'où il est revenu en Europe. Sa relation, qui sera pleine d'observations scientifiques, ne laissera pas d'enrichir notablement cette partie de la géographie africaine.

D'autres informations, également dues à un explorateur allemand, nous arrivent de l'Afrique australe. Un naturaliste, M. Karl Mauch, a sillonné en divers sens le territoire de l'Etat libre du Transvaal, qu'aucun voyageur européen n'avait visité jusqu'à présent, et a poussé ses longues reconnaissances dans une partie considérable du pays vierge compris entre Transvaal et le Zambézi. C'est là encore une excellente acquisition pour la carte d'Afrique, d'autant plus précieuse que l'élaboration des itinéraires de M. Mauch et la publication de ses journaux sont confiées au D<sup>r</sup> Petermann, l'habile et savant directeur des *Mittheilungen*.

De grandes espérances scientifiques s'attachent au voyage de notre compatriote Le Saint vers la région des sources du Nil, entrepris sous les auspices de la Société de géographie de Paris. Ses dernières lettres sont datées de Khartoum, mais il a dû quitter cette ville et se porter vers les hautes régions dans les premiers jours de novembre. Il transmet des renseignements (jusqu'à présent assez vagues) rapportés par les agents de MM. Poncet, sur certaines parties peu fréquentées du bassin supérieur du fleuve Blanc ; mais il en annonce de plus détaillés et de plus précis que MM. Poncet eux-mêmes doivent très prochainement faire parvenir en Europe.

L'attention publique s'est portée dans ces derniers temps sur l'expédition militaire que l'Angleterre envoie en Abyssinie. Pour nous, qui n'avons pas à nous préoccuper (d'autres y veillent sans aucun doute) des raisons secrètes qui peuvent se cacher sous les motifs ostensibles de l'expédition, dans un moment où il est permis de penser que le prochain achèvement du Canal de Suez ajoute à l'importance d'une forte position dans le bas de la mer rouge, pour nous, dis-je, nous n'y voulons envisager que le profit que la science peut retirer de l'expédition. Non pas que l'Abyssinie soit le pays inconnu que l'on pourrait croire, à entendre les journaux anglais. En ceci, il y a chez eux une prodigieuse ignorance des faits accomplis. Une contrée qui a été sillonnée pendant dix ans et plus, il y de cela vingt ans à peine, par une légion de voyageurs et d'explorateurs savants, une contrée dont on a publié alors et plus tard encore, de nombreuses relations et des cartes qui s'appuient sur de longs relevés et d'innombrables observations.—sans parler des voyageurs des trois derniers siècles et de ceux du commencement du siècle actuel.—une telle contrée est assurément bien loin d'être un pays vierge, géographiquement parlant, et l'armée expéditionnaire n'aura pas à s'y aventurer à travers des déserts inconnus, comme semblent le croire les publicistes d'outre-Manche. L'Abyssinie n'est donc pas à découvrir, quoiqu'il y ait toujours à étudier dans de pareils pays : mais sous d'autres rapports, l'expédition anglaise mérite une sérieuse attention. N. Lejan rapporte quelque part un propos du roi Théodoros qui annonce une assez bonne dose de perspicacité : "Je connais, disait-il, la tactique des gouvernements européens (la reniarquer aurait dû être moins généralisée), quand ils veulent prendre possession de quelque pays d'Orient. Ils commencent par envoyer des missionnaires, puis des consuls pour renforcer les missionnaires, et finalement des bataillons pour appuyer les consuls. Je ne suis pas un rajah de l'Hindoustan, pour être joué de la sorte ; j'aime mieux avoir affaire tout d'abord aux bataillons."

J'aurais voulu dire quelque chose aussi des progrès de notre expédition scientifique sur le haut Mé-kong, qui apportera certainement une abondante moisson de données nouvelles sur des contrées intérieures absolument inexplorées, celles-là. J'aurais

voulu aussi donner quelques informations sur le pays que les Etats-Unis viennent d'acquérir de la Russie, à l'extrémité nord-ouest du continent américain ; j'aurais voulu surtout m'arrêter quelque peu au projet d'expédition polaire dû à notre compatriote Gustave Lambert, projet auquel se sont ralliées toutes les notabilités scientifiques de Paris et de la France, que l'Empereur a honoré d'une éclatante adhésion, et qui comblera, s'il est conduit à terme, comme nous l'espérons, une des dernières et des plus grandes lacunes qui restent encore dans la connaissance du globe. Une souscription publique a été ouverte pour couvrir les frais de l'expédition. Ce ne sont pas les grosses inscriptions individuelles que l'on provoque, bien qu'elles ne fassent pas défaut :—celle de l'Empereur est de cinquante mille francs ; six cent mille souscripteurs à un franc chacun donneraient à la souscription, pour une entreprise qui doit honorer le pays, un caractère éminemment national.—*Le Tour du Monde*.

VIVIEN DE SAINT-MARTIN.

## BIOGRAPHIE.

BERNARD OVERBERG.

Il y a quelques dizaines d'années, ceux qui habitaient l'heureux pays de Munster ont pu y être témoins d'un mouvement tout particulier parmi la jeunesse. Un grand nombre de jeunes gens des deux sexes, jusqu'alors frivoles et accoutumés à toutes les aises de la vie, furent soudainement saisis du besoin de consacrer tout leur temps et toutes leurs facultés à l'éducation des enfants. Ils trouvèrent leur plaisir le plus doux à façonner ces tendres âmes pour le royaume de l'amour éternel : servir d'instituteurs à l'enfance, devint le but le plus élevé de leurs desirs. Mais ce qui n'était pas moins singulier dans cette vive inclination pour l'enseignement, c'était l'effroi respectueux avec lequel ces zélés jeunes gens et jeunes filles auraient voulu se retirer quand on leur confiait un emploi. Si, d'un côté, ils avaient été attirés tout d'abord par la récompense qui attend ici bas et dans l'éternité l'instituteur fidèle, d'un autre côté, ils étaient effrayés de la haute responsabilité qui pèse sur cette profession. Toutefois, comme leur crainte n'était pas celle des hommes, ni des ennemis de l'existence présente, mais la crainte de Dieu et de ses éternels jugements, elle cédait bientôt à l'action de la foi et de la charité. En effet, personne ne pouvait remplir de pareilles fonctions avec plus d'exactitude et de succès, que ceux qui, en préparant le bonheur des enfants pour ce monde et pour l'autre, opéraient leur propre salut et s'acquittaient de leur tâche, non avec l'insouciance du mercenaire, mais d'une manière sérieuse, avec crainte et tremblement.

Si maintenant nous cherchons le premier mobile du grand mouvement spirituel qui, tout-à-coup, donna à cette partie de l'Allemagne tant de bons instituteurs et d'institutrices, nous le trouvons dans les discours d'un professeur de l'Ecole Normale, devenu ensuite directeur du séminaire de Munster, BERNARD OVERBERG. Chaque année, à la fin de l'été et dans l'automne, il faisait des instructions publiques aux jeunes gens qui se destinaient à l'enseignement primaire, et à une foule d'autres auditeurs. Car cet homme extraordinaire savait rendre si neuves et si intéressantes les choses même les plus connues, que beaucoup de personnes de la ville, qui depuis long-temps ne s'occupaient plus des écoles, venaient par pure curiosité écouter ses leçons sur cette matière. Mais si la curiosité seule attirait d'abord des hommes du caractère le plus différent devant la chaire d'un simple maître d'école normale, il s'y joignait bientôt un autre sentiment plus noble qui les saisissait et les retenait avec une force toute divine. Le plaisir est de sa nature contagieux : aussi, lorsqu'on voyait Bernard Overberg au milieu d'une classe, on ne ressentait pas seulement le plaisir qu'il éprouvait à enseigner, on croyait encore goûter quelque chose de cette joie céleste des gardiens invisibles de l'enfance qui contemplant Dieu incessamment dans le ciel. Et lorsqu'Overberg lui-même venait à exprimer, du fond de son cœur, l'intime félicité de l'avant-goût de



l'éternelle récompense promise à l'instituteur zélé, tous les assistants partageaient son émotion : il avait entr'ouvert, en quelque sorte, à leurs yeux le séjour de l'ineffable paix, de cette paix divine qui règne dès ici-bas dans les âmes comme la sienne. Beaucoup pensaient alors et quelques-uns disaient : " Je voudrais devenir un instituteur comme Bernard Overberg."

Parler et enseigner comme *Overberg* semblait, en effet, au premier abord, quelque chose de très-facile et de tout naturel. Après l'avoir entendu traiter, avec tant d'élévation et d'entraînement, de la vocation d'instituteur en présence des élèves de l'École Normale et devant la foule accourue pour l'entendre, lorsqu'on le suivait à l'église du couvent de Lorraine où, chaque dimanche, dans l'après-midi, il donnait aux enfants l'instruction religieuse, on trouvait sa manière de s'exprimer si simple, que chacun croyait pouvoir en faire autant et même ne pas pouvoir faire autrement. Dès qu'il arrivait au milieu des enfants rangés en demi-cercle, la haute gravité de son visage se transfigurait en une douce et naïve bienveillance. Il saluait avec bonté son jeune auditoire, faisait avancer quelques-uns des plus petits, les plaçait au premier rang, puis il commençait avec eux un entretien sur quelque sujet qui leur était connu et qu'on eût dit n'avoir aucun rapport avec l'instruction qu'il allait faire. Mais à ce début, sans importance apparente, il rattachait bientôt quelque considération du plus haut intérêt pour les enfants et pour les hommes en général : dès lors ces jeunes intelligences suivaient avec facilité, au moyen même de leurs réponses, l'exposition de quelque une des grandes vérités du christianisme qui se gravait profondément en elles, et qui apparaissait aux personnes d'un âge mûr sous un jour aussi neuf qu'attrayant.

On l'eût pris lui-même pour un enfant, à la simplicité de son langage, dans les leçons qu'il donnait, pendant la semaine, à l'école gratuite de Lorraine. Chacun de ses petits auditeurs croyait voir et éprouver ce qu'il leur racontait, et quand ces récits, surtout ceux tirés de l'histoire Sainte, se prolongeaient pendant deux heures, l'attention des plus jeunes était captivée et soutenue au point qu'il leur semblait n'écouter que depuis quelques minutes. Même lorsque venait le tour de l'aride calcul, *Overberg* savait si bien adapter chaque exemple aux idées habituelles des enfants, que cette étude devenait pour eux un exercice non moins agréable qu'utile. Et tout cela paraissait tellement clair et convenable, qu'on eût dit qu'il n'y avait pas d'autre moyen de procéder : mais ensuite lorsque l'un ou l'autre des assistants essayait de faire une leçon à la manière d'*Overberg*, il changeait bien vite d'opinion. C'est qu'il faut pour enseigner d'une manière aussi vivante, avoir au fond de l'âme une vie d'amour que peuvent seuls donner des rapports intimes et incessants avec la source de l'amour infini. L'exposition si naturelle de cet homme n'était pas le produit de la nature, c'était un don de la grâce, fruit et récompense de son amour d'enfant pour Dieu. Les traits suivants de sa vie vont en fournir la preuve.

Le père de notre Bernard avait reçu en abondance le don de l'amour divin et de la prière. Lorsque cet homme, qui avait un petit négoce dans le hameau de Hœckel, près de Voltlage, au pays d'Osnabruk, parcourait la contrée avec ses marchandises sur le dos pour gagner sa vie et celle de sa famille, il avait coutume tout en cheminant de prier. Un mal incurable aux pieds l'empêcha dans la suite de continuer ses petites excursions, mais ne lui fit pas interrompre ses pieuses habitudes : durant de longues nuits sans sommeil, il se fortifiait par la méditation des souffrances de Jésus-Christ. La mère avait les mêmes sentiments, aussi la pauvre maisonnette de ces excellents gens était-elle le séjour de la confiance en Dieu, du contentement et de la paix.

Bernard *Overberg* naquit le 1<sup>er</sup> mai 1754. Dès les premières années de sa vie, il devait éprouver la vérité de cette parole de l'Écriture sainte " Qu'avez-vous que vous n'avez reçu ? " Il était d'une si chétive complexion qu'il n'apprit à marcher qu'à cinq ans ; et lorsque ses parents l'envoyèrent à l'école, il avait l'intelligence si lente, qu'il usa huit abécédaires avant de savoir lire. Il était dans sa neuvième année quand le curé de Voltlage vint à mourir. Le père et la mère s'entretenant de cette mort en pré-

sence de l'enfant, disaient combien le pasteur qu'ils venaient de perdre était bon et plein de zèle, et quelle peine on aurait à le remplacer. Bernard, qui écoutait attentivement la conversation, pensa en lui-même : " Un curé est donc un homme utile ? je voudrais aussi être curé." Le lendemain, comme il était à la campagne, il entendit la cloche funèbre sonner pour le défunt. Alors il sentit intérieurement une puissance qui le subjuguait, et son émotion se changeant aussitôt en prière, il dit à Dieu : " Seigneur, fais que je puisse bien apprendre et je serai curé un jour." Depuis ce moment il fit de rapides progrès. Au bout de six mois, non-seulement il lisait couramment, mais encore il aidait le maître à exercer dans la lecture ses plus jeunes camarades, et il avançait à vue d'œil dans la connaissance de la religion. Quand il prit place pour la première fois à la table sainte, il renouvela, au fond de son cœur, le vœu de se consacrer à Dieu dans l'état ecclésiastique. Mais comment obtenir le consentement de ses parents, qui déjà disaient qu'il ne tarderait pas à accompagner le père dans ses petits voyages, et qu'un jour il le remplacerait ? Comment, dans l'état de pauvreté où ils étaient, leur proposer de l'entretenir au gymnase et de lui faire faire un cours complet d'études ?

Toutefois, en conduisant un jour ses vaches à la prairie, Bernard se sentit plus fortement que jamais poussé vers le sacerdoce. " J'ai quinze ans, se dit-il à lui-même, il est bien temps de commencer à étudier ; et pourtant je ne peux pas me résoudre à en parler à mes parents." Plein de cette pensée, il adressa au Ciel, dans sa confiance filiale, la prière suivante : " Mon Dieu, inspire à mon père et à ma mère l'idée de faire de moi un prêtre et de prévenir ma demande à ce sujet." Le soir du même jour sa prière fut exaucée. Ses parents lui proposèrent d'étudier au lieu de suivre l'état de son père. Qui pouvait être plus heureux que Bernard ? On le confia, dès le lendemain, à un ecclésiastique de Voltlage chez lequel il devait s'initier aux éléments de la langue latine. Chaque jour, depuis lors, sans se laisser rebuter par le mauvais temps ni par les mauvais chemins, il fit une lieue pour aller prendre des leçons fort incomplètes qui obligeaient son intelligence à faire la plus grande partie du travail. Chemin faisant, il était tellement plongé dans ses réflexions sur les règles grammaticales et sur d'autres matières, qu'à peine voyait-il les personnes qui passaient près de lui ; les paysans le prenaient pour un idiot incapable de compter jusqu'à cinq. Mais c'était à la maison que Bernard se livrait tout entier à ses chères études, et lorsqu'en hiver, au lieu de lampe, sa pauvre mère allumait une racine sèche de bois résineux dont la clarté trop faible ne lui permettait pas de lire, il s'étendait sous le banc de lâtre tout près du feu qui servait en même temps à réchauffer et à éclairer son livre. Pendant les heures de délassement, simple et aimant comme il était, il jouait avec un colombe apprivoisée qui, tous les jours, lorsqu'il revenait de Voltlage, volait au-devant de lui à moitié route, l'attendait sur le parapet d'un pont et se laissait transporter jusqu'à Hœckel, perchée sur son épaule. Il se récréait aussi dans le jardin de ses parents, ou dans une prairie, par la culture et la vue des fleurs, particulièrement de la rose et de la petite marguerite blanche qui fleurit presque en tout temps.

Bernard avait déjà plus de seize ans accomplis, lorsqu'on l'envoya au gymnase de Rheim. Sur l'observation qui lui fut faite par des voisins que les élèves de ce gymnase étaient souvent battus et menés du reste avec beaucoup de sévérité, il répondit " qu'il se soumettrait volontiers à tout, pourvu seulement qu'on lui enseignât quelque chose de solide." Au premier examen mensuel il fut l'avant-dernier de sa classe. Loin d'être mécontent, il pensa que c'était par ménagement qu'on ne lui avait pas donné la dernière place, et il n'en devint que plus ardent à l'étude. Il avait adapté à son lit une clochette de bergerie à laquelle était attachée une corde qui pendait dans la rue, et il était convenu avec un manouvrier, que celui-ci, en se rendant chaque jour à son travail, à cinq heures du matin, tirerait la corde pour l'éveiller. L'espièglerie de ses camarades, qui souvent le réveillaient au milieu de la nuit en agitant la clochette, ne put



le faire renoncer à son arrangement. Leurs railleries furent également impuissantes contre l'habitude qu'il avait prise de porter un livre et d'étudier à la promenade. Aussi, dès la fin de la première année (l'an 1771), parvint-il à dépasser tous ses condisciples dans la connaissance de la religion et du latin, et à se mettre au niveau des plus forts dans les autres parties. Les années suivantes, il avança dans la même proportion. Ses classes terminées, les professeurs du gymnase, qui étaient des Français, auraient voulu le voir entrer dans leur ordre et partager avec eux l'enseignement; mais Bernard crut plus conforme à sa vocation d'être prêtre dans le monde, et sa mère se disposa à faire toutes les dépenses nécessaires pour qu'il put achever ses études. Il n'eut pas besoin de ce *nouv. au sacrifice maternel*. Peu de temps après avoir commencé à Munster son cours de philosophie et de théologie, il fut introduit en qualité de précepteur dans la famille du conseiller aulique Munstermann. La crainte de Dieu et une haute dignité accompagnaient déjà toutes ses actions: son humilité et sa charité parvinrent même à prévenir l'envie qu'auraient pu faire naître, dans le cœur de ses condisciples, les avantages qu'il obtenait en toute circonstance et particulièrement aux épreuves publiques de la fin de l'année.

Ce fut à cette époque qu'une expérience frappante le mit sur la voie du mode d'enseignement qu'il préférera toujours dans la suite. La mort lui ayant enlevé son père, il alla passer le temps des vacances auprès de sa mère désormais seule. Alors plusieurs voisins dont les enfants avaient été exclus de la première communion, faute d'avoir des connaissances nécessaires, vinrent le prier de vouloir bien, pendant son séjour au village, instruire ces jeunes garçons, afin qu'ils pussent être admis l'année suivante. Overberg s'y prit d'abord à la manière d'ordinaire, c'est-à-dire qu'il faisait apprendre par cœur aux enfants un certain nombre de demandes et de réponses du catéchisme, sur lesquelles il les interrogeait le lendemain. Ce moyen réussit mal. Les réponses échappaient tout-à-fait à ses élèves. Il avait beau les lire lentement devant eux à diverses reprises, et les engager à les relire souvent eux-mêmes; le jour suivant il voyait, à son grand déplaisir, qu'ils les avaient oubliées ou mal entendues; il finit même par se convaincre qu'ils ne saisissaient pas plus le sens des demandes que celui des réponses. Déjà il voulait renoncer à ce travail ingrat et occuper plus utilement ses loisirs, lorsqu'il lui vint à l'esprit d'essayer d'une autre méthode. La première fois que les enfants reviennent, Overberg se met à leur raconter des histoires de la Bible, et voilà que ces enfants ne sont plus les mêmes: leur figure s'épanouit, ils écoutent avec une attention soutenue, conçoivent la doctrine que Bernard rattache aux faits, puis, quand il les interroge sur ce qu'il vient de dire, ils lui répondent sans difficulté. C'est ainsi que l'habile et patient catéchiste parvint à leur inculquer, sous forme de récits, une instruction plus que suffisante, et qu'ils purent être reçus, dès l'automne de cette même année, à la sainte table.

(A continuer.)

## AVIS OFFICIELS.

### NOMINATIONS.

DÉPARTEMENT DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

Son Excellence le Lieutenant-Gouverneur a bien voulu, par minute en Conseil, en date du 24 décembre dernier faire les nominations suivantes:

#### BUREAU D'EXAMINATEURS.

CHICOUTIMI.

Le Rév. M. François-Xavier Delage en remplacement du Rév. M. Frs. Xav. Morin.

PRÉFÉ.

Le Rév. M. Adam Blouin en remplacement du Rév. M. Louis Desjardins.

RIMOUSKI.

Les Révds. MM. Jean-Bte. Blouin et John Colfer, en remplacement des Révds. MM. Léon Lahaye et George Potvin.

NEDFORD (Protestants).

Le Rév. M. Andrew Thomas Whitten, en remplacement du Rév. M. G. B. Bucher.

COMMISSAIRES D'ÉCOLES.

Il a plu à Son Excellence le Lieutenant-Gouverneur en Conseil, nommer les personnes suivantes pour être commissaires d'écoles, savoir:

Comté de Charlevoix.—Matbaie: Pamphile Hubert Cluon, Ecr.

Comté de Pontiac.—Chichester: MM. James McCool, Bryan Golden, James Holden, Bernard Burns, John Stodes.

Comté de Maskinongé.—Paroisse de la Rivière du Loup: M. Antoine Gravelle.

Comté de Beauce.—Ste. Marie: M. Antoine Garant.

Comté de Témiscouata.—St. Edouard de Fraserville: George Pelletier, Ecuier, et M. Ferdinand Chamberland.

Comté de Rimouski.—Village de Rimouski: Le Rév. M. Ferdinand Laliberté.

Comté de Dorchester.—St. Malachie: Le Rév. M. William Richardson.

Comté de Gaspé.—Rivière-au-Berard: Le Rév. M. François-Xavier Bossé.

Comté de Chicoutimi.—Village de Bagotville: Le Rév. M. Narcisse Gauvin.

Comté de Terrebonne.—Ste. Marguerite de Wexford: MM. Octave Pilon, Dominique Robert, Isidore Legault, Eloi Beauchamp, Isidore Miron.

Comté d'Arthabaska.—Chester Ouest: MM. Olivier Leblanc et Joseph Roberge.

Comté de Nicolet.—Ste. Gertrude: M. Charles Leblanc.

SYNDICS D'ÉCOLES.

Comté de Drummond.—Grantham: Le Rév. M. F. G. B. Allnott, Alexander Lackey et Thomas Badham, Ecuier.

Comté d'Ottawa.—Masham: M. Emilien Legros.

Comté de Portneuf.—Portneuf: M. George Watton.

### ÉRECTION DE LA MUNICIPALITÉ DE STE. MARGUERITE DE WEXFORD.

Il a plu à Son Excellence, le Lieutenant-Gouverneur, par un ordre en Conseil, en date du 24 Décembre dernier:

Ériger en Municipalité Scolaire la nouvelle paroisse de Ste. Marguerite de Wexford, avec les limites suivantes, savoir: Tout le territoire du township de Wexford, dont les bornes sont: les troisième et quatrième rangs, à partir de l'ouest, depuis et y compris le lot No. 13, jusqu'au lot No. 34 inclusivement; les cinquième, sixième, septième et huitième rangs du dit township depuis le No. 51 inclusivement; les neuvième, dixième et onzième rangs du même township, depuis le lot No. 10 exclusivement, jusqu'à et y compris le lot No. 40, sous le même nom qu'elle a, comme paroisse.

### AVIS AUX SECRÉTAIRES-TRÉSORIERS DES MUNICIPALITÉS SCOLAIRES.

Il va être expédié sous peu à l'adresse du secrétaire-trésorier de chaque municipalité, un certain nombre d'exemplaires du dernier rapport du Surintendant de l'éducation de cette Province, avec instruction d'en garder un exemplaire pour le bureau des commissaires d'école et de distribuer les autres aux instituteurs et aux institutrices de la municipalité. Dans le cas où il ne pourrait en être envoyé un nombre suffisant dans une municipalité, le secrétaire devra distribuer ceux qu'il recevra aux principales écoles.

JOURNAL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

QUEBEC, (PROVINCE DE QUEBEC) JANVIER ET FEVRIER 1868.

Colonisation.

Nous avons sous les yeux un document plein d'importance et d'actualité, c'est le *Rapport sur les Chemins de Colonisation dans le Bas-Canada, pour l'année 1866*. M. Boucher de la Bruère, qui, depuis plusieurs années, est chargé de la direction des chemins de colonisation, doit être fier du résultat obtenu aujourd'hui grâce à son travail et à son énergie. Suivant ce rapport, l'étendue des chemins ouverts en 1866, dans les différentes parties de la Province de Québec, est de cent soixante trois milles. Les ponts construits forment un payage total de huit mille six cents pieds. De plus, on a réparé cent quatre milles de chemins. Cependant, il reste beaucoup à faire et ce n'est, pour ainsi dire, qu'un commencement. En effet, quand on considère l'étendue du pays et l'avenir qui lui est réservé, on se demande si l'on pourra jamais faire assez pour favoriser la colonisation. Le gouvernement actuel semble disposé à s'occuper de cette question de première importance, d'autant plus qu'il pourra en tirer, plus tard, les plus sûrs revenus de la province.

Qu'on ne dise pas que les terres qui restent à défricher sont, pour la plupart, d'un sol peu fertile qui ne récompenserait pas le colon de ses sacrifices et de ses sueurs. Les gens âgés et d'expérience s'accordent à dire que ces terres ont la même apparence et sont, en effet, du même sol que celles où l'on voit s'élever aujourd'hui nos fermes les plus riches. Elles ne sont pas, il est vrai, aussi fertiles que les prairies de l'ouest, mais elles leur sont supérieures en ceci qu'elles sont arrosées par d'innombrables cours d'eau et placées sous un climat plus sain. Nous trouvons, dans le rapport de M. de la Bruère, des conseils aux colons qui sont loin d'être déplacés dans ce journal, et nous croyons même devoir les reproduire au long.

Il est une chose, dit M. l'inspecteur, qui, dans beaucoup de cas, soulève certains préjugés contre le défrichement des nouvelles terres et empêche plusieurs personnes de s'établir dans les cantons. Dans les anciennes paroisses, le morcellement de la propriété est tellement grand que les enfants ne se trouvant à hériter que d'une portion minime du patrimoine de leurs parents, s'obstinent à ne point laisser leur paroisse natale, soit par ignorance des avantages qui les attendent dans les cantons, soit par la crainte de rencontrer, dans l'œuvre du défrichement, des difficultés insurmontables. Ils s'établissent donc sur leur petite part d'héritage, et vient un temps où leur propriété étant grevée d'hypothèques outre mesure, ils se trouvent forcés de l'abandonner à leurs créanciers; alors, et alors seulement, ils prennent le chemin de la forêt avec des dettes et sans ressources pour commencer à défricher. Bientôt le découragement s'empare de ces colons et leur émigration à l'étranger est la conséquence nécessaire de leur imprévoyance ou de leur entêtement. S'ils fussent arrivés dans les cantons avec un petit capital, en peu d'années ils se seraient trouvés possesseurs d'un établissement prospère et exempts de la malheureuse fièvre d'émigration.

Il ne faut pas que le cultivateur attende qu'il ait tout dépensé pour se rendre dans les cantons, autrement il court risque d'échouer et, par là-même, d'effrayer plusieurs de ses compatriotes qui, ne sondant point la véritable cause de son malheur, sont naturellement portés à l'attribuer au manque de fertilité de la terre ou à des difficultés au-dessus de leurs forces.

Un autre obstacle au progrès de la colonisation que ne signale pas M. de la Bruère, mais qui est venu à notre connaissance, c'est le mauvais choix des terres où passent un grand nombre de nos routes de colonisation. On donne pour raison la précipitation avec laquelle les gouvernements précédents se sont saisis de la chose et l'ont exécutée sans bien examiner le choix des terres arpentées dans ce but. Nous signalons cet obstacle dans le seul but d'attirer l'attention de qui de droit sur le choix des routes qui pourront être ouvertes à l'avenir.

La nécessité de ces chemins se fait grandement sentir en plusieurs endroits, entr'autres dans la Gaspésie et dans la vallée de la Mantawa. Dans la Gaspésie, dit M. la Bruère, l'on sent la nécessité d'une semblable voie de colonisation qui traverserait le quatrième ou le cinquième rang des divers cantons de cette partie de la province. Ce chemin donnerait lieu à l'établissement d'un double rang de paroisses qui borderaient la rive nord de la Baie des Chaleurs, comme c'est le cas le long du St. Laurent. Les terres y sont magnifiques et leur culture contribuerait à fixer au sol une foule de jeunes gens qui ne s'occupent que de pêche. Quant à la vallée de la Mantawa, qu'on ne peut nommer sans mentionner le nom de son infatigable pionnier, le Rév. M. Brassard, dont le zèle pour la colonisation ne se ralentit pas, la vallée de la Mantawa comprend, dis-je, une étendue de plus de 5,000,000 d'aeres de terre d'un sol excellent et boisé, où pourraient s'établir pas moins de 40,000 familles, au dire même de M. Brassard. Ce chiffre élevé indique tout ce que le gouvernement peut espérer de l'établissement de cette partie du pays. Il ne s'agit pas ici d'établir de nouvelles routes, mais seulement de parachever les routes actuelles, surtout celle qui vient du comté de Terrebonne.

Nous aurions encore beaucoup à dire sur ce sujet de colonisation, et qui pourrait jamais tout dire, considérant l'importance de la question? mais, malheureusement, le cadre de cet article nous permet seulement de montrer les enseignements précieux que l'on pourrait retirer du rapport que nous venons de parcourir. M. de la Bruère, par ce travail rédigé avec méthode et clarté, a rendu de grands services au pays, et il est destiné à en rendre de plus grands encore, car il est évident à tous que c'est dans la colonisation de nos terres et l'exploitation de nos richesses qu'est placé, en grande partie, l'avenir de la province.

Rapport du Surintendant de l'Éducation du Bas-Canada, pour l'Année 1866.

BUREAU DE L'ÉDUCATION,

Montréal, 29 juin 1867.

L'honorable SECRÉTAIRE PROVINCIAL,  
Ottawa.

MONSIEUR, — J'ai l'honneur de vous soumettre mon rapport sur l'état de l'instruction publique dans le Bas-Canada, pour l'année mil huit cent soixante-six.

Il n'y a que quelques jours que je suis de retour d'Europe, et je ne puis que vous donner un résumé des statistiques compilées en mon absence. Il me sera probablement possible, dans quelques mois, de vous présenter un rapport détaillé de l'accomplissement d'une partie de la mission qui m'a été confiée par le gouvernement selon les vœux exprimés par le Conseil de l'Instruction Publique, qui désirait faire étudier sur les lieux les systèmes suivis en Europe et aux États-Unis.

Je suis parti de Montréal le 12 novembre dernier, et je suis revenu le 18 du présent mois de juin. J'ai visité l'Irlande, l'Écosse, l'Angleterre, la France, la Belgique, l'Italie et une partie de l'Allemagne.

J'ai recueilli une quantité considérable de documents, conféré avec les hommes qui s'occupent spécialement d'éducation et visité un grand nombre d'institutions. La comparaison de notre système dans son ensemble avec ceux des divers pays de l'Europe n'offre rien de bien décourageant pour nous. Les obstacles qui s'opposent encore, dans notre pays, à la diffusion générale des connaissances dans toutes les classes de la société, — obstacles que j'ai signalés dans mes rapports précédents, — existent à divers degrés dans les autres pays, et les questions que l'on y discute ne diffèrent guère de celles qui se discutent parmi nous.

La question de l'éducation professionnelle (1), qui a été plusieurs fois soulevée en Canada, préoccupe vivement, depuis plusieurs années, les gouvernements de la France, de la Belgique et de la Prusse. En France et en Belgique, on a tenté de remédier aux inconvénients d'une éducation classique trop généralement prodiguée, par l'introduction de cours scientifiques séparés dans les lycées ou les athénées. On a cru depuis qu'il était nécessaire d'ajouter à cette réforme la création de nombreuses institutions spéciales destinées à préparer les

(1) On entend par éducation professionnelle le contraire de ce que beaucoup de personnes comprendraient ici: c'est l'éducation qui prépare spécialement aux carrières ordinaires de la vie, par distinction de l'éducation classique qui prépare aux "professions libérales."

jeunes gens au commerce et à l'industrie. L'École Normale Spéciale de Cluny, fondée tout récemment, et à l'inauguration de laquelle il m'a été permis d'assister, est destinée à fournir des instituteurs pour ces établissements spéciaux ou professionnels, de même que l'École Normale Supérieure de Paris en fournit à l'Université et aux lycées.

La Prusse a peut-être été plus loin qu'aucun autre pays de l'Europe dans cette voie. Il y a chez elle trois différentes espèces d'institutions entre les universités et les écoles primaires : 1o. les *Realshule* ou écoles des *connaissances pratiques*, qui préparent leurs élèves indifféremment pour le commerce ou l'industrie, ou même pour le service civil, sauf à se perfectionner plus tard dans le *gymnasium* (collège classique), ou dans l'une ou l'autre des deux espèces d'institutions ci-après mentionnées ; 2o. les *Gewerbe Shule* ou écoles des arts et métiers, dont les élèves, s'ils veulent s'appliquer à la haute industrie, passent ensuite aux *Instituts Polytechniques* ou *Ecoles Supérieures* des arts et métiers ; 3o. *Handel Shule* ou écoles de commerce.

Partout en Europe, comme ici en Amérique, l'établissement d'écoles normales, l'inspection régulière des écoles par des fonctionnaires salariés par l'Etat, l'examen des candidats à l'enseignement par des commissions ou par les inspecteurs d'école, sont les principaux moyens auxquels on a eu recours pour élever le niveau de l'enseignement et le maintenir à la hauteur voulue.

Le gouvernement britannique a fait, dans les trois royaumes, de grands sacrifices pour tout ce qui concerne ces objets importants. L'inspection des écoles, surtout depuis quelques années, s'y fait avec une très-grande régularité, et le système d'examen établi par les nouveaux règlements y a obtenu des résultats très-remarquables. Ce système est très-détaillé et très-effectif ; il constitue, pour bien dire, à lui seul, tout le mécanisme de l'action gouvernementale en fait d'instruction publique en Angleterre et en Écosse. Des sommes très-considérables sont chaque année dépensées par le gouvernement dans les trois royaumes pour l'inspection des écoles ; elles y forment une très-forte proportion du budget de l'instruction publique.

En Irlande, l'École Normale Centrale de Dublin n'a pas moins de vingt-huit succursales qui, sous le nom d'Écoles Modèles, accomplissent une tâche semblable à la sienne dans tous les grands centres de population. A chaque école normale ou modèle est annexée une ferme modèle, ou plutôt une véritable école d'agriculture théorique et pratique, où les élèves de l'École Normale puisent des connaissances qu'ils peuvent distribuer ensuite dans tout le pays, et où ils contractent des goûts en harmonie avec leur profession et une aptitude particulière à se rendre utiles aux populations au milieu desquelles ils doivent vivre. Dans les villes maritimes, on a aussi annexé aux écoles normales des écoles de navigation, et les élèves-maîtres de ces écoles, qui à leur tour donneront l'enseignement nautique à un certain nombre de jeunes gens, reçoivent de la chambre de commerce une subvention proportionnée à leurs succès. A toutes les écoles normales ou écoles modèles se trouvent encore annexées des salles d'asile (Infant Schools), où les élèves-institutrices se préparent à rendre, au moyen des méthodes en usage dans ces institutions, les plus grands services aux classes pauvres des grandes villes.

Le gouvernement anglais a voulu, par l'établissement des Collèges de la Reine (Queen's Colleges), décentraliser la haute éducation, et, en même temps donner un plus grand développement à l'enseignement scientifique concurremment avec l'enseignement littéraire. Les collections, les laboratoires et tout le matériel nécessaire à l'enseignement scientifique dans ces institutions d'organisation assez récente m'ont paru déjà laisser peu de chose à désirer. D'un autre côté, la nouvelle Université de Dublin si habilement dirigée, sous les auspices de Son Excellence le Cardinal-Archevêque de cette ville, par Monseigneur Woodlock, fera probablement, dans un avenir assez prochain, un autre genre de concurrence à l'ancienne Université de Dublin. Indépendamment de la question religieuse, qui est si importante et si brûlante dans ce pays, on voit que l'organisation de l'instruction publique y est aussi complète, sinon plus complète que dans aucun autre pays, et que plusieurs des mesures que l'on y a adoptées sont dignes d'être imitées.

Le mode de rétribution en usage à l'égard des instituteurs, l'organisation de l'inspection des écoles qui se fait à trois degrés différents, comme j'aurai occasion de l'expliquer plus tard, enfin l'établissement à Dublin d'un vaste magasin de livres et d'objets nécessaires aux écoles, et la distribution qui se fait régulièrement de ce dépôt central, absolument comme cela se pratique dans le Haut-Canada, sont aussi des mesures dignes d'attirer notre attention.

On a aussi attaché, en Irlande comme en France, en Belgique, en Prusse, on peut dire partout en Europe, la plus grande importance à l'enseignement du dessin linéaire et architectural, et l'on a considéré avec raison cet enseignement comme un puissant moyen d'impulsion pour l'industrie et pour la culture de tous les arts utiles. On sait qu'en Angleterre la culture des beaux-arts par les classes ouvrières et la diffusion des connaissances et des goûts artistiques dans toutes les

classes de la société, ont été grandement favorisées à la suite de la première exposition de Londres, comme étant un des moyens les plus efficaces de développer l'industrie nationale et de la mettre en état de lutter, sous le rapport de l'élégance et de la beauté des formes, avec l'industrie continentale. Son Altesse Royale le Prince Albert avait donné la plus grande attention à cet important sujet, et, sous ses auspices, l'établissement du musée de l'éducation de South Kensington, l'affiliation à ce musée d'autres institutions du même genre, la création de nombreuses écoles de dessin dans les diverses parties des trois royaumes, ont contribué à propager le goût des arts dans toutes les classes de la société.

Sur le continent, le même mouvement se fait sentir, et plusieurs universités, entre autres celle de Bonn, que j'ai visitée, ont annexé à leurs établissements des galeries de statues et de tableaux ou de dessins, et des écoles de dessin, comme cela s'est fait chez nous, à l'École Normale de Toronto, avec tant de succès. Il est doublement à regretter que rien de semblable n'existe dans le Bas-Canada, où il y a tant de talent naturel pour les beaux-arts et un si grand besoin de carrières nouvelles pour la jeunesse.

L'œuvre des musées et des écoles de dessin est aussi grandement développée par les cours d'adultes et les écoles du soir, où le dessin linéaire, la géométrie, l'architecture sont généralement enseignés. Celles qui sont établies à Rome depuis très-longtemps par le gouvernement Pontifical, et qui sont entièrement gratuites, m'ont paru tenir le premier rang par leur direction, et, autant que j'ai pu en juger, par leurs résultats.

Je n'ai fait qu'effleurer, dans ces courtes remarques, les sujets qui m'ont le plus frappé dans ce voyage ; je me réserve de traiter plus en détail les divers systèmes d'organisation scolaire et les méthodes employées dans les écoles primaires. Je me bornerai à donner maintenant une liste des institutions et des établissements que j'ai visités, et à exprimer ma reconnaissance envers les gouvernements et les particuliers qui ont favorisé l'accomplissement de ma mission. J'ai été reçu partout avec beaucoup de bienveillance, et je dois dire que l'on a paru s'intéresser vivement à l'avenir de notre pays, que l'on s'est montré avide de détails sur notre condition sociale, matérielle et politique, en échange des renseignements que je demandais. J'ai profité de cette occasion pour distribuer à des bibliothèques publiques et à des écrivains distingués des ouvrages sur le Canada, en retour desquels j'ai déjà reçu et je compte recevoir encore des dons précieux pour la bibliothèque du Département de l'Instruction Publique.

Je dois des remerciements particuliers à l'honorable M. Macdonell, commissaire résident du Bureau de l'Éducation à Dublin (charge qui équivaut à celle de Surintendant de l'Instruction Publique) ; à Son Excellence le Cardinal Archevêque de Dublin ; à Monseigneur Woodlock, recteur de l'Université Catholique de Dublin ; à Mgr. Delaney, évêque de Cork ; à messieurs les Directeurs et Professeurs des Collèges de la Reine à Cork et à Belfast ; à Sir William Thompson, professeur à l'Université de Glasgow ; à M. Brown, syndic des écoles du Free Church dans cette ville ; à messieurs les Directeurs et Professeurs du High School d'Édimbourg ; à M. Cummin, secrétaire de la commission de l'éducation qui siègeait alors dans cette même ville ; à monsieur le pasteur de la congrégation de St. Patrice à Édimbourg ; à Son Excellence M. Duruy, Ministre de l'Instruction Publique de France ; à M. de La Saussaye, recteur de l'Académie de Lyon ; à M. Nisard, directeur de l'École Normale Supérieure ; à M. Eugène Rendu, Inspecteur Général de l'Instruction Publique ; à M. Rameau, déjà si honorablement connu en Canada ; à Son Excellence le Cardinal Reisach, préfet de la Congrégation des Études à Rome ; à Monseigneur Persichelli, secrétaire de la même Congrégation ; à Son Excellence le Ministre de l'Instruction Publique du royaume d'Italie ; au Chevalier Corsini, préposé à la direction des écoles municipales de Florence ; à notre artiste canadien, M. le Chevalier Falardeau ; à M. Vandenpeerboom, Ministre de l'Intérieur et de l'Instruction Publique en Belgique ; à M. Romberg, ancien directeur général des sciences et des arts à Bruxelles ; à Monseigneur Laforêt, recteur de l'Université de Louvain ; à M. Alphonse Le Roy, professeur à l'Université de Liège, et aux Directeurs et Professeurs de cette Université ; à M. Gillon, échevin de l'Instruction Publique à Liège ; à Son Excellence le Dr. de Muhler, Ministre de l'Instruction Publique à Berlin ; à M. Imelmann, professeur au Collège Frédéric-Guillaume ; à M. Huffer, professeur à l'Université de Bonn, et à M. Schmidt, rédacteur en chef de l'Encyclopédie de l'Instruction Publique à Stuttgart.

Je ne mentionne que ces noms, quoique je sois redevable envers un grand nombre d'autres fonctionnaires, d'hommes de lettres et d'amis de l'éducation ; mais ceux que j'ai nommés ont été pour moi d'une bienveillance et d'une obligeance si remarquables, ils ont pris à l'objet de ma mission et à tout ce qui concerne le Canada un intérêt si vif que je dois m'empresseur de signaler leurs noms à la reconnaissance de mes compatriotes.

Les circonstances toutes nouvelles et tout exceptionnelles dans

lesquelles se trouve notre pays, rendent plus important encore l'objet de cette mission, car au moment où l'œuvre de l'instruction publique va faire partie des attributions du gouvernement local, ce gouvernement pourra, sans aucun contrôle étranger, faire toutes les dépenses nécessaires pour combattre les grandes difficultés qui s'opposent à son progrès, et qui, pour plusieurs raisons, sont beaucoup plus sérieuses que dans le Haut-Canada. Je n'ai donc aucun doute qu'aussitôt après le règlement des finances de la future Province de Québec, le gouvernement de cette Province daignera donner toute son attention aux diverses suggestions que j'aurai l'honneur de lui faire, et y obtiendra dans la mesure des ressources qui se trouveront à sa disposition.

Voici maintenant la liste des institutions, écoles, bibliothèques et musées que j'ai visités, et dont je me suis procuré, autant que j'ai pu le faire, les programmes, rapports, annuaires et catalogues.

Il est bon d'observer que, lors de mon passage en Angleterre, les écoles publiques étaient fermées à cause des vacances de Noël, ce qui explique le petit nombre d'institutions visitées dans ce pays.

ILES BRITANNIQUES.

- Ecole modèle de Cork, succursale de l'école normale centrale de Dublin, et les écoles primaires annexes.
- Ferme modèle près de Cork, en rapport avec l'école modèle.
- Ecole des Frères Chrétiens à Cork.
- Pensionnat du couvent des Ursulines de Blackrock.
- Ecole élémentaire du village de Blackrock.
- Le collège de la Reine, près de Cork.
- Trinity College, à Dublin.
- Université catholique de Dublin.
- Ecole normale centrale de Dublin et écoles primaires annexes.
- Ecole normale catholique dirigée par les Sœurs de la Miséricorde, à Dublin.
- Séminaire catholique de All Hallows, près de Dublin.
- Ferme modèle en rapport avec l'école normale centrale de Dublin, à Glasneven.
- Institut des sourds-muets dirigé par les Frères Chrétiens, près de Dublin.
- Institut des sourdes-muettes et pensionnat des demoiselles dirigés par les religieuses Dominicaines, près de Dublin.
- Musée et les jardins botaniques de l'Exposition à Dublin.
- Bureau de l'éducation, les dépôts, magasins et collections d'objets servant à l'éducation du département de l'instruction publique, à Dublin.
- Ecole modèle de Belfast, et écoles primaires et salles d'asiles annexes.
- Ecoles des Frères Chrétiens, à Belfast.
- Collège de la Reine à Belfast.
- Ecole élémentaire patronée, près de Coleraino.
- Université de Glasgow, cours, collections et bibliothèque.
- Andersonian College à Glasgow—conférences gratuites du soir, à cette institution.
- Collège des révérends Pères Jésuites à Glasgow.
- Ecole normale de l'église établie d'Ecosse, et écoles modèles et salle d'asile annexe.
- Ecole normale du Free Church et écoles modèles annexes.
- Examen des aspirants au brevet d'instituteur dirigé par les inspecteurs d'école.
- Ecole primaire du Free Church près de l'atelier de M. Napier.
- Ecole primaire de l'église établie, près de l'Université.
- Bibliothèque dite des *Avocats* à Edinbourg.
- Université d'Edinbourg.
- Musée des sciences et des arts.
- Musée et galerie de peintures d'Edinbourg.
- Collège Herriott, connu sous le nom de *Herriott's Hospital*.
- High School d'Edinbourg.
- Ecole normale du *Free Church* à Edinbourg et écoles primaires annexes.
- Ecole industrielle pour les enfants pauvres, Gray's Close, Edinbourg.
- Ecoles de paroisses, dans les environs d'Edinbourg.
- Fermes des environs d'Edinbourg.
- Conférences du soir à l'Institut des Artisans, école industrielle d'adultes.
- Bureau de la commission de l'éducation siégeant à Edinbourg.
- Bureau du Comité du conseil privé sur l'Education à Londres.
- Musée d'éducation de South Kensington.
- Université d'Oxford.
- Jardin zoologique de Londres.
- Bibliothèque et collections du British Museum.

ITALIE.

- Bureau de la Congrégation des Etudes à Rome.
- Ecoles régionales de Rome.
- Collège Romain.
- Ecole primaire et école supérieure dirigées par les Sœurs de la Providence à Rome.
- Ecoles industrielles du soir à Rome.
- Musée et bibliothèque du Vatican.
- Musée du Capitole.
- Musée de St. Jean de Latran.
- Galerie Corsini, Borghèse, Rossiglioni et Barbérini.
- Collège Victor Emmanuel à Naples.
- Ecoles industrielles du soir à Naples.
- Bibliothèque et musée royal de Naples.
- Ministère de l'instruction publique à Florence.
- Ecoles primaires de filles et de garçons à Florence.
- Salles d'asile à Florence.
- Bibliothèque de San Lorenzo.
- Musées Pitti, des Uffizi, de Michel Ange, etc.
- Galerie Brignoli à Gènes.

FRANCE.

- Lycée de Marseille.
- Lycée de Lyon, division classique et division industrielle.
- Ecole La Martinière à Lyon (arts, sciences et manufactures).
- Ecole primaire des Frères des écoles chrétiennes à Lyon.
- Petit Collège du Lycée de Lyon, près de Lyon.
- Musée des antiques et galerie des beaux-arts à Lyon.
- Bureau du recteur de l'Académie de Lyon.
- Ecole du soir d'adultes, conférences industrielles à Lyon.
- Ecole normale spéciale de Cluny.
- Lycée de Mâcon, cours classique et cours scientifique.
- Ecole normale primaire à Mâcon.
- Ecole normale primaire des filles chez les Sœurs du Saint Sacrement à Mâcon.
- Ecole normale supérieure de Paris.
- Ecole Turgot (école spéciale du commerce) à Paris.
- Ecole normale des salles d'asile dirigée par madame Pape Carpentier.
- Musées et galeries du Louvre, de Cluny, de Versailles et de Fontainebleau.
- Ministère de l'instruction publique à Paris.
- Exposition spéciale de l'instruction publique dans les salons du ministère.
- Départements de l'instruction publique, de la librairie, des beaux-arts, des instruments scientifiques, à l'exposition universelle.
- Lycée du Prince Impérial à Vanvres.
- Pensionnat de la Congrégation de Notre-Dame dit des *Oiseaux*, rue de Sèvres.
- Ecole primaire aux Batignolles, dirigée par M. Damkès, professeur du jeune prince Napoléon.
- Ecole primaire de la rue Neuve Coquenard, dirigée par M. Barbier.
- Ecole commerciale de l'avenue Trudaine.
- Conférences et cours publics de la Sorbonne.
- Pensionnat de madame Deslignières.
- Ecole communale de garçons du faubourg St. Honoré.
- Examen des aspirantes au brevet de directrices de salles d'asile.
- Examen des aspirantes aux bourses d'apprentissage.
- Bibliothèque Impériale.
- Conservatoire de musique.
- Conservatoire des arts et métiers.
- Séances du congrès scientifique des départements et distribution des prix et récompenses, par le ministre de l'instruction publique.
- Exposition des œuvres de Ingres et d'Hippolyte Belanger—Salon de 1867, au Palais de l'Industrie.
- Musée et jardin des Plantes.
- Ecole normale de garçons et écoles annexes de Strasbourg.
- Ecoles élémentaires de Chatillon sur Loing, d'Adon et de la Bussière.
- Ecole primaire de filles et salle d'asile dirigées par les Sœurs du Sacré Cœur à la Bussière.
- Collège dirigé par les Pères Barnabites à Gien.
- Lycée et petit Collège d'Orléans.
- Musée du Château de Blois.
- Ecole Normale primaire à Blois.
- Colonie agricole de Mettray, près de Tours.
- Maison Paternelle ou maison de réforme et d'études pour les fils de famille insubordonnés, à Mettray.
- Pensionnat des Dames du Sacré Cœur à Marmoutiers, près de Tours.
- Pension Comtelet, à Bordeaux.
- Ecole primaire protestante de la rue Pellegrin à Bordeaux.
- Ecole impériale des sourdes-muettes, dirigée par les Dames de Nevers à Bordeaux.

Salle d'asile protestante à Bordeaux.  
Ecole communale supérieure de la rue Pellegrin à Bordeaux.  
Bibliothèque de la ville de Bordeaux.  
Ecole d'agriculture de Grignon.

## BELGIQUE.

Ministère de l'Intérieur—département de l'instruction publique et de l'agriculture à Bruxelles.  
Athénée de Bruxelles, département classique et département scientifique.  
Ecole moyenne de Bruxelles et école primaire annexe.  
Ecole de dessin de M. Hendrick (d'après une méthode nouvelle d'enseignement, au point de vue des arts et manufactures, recommandée et introduite en France par le ministre de l'instruction publique).  
Crèche et école gardienne de Saint Josse-ten-Noode.  
Musée royal et galerie de peinture de Bruxelles.  
Musée industriel de Bruxelles.  
Jardin botanique de Bruxelles.  
Ecole d'agriculture de Gembloux.  
Ecole supérieure du Commerce d'Anvers.  
Musée et académie des beaux-arts d'Anvers.  
Ecole moyenne d'Anvers et école primaire annexe.  
Ecole primaire communale No. 4.  
Université de Louvain, bibliothèque, collections et musées.  
Collège et école moyenne des Frères Joséphites à Louvain.  
Pensionnat de demoiselles et école primaire dirigés par les Sœurs du Saint Nom de Marie, à Louvain.  
Ecole primaire des Frères de la Charité, à Louvain.  
Jardin botanique de Louvain.  
Université de Liège, cours, bibliothèque, musées et collections.  
Ecole des mines de Liège.  
Ecole normale primaire de Lierre et écoles annexes.  
Jardin zoologique d'Anvers.  
Bibliothèque de la ville d'Anvers.  
Ecole industrielle supérieure de Liège.  
Ecole moyenne payante de Liège.  
Ecole moyenne gratuite et école élémentaire à Liège.  
Salle d'asile ou école gardienne de Liège.  
Institut des sourds-muets et des aveugles à Liège.  
Jardin d'acclimatation de Liège.

## ALLEMAGNE.

Institut des sourds-muets à Cologne.  
Bibliothèque des incunables à Cologne.  
Université de Bonn, bibliothèque, musées et collections.  
Ecole de dessin et galerie de plâtres et de dessins d'après l'antique à l'Université de Bonn.  
Musée d'histoire naturelle à Poppelsdorf.  
Nouveau laboratoire et nouveau musée en construction à Poppelsdorf.  
Ecole primaire communale des garçons de Bonn.  
Crèche et salle d'asile tenues par les sœurs du pauvre enfant Jésus à Bonn.  
Hospice et orphelinat dirigés par les diaconesses de l'église évangélique à Bonn.  
Musée ancien et musée nouveau de Berlin.  
Bibliothèque royale de Berlin.  
Université de Berlin.  
Gymnase (collège classique) Frédérick Guillaume, dirigé par le Dr. Ranke.  
Gymnase français (Francosische Gymnasium) fondation de l'ancienne colonie huguenote.

*Realshule de Kochstrasse.*  
*Elizabethshule*, (école de demoiselles).  
*Gewerbeschule*, dirigée par M. Gullenkamp (école préparatoire des arts et métiers).  
*Handelshule* (école de commerce), dirigée par M. Frantz.  
*Seminarium* dirigé par M. Thilo (école normale des garçons).  
Ecole normale de filles, dirigée par M. Marget.  
Ecole primaire communale, dirigée par M. Krause.  
Kindergarten (salle d'asile) Lindenstrasse.  
Kindergartens et Turnhall (gymnase).—*Postdam communication.*  
Turnhall de Preutzenstrasse.  
Ecole primaire paroissiale près de l'église catholique.  
Pensionnat, orphelinat et école normale, dirigés par les religieuses Ursulines.  
Ecoles primaires communales des villages de Pankow, Scheinhausen, et Francosiche Buchaulz, près de Berlin.  
*Handelshule de Dresde.*  
Gymnasium de Dresde.  
Institut polytechnique (école supérieure des arts et métiers) de Dresde.  
Musée royal de Dresde.  
Bibliothèque royale de Dresde.  
Institut polytechnique de Vienne.  
Musée du Belvédère à Vienne.  
Musée des antiques à Vienne.  
Musée royal de Munich.  
Galeries de peintures de Munich.  
Université de Munich.  
*Gymnasium* dirigé par le Dr. Schmidt, rédacteur en chef de l'Encyclopédie de l'instruction publique à Stuttgart.  
*Realshule de Stuttgart.*  
Ecole moyenne et école élémentaire de Stuttgart.  
*Turnhall de Stuttgart.*

Je passe maintenant au résumé des statistiques de l'année.

D'après la décision du comité des impressions, les statistiques ainsi que les extraits des rapports de MM. les inspecteurs d'école, ne se publient *in extenso*, que tous les trois ans, et cette publication plus détaillée s'est faite il y a deux ans.

D'après le tableau suivant du progrès général de l'instruction publique pendant l'année écoulée, l'augmentation du nombre total des institutions et écoles de tout genre a été de 120; elle n'était que de 102 en 1865, et de 52 en 1864; celle du nombre des élèves s'élève à 4,172, ce qui est en apparence moins qu'en 1865, où elle s'élevait à 5,909; mais une partie de cette différence doit être attribuée à une rectification assez considérable qu'il a fallu faire pour un des districts d'inspection, où une erreur en plus s'était glissée dans les rapports précédents. L'augmentation du chiffre des contributions scolaires de tout genre, qui n'était que de \$4,184.39 pour 1865, est de \$49,618.42 pour 1866. En ce qui concerne le nombre total des élèves, je ferai remarquer que le chiffre de ce tableau est, comme d'ordinaire, un peu plus élevé que celui du grand tableau synoptique résumant les rapports des inspecteurs et des commissaires d'école; cette différence provient de ce que l'on ajoute au chiffre de ce dernier celui de quelques institutions indépendantes comprises dans le tableau de l'éducation supérieure et qui ne figurent point dans le tableau synoptique.

Comme ce rapport donne les résultats auxquels on a pu atteindre au moment où nous allons entrer sous un nouveau régime, il est bon de noter le chiffre total de 3,826 institutions et écoles de tout genre, ayant 206,820 élèves, ce qui présente dans l'espace de treize ans, c'est-à-dire à compter de 1853, une augmentation de 1474 institutions et écoles, et de 98,526 élèves.

TABLEAU du progrès de l'instruction publique dans le Bas-Canada, depuis l'année 1853.

	1853.	1854.	1855.	1856.	1857.	1858.	1859.	1860.	1861.
Institutions.....	2352	2795	2868	2919	2946	2985	3199	3264	3345
Elèves.....	108284	119733	127058	143141	148798	156872	168148	172155	180845
Contributions.....\$	165843	238032	249136	406764	424208	459396	498436	503859	526219



TABLEAU du progrès de l'instruction publique dans le Bas-Canada, depuis l'année 1853.—(Continué.)

	1862.	1863.	1864.	1865.	1866.	Augmentation sur 1853.	Augmentation sur 1856.	Augmentation sur 1858.	Augmentation sur 1865.
Institutions.....	3501	3552	3604	3706	3826	1474	907	841	120
Elèves.....	188635	193131	196739	202648	206820	98526	63679	49948	4172
Contributions.....\$	542728	564810	593964	597448	647067	481218	240301	187670	49618

Le tableau suivant indique le progrès dans les contributions scolaires depuis l'année 1856, en tenant compte des diverses sources d'où elles proviennent. Comme il n'est point prélevé de cotisation directement ou de rétributions mensuelles dans les deux grandes villes de Québec et de Montréal, pour compléter ce tableau on a dû avoir recours à un calcul approximatif des rétributions payées par les élèves de toutes les écoles tant indépendantes que sous contrôle. Je mentionne de nouveau ce fait, parce que faute d'une semblable mention dans quelques rapports précédents, on a cru que la somme totale portée comme sommes prélevées dans les cités de Québec et de Montréal respectivement, était réellement à la disposition des commissaires d'écoles de ces deux villes, tandis que les sommes qu'ils reçoivent sont beaucoup moindres.

Le tableau suivant résume les diverses branches de l'instruction publique; mais je n'ai jamais dissimulé combien le classement des institutions est défectueux, et surtout combien il y aurait à défalquer sur le chiffre de l'éducation secondaire si l'on jugeait des résultats d'après les idées européennes.

Dans chaque collège, il y a plusieurs classes qui ne peuvent être considérées que comme préparatoires à l'éducation classique, et l'on a aussi été forcé de comprendre dans la liste des institutions de l'éducation supérieure et secondaire, les couvents et pensionnats de demoiselles qui sont subventionnés sur le fonds de l'éducation supérieure.

TABLEAU des sommes prélevées pour l'instruction publique dans le Bas-Canada, de 1856 à 1866.

Années.	Cotisation pour égaler la subvention.		Cotisation au-delà de la subvention, et cotisations spéciales.		Rétribution mensuelle.		Cotisation pour construction d'édifice.		Total prélevé.	
	\$	cts.	\$	cts.	\$	cts.	\$	cts.	\$	cts.
1856 ...	113884	87	93897	90	173488	98	25493	80	406765	55
1857 ...	113887	08	78791	17	208602	37	22928	63	424209	25
1858 ...	115485	09	88372	69	231192	65	24646	22	459396	65
1859 ...	115792	51	109151	96	251408	44	22083	57	498436	48
1860 ...	114424	76	123939	64	249717	10	15778	23	503859	73
1861 ...	113969	29	130560	92	264089	11	17000	00	526219	82
1862 ...	110966	75	134033	15	281930	23	15798	84	542728	97
1863 ...	110534	25	134888	50	307638	14	11749	76	564810	65
1864 ...	112158	34	144515	61	321037	30	15553	12	593264	37
1865 ...	112447	09	147158	23	324801	87	13041	57	597448	76
1866 ...	113657	35	153732	98	356535	23	22985	32	647067	18

RÉCAPITULATION DES CINQ GRANDES DIVISIONS.

Divisions.	Nombre des écoles.	Effectif du corps enseignant.	Nombre des élèves.
Ecoles supérieures.....	10	75	888
do secondaires.....	220	1114	26468
do normales.....	3	32	204
do spéciales.....	4	19	299
do primaires.....	3589	3589	178961
<b>Total.....</b>	<b>3826</b>	<b>4829</b>	<b>206820</b>

TABLEAU indiquant les sommes d'où provient la différence d'augmentation entre 1o. 1864 et 1863, 2o. 1865 et 1864.

	\$	cts.	\$	cts.	\$	cts.	\$	cts.	Total de l'augmentation ou de la diminution.
Augmentation de 1863 sur 1864...	1624	09	9627	11	13399	16	3803	36	28453 72
Augmentation de 1865 sur 1864...	288	75	2642	62	3764	57	.....	.....	.....
Diminution de 1865 sur 1864.....	.....	.....	.....	.....	.....	.....	2511	55	4184 39
Augmentation de 1866 sur 1865...	1210	26	6574	70	31733	36	9943	75	49618 42

Dans le tableau suivant, où sont compris les chiffres combinés du rapport de l'éducation supérieure et de ceux des écoles primaires, on ne remarque qu'une assez légère augmentation sur ceux de l'année précédente.

TABLEAU comparé du nombre d'enfants apprenant chaque branche de l'enseignement, depuis l'année 1853.

	1853.	1854.	1855.	1856.	1857.	1858.	1859.	1860.	1861.	1862.	1863.	1864.	1865.	1866.	Augmentation sur 1853.	Augmentation sur 1858.	Augmentation sur 1865.
Elèves lisant bien.....	27367	32861	43407	46940	48833	52099	64362	67753	75236	77108	77676	75555	96491	98706	71339	46607	2215
Elèves écrivant.....	50072	47014	58033	60086	61943	65404	80152	81244	87115	92572	97086	99351	107161	111703	61631	59604	4542
Apprenant l'arithmétique sim.	18281	22897	30631	48359	52845	55847	63514	63341	69519	74518	75719	14197	83930	84201	65920	28354	271
Apprenant l'arithmétique com.	12428	18073	22586	23431	26643	28196	30919	31758	41812	44357	45727	46529	52892	53726	41298	25530	834
Apprenant la tenue des livres.....	.....	799	1976	5012	5500	6689	7135	7819	9347	9614	9630	9615	10381	10430	10430	3741	49
Apprenant la géographie.....	12185	13326	17700	30134	33606	37847	45393	49462	55071	56392	60585	66412	64718	64998	52813	27151	280
Apprenant l'histoire.....	6738	11486	15520	17580	26147	42316	45997	46324	51095	54461	59024	66894	71153	71453	64715	29137	300
Apprenant la grammaire fran.	15353	17852	23260	29328	39067	43307	53452	54214	50426	61312	63913	68564	76097	76264	60911	32957	167
Apprenant la grammaire ang.	7066	7097	9004	11824	12074	15348	19773	25073	27904	28464	27358	29428	30453	30648	23582	15300	195
Apprenant l'analyse grammat.	4412	9283	16439	26310	34064	40733	44466	46872	49460	50893	52244	60311	66237	66341	61929	25608	104

Je reproduis ici un état des écoles dissidentes; on y remarquera une légère augmentation dans le nombre des écoles dissidentes catholiques et une légère diminution dans le nombre des écoles dissidentes protestantes. Ceci confirme ce que j'ai plusieurs fois avancé que les catholiques ont intérêt semblable, sinon égal, à celui des protestants dans les questions de dissidences, et que d'ici à quelques années, au moins, la mesure de cet intérêt augmentera au lieu de diminuer.

TABLEAU des écoles dissidentes et de leurs élèves.

No.	Noms des inspecteurs d'écoles.	Ecoles dissidentes protestantes.	Nombre d'élèves.	Ecoles dissidentes catholiques.	Nombre d'élèves.
1	J. F. B. Painchaud.....				
2	Rév. R. G. Plees.....	4	166		
3	L. Lucier.....	3	102	20	84
4	Th. Tremblay.....	2	60		
5	Vincent Martin.....				
6	G. Tanguay.....				
7	S. Boivin.....				
8	John Hume.....	6	236		
9	P. F. Béland.....	2	135		
10	F. E. Juneau.....	3	146		
11	J. Crépault.....				
12	P. M. Bardy.....	3	70	2	17
13	P. Hubert.....	3	126		
14	W. Alexander.....	10	236		
15	B. Maurault.....				
16	H. Hubbard.....	4	98		
17	M. Stenson.....			8	238
18	R. Parmelee.....	16	384	10	370
19	J. N. A. Archambault.....	3	105		
20	Chas. Decazes.....	5	68		
21	Michel Caron.....	19	550		
22	L. Grondin.....	7	299		
23	C. Thompson.....	7	213	17	649
24	F. X. Valade.....	21	725		
25	A. D. Dorval.....	6	165	1	37
26	C. Germain.....	3	116	1	38
27	C. B. Rouleau.....				
28	Bolton McGrath.....	11	467		
		138	4467	59	1433

Les écoles normales ont continué à donner des résultats satisfaisants. Le tableau suivant du nombre de leurs élèves depuis leur établissement, et du nombre de diplômes qui y ont été accordés, indique des fluctuations très-peu considérables.

TABLEAU du nombre des élèves qui ont fréquenté les écoles normales.

Années scolaire.	Ecole J.-Cartier. Elèves-instituteurs.	Ecole McGill.			Ecole Laval.			Nombre d'élèves instituteurs.	Nombre d'élèves-institutrices.	Grand total.
		Elèves-instituteurs.	Elèves-institutrices.	Total.	Elèves-instituteurs.	Elèves-institutrices.	Total.			
1ère sess, 1857	18	5	25	30	22	....	22	45	25	70
Sess. 1857-1858	46	7	63	70	36	40	76	89	103	192
Sess. 1858-1859	50	7	76	83	34	52	86	91	128	219
Sess. 1859-1860	53	9	72	81	40	54	94	102	126	228
Sess. 1860-1861	52	5	56	61	41	53	94	98	109	207
Sess. 1861-1862	41	10	58	68	39	52	91	90	110	200
Sess. 1862-1863	57	8	72	80	39	52	91	104	124	228
Sess. 1863-1864	56	7	67	74	34	49	83	97	116	213
Sess. 1864-1865	56	5	60	65	43	55	98	104	115	219
Sess. 1865-1865	43	2	73	75	39	57	96	84	130	214

S'il nous était permis de former un département d'élèves-institutrices à l'école normale Jacques-Cartier, comme la chose est depuis longtemps suggérée, on pourrait dire avec vérité que nos écoles normales répondent à tous les besoins des diverses classes de la population. Pour cela, il faudrait que la subvention totale des écoles normales fût augmentée.

Le tableau suivant donne le nombre des diplômes octroyés par ces institutions depuis leur établissement.

DIPLÔMES octroyés aux élèves des écoles normales depuis l'établissement de ces institutions.

Genre de diplômes octroyés.	Jacques-Cartier.	McGill.			Laval.			No. d'élèves-instituteurs.	No. d'élèves-institutrices.	Grand total.
	Elèves-instituteurs.	Elèves-instituteurs.	Elèves-institutrices.	Total.	Elèves-instituteurs.	Elèves-institutrices.	Total.			
Académies.....	19	9	7	16	13	...	13	41	7	48
Ecoles modèles.....	87	14	115	129	76	92	168	177	207	384
Ecoles élémentaires.	81	28	230	258	30	107	137	139	337	476
<b>Totaux.....</b>	<b>187</b>	<b>51</b>	<b>352</b>	<b>403</b>	<b>119</b>	<b>199</b>	<b>318</b>	<b>357</b>	<b>551</b>	<b>908</b>

la sollicitude avec laquelle il a suivi ses anciens élèves dans leur nouvelle carrière, ne leur refusant jamais ses conseils et son active protection, enfin par la publication d'ouvrages pédagogiques, qui font également honneur et au pays et à leur auteur. C'est la seconde fois qu'un Principal de l'école Normale est appelé à l'épiscopat, et cette circonstance proclame hautement tout l'intérêt que le clergé catholique porte à ces institutions; invitées à donner leur concours à leur direction, les autorités ecclésiastiques, auprès desquelles il y a constamment des demandes de ce genre pour des établissements placés entièrement sous leur contrôle, n'ont pas hésité à accorder aux établissements de l'Etat quelques-uns de leurs sujets les plus distingués. Mgr. Langevin sera du reste dignement remplacé par M. l'abbé Chandonnet actuellement à Rome, et ci-devant directeur du pensionnat de l'Université Laval.

Le tableau suivant indique l'état des affaires de la caisse d'économie des instituteurs. J'ai à plusieurs reprises recommandé une augmentation de la subvention accordée à cette institution.

CAISSE D'ÉCONOMIE DES INSTITUTEURS.

Années.	Nombre des instituteurs qui se sont inscrits chaque année.	Nombre de pensionnaires chaque année.	Taux de la pension pour chaque année d'enseignement.	Total des pensions payées.
			\$ cts.	\$ cts.
1857.....	150	63	4 00	886 90
1858.....	74	91	4 00	2211 74
1859.....	18	128	4 00	3115 36
1860.....	9	130	3 00	2821 57
1861.....	9	160	3 00	3603 58
1862.....	10	164	1 75	2522 09
1863.....	13	171	2 25	3237 00
1864.....	7	170	1 75	2727 00
1865.....	11	160	1 75	2587 00
1866.....	13	173	1 75	2724 00

L'école normale Laval a perdu dans la personne de son digne chef, M. l'abbé Langevin, appelé à l'épiscopat, un directeur habile, plein de zèle, de persévérance et d'activité, et à l'adresse duquel tout éloge de ma part serait entièrement superflu. Mgr. l'évêque de Rimouski a du reste reçu de la part des citoyens de Québec, des instituteurs et de la jeunesse de cette partie du pays, l'expression de la plus vive reconnaissance pour les services qu'il a rendus à l'instruction publique par sa direction de l'école normale, par les conférences d'instituteurs, par

SOMMAIRE statistique annuel des bureaux d'examineurs du Bas-Canada, année 1866.

BUREAU DE	Nombre de jours qu'ont duré les séances.	Nombre de candidats examinés.	Nombre moyen d'instituteurs examinés par jour.		No. de diplômes octroyés pour académies, 1re classe.		Pour académies 2ème classe.		Pour écoles modèles, 1re classe.		Pour écoles modèles, 2ème classe.		Pour écoles élémentaires, 1re classe.		Pour écoles élémentaires, 2ème classe.		Nombre de candidats admis et degré des diplômes.			Grand total.	Nombre de candidats rejetés.
			Instituteurs.	Institutrices.	Instituteurs.	Institutrices.	Instituteurs.	Institutrices.	Instituteurs.	Institutrices.	Instituteurs.	Institutrices.	Instituteurs.	Institutrices.	Instituteurs.	Institutrices.	Académies.	Ecoles modèles.	Ecoles élémentaires.		
Montréal (cath.).....	9	171	19	.....	.....	.....	.....	.....	5	.....	.....	.....	7	106	2	32	1	5	147	152	19
Id. (protest.).....	6	49	5	1	.....	.....	.....	.....	1	.....	.....	.....	4	14	2	22	.....	2	42	45	4
Québec (cath.).....	8	92	11	.....	.....	.....	.....	.....	.....	.....	.....	.....	1	2	2	41	.....	2	46	49	43
Id. (protest.).....	5	18	3	.....	.....	.....	.....	.....	2	.....	.....	.....	6	2	2	6	3	2	16	18	.....
Trois-Rivières.....	4	52	13	1	2	.....	.....	.....	2	.....	.....	.....	2	20	.....	13	.....	4	45	52	.....
Sherbrooke.....	4	33	8	.....	.....	.....	.....	.....	1	1	.....	.....	3	13	2	8	.....	2	26	28	5
Kamouraska.....	4	31	8	.....	.....	.....	.....	.....	.....	.....	.....	.....	2	19	1	9	.....	.....	31	31	2
Gaspé.....	2	1	.....	.....	.....	.....	.....	.....	.....	.....	.....	.....	1	.....	.....	.....	.....	.....	1	1	.....
Stanstead.....	3	25	8	.....	.....	.....	.....	.....	.....	.....	.....	.....	2	19	2	2	.....	.....	25	25	.....
Ottawa.....	4	29	7	.....	.....	.....	.....	.....	.....	.....	.....	.....	6	11	4	5	.....	.....	26	26	3
Beauce.....	3	12	4	.....	.....	.....	.....	.....	.....	.....	.....	.....	.....	4	.....	8	.....	.....	12	12	.....
Chicoutimi.....	3	4	1	.....	.....	.....	.....	.....	.....	.....	.....	.....	.....	4	.....	.....	.....	.....	4	4	.....
Rimouski.....	4	28	7	.....	.....	.....	.....	.....	.....	.....	.....	.....	2	10	.....	5	.....	.....	17	17	11
Bonaventure.....	3	12	4	.....	.....	.....	.....	.....	.....	.....	.....	.....	2	8	2	.....	.....	.....	12	12	.....
Pontiac.....	4	19	5	.....	.....	.....	.....	.....	2	5	.....	.....	.....	.....	.....	7	.....	7	7	14	5
Richmond.....	3	38	12	.....	.....	.....	.....	.....	.....	.....	.....	.....	.....	4	.....	13	.....	.....	17	17	21
Waterloo et Sweetsburg (cath.).....	3	9	3	.....	.....	.....	.....	.....	.....	.....	.....	.....	1	3	.....	5	.....	.....	9	9	9
Waterloo et Sweetsburg (protest.).....	4	73	16	.....	.....	.....	.....	.....	.....	.....	.....	.....	6	40	2	16	.....	.....	64	64	.....
<b>Total.....</b>	<b>76</b>	<b>696</b>	<b>137</b>	<b>2</b>	<b>2</b>	.....	.....	.....	<b>13</b>	<b>6</b>	<b>3</b>	<b>3</b>	<b>45</b>	<b>289</b>	<b>21</b>	<b>192</b>	<b>4</b>	<b>25</b>	<b>547</b>	<b>576</b>	<b>122</b>

Le sommaire statistique annuel des bureaux d'examineurs constate une diminution dans le nombre moyen de candidats examinés chaque jour et une augmentation dans le nombre de candidats rejetés. Aucun de ces bureaux n'a été inspecté dans le cours de l'année, ce qui a été dû à mon absence du pays. J'espère reprendre cette tâche avec le concours des autres membres du conseil de l'instruction publique. Ces examens et la composition de ces bureaux forment un des sujets les plus importants parmi ceux qui ont attiré mon attention, dans le cours de mon voyage, et je dois avouer à regret que, malgré les réformes que le conseil de l'instruction publique a introduites par ses règlements, il reste encore beaucoup à faire pour arriver à un résultat satisfaisant. Les membres des bureaux sont certainement animés des meilleures dispositions, et leurs services étant donnés gratuitement, il est impossible de leur supposer d'autres motifs que ceux de l'intérêt public. Mais le peu de temps dont ils peuvent disposer pour faire les examens, le grand nombre des candidats et d'autres causes, quelquefois locales ou personnelles, font que l'on se plaint encore de l'admission de personnes qui n'ont ni l'instruction, ni l'aptitude désirable, et dont le grand nombre oppose une concurrence ruineuse aux instituteurs et aux institutrices habiles, particulièrement à ceux qui sont formés dans les écoles normales, et empêche d'élever le chiffre du traitement accordé par les municipalités.

Je ne dois point terminer ce rapport sans rendre un juste hommage à l'habileté avec laquelle ont été dirigées les affaires de ce département, pendant mon absence, par M. le Dr. Giard, que le gouvernement a bien voulu nommer député-surintendant en vertu d'une des dispositions de la loi de l'instruction publique.

J'ai l'honneur, d'être, monsieur,

Votre très-humble et obéissant serviteur,

PIERRE J. O. CHAUVEAU,  
Surintendant de l'éducation.

### Bulletin des Publications et des Réimpressions les plus récentes.

#### CANADA.

REVUE CANADIENNE : La dernière livraison, contient les articles suivants : "Le Ritualisme en Angleterre," (second article) par le Rev. M. Ouellet.—"Etude sur le moyen-âge," (suite et fin) par le Rev. J. S. Raymond.—"Scènes de la guerre de l'indépendance du Mexique," par L. de B.—"Du développement du goût dans les arts, en Canada," par N. Bourassa.

L'ECHO DE LA FRANCE : La livraison de février, contient les reproductions suivantes : "Le Carnaval," par Louis Moland.—"La Saint Valentin," par E. de la B.—"Chateaubriand," Portraits Littéraires par L. Gauthier.—"Fior d'Aliza," (suite) Entretiens par M. de Lamartine.—Histoire Naturelle : "Le lion allant à la provision," *Revue Britannique*.—"L'athéisme," par H. F. Chevé.—"Les Mystiques allemands au moyen-âge," *Le Contemporain*.—"Eugénie de Guerin," (Etude) *Le Conseiller des Familles*.—"Mr. Duruy et l'éducation des filles." Lettre de Mgr. Dupanloup à un de ses collègues, (à continuer).—"Mont St. Michel," Discours du cardinal de Bonnechose, *Semaine Religieuse*.—"L'art chrétien : Ecole Venitienne," par A. F. Rio.—Alfred Nettement.—"Académie des sciences : Qui a découvert l'attraction universelle," Pascal et Newton, *Journal des Villes et des Campagnes*.—"Bibliographie.—Rome and the Popes.—Almanach de notre Dame des Ermites.—Bible illustrée.—Almanach de l'Ave Maria.—Directoire catholique des Etats-Unis.—Pensées Diverses.

#### FRANCE.

JOURDAN : Rapport sur l'organisation et les progrès de l'Instruction Publique, par M. Ch. Jourdan. On peut définir cet ouvrage : une histoire rapide de tout ce qui s'est fait, des changements qui se sont opérés depuis le commencement du siècle, dans toutes les branches de l'Instruction Publique. M. Jourdan est l'auteur de plusieurs autres rapports importants, et d'une "Histoire de l'Université de Paris" généralement très-estimée en France.

OLLERIS : Œuvres de Gerbert (Sylvestre II) collationnées sur les manuscrits, précédées de sa biographie, suivies de notes critiques et historiques, par A. Olleris, doyen de la Faculté des lettres de Clermont.

OLLERIS : Vie de Gerbert, premier pape français, par A. Olleris. Ces œuvres de M. Olleris sont des plus utiles et des plus instructives. L'auteur trace dans la "Vie de Gerbert" un tableau neuf et intéressant de l'état des études en France au dixième siècle. Les historiens et les humanistes trouveront un intérêt extraordinaire dans la lecture de cet ouvrage qui est un des plus grands succès obtenus cette année par l'Université.

ROUSSELOT : Les Mystiques Espagnols : Malon de Chaidé, Jean d'Avila, Louis de Grenade, Louis de Léon, Sainte Thérèse, Saint Jean de la Croix et leur groupe, par Paul Rousselot, professeur de philosophie au lycée impérial de Dijon. Dans ce livre d'une érudition profonde et puisée aux sources mêmes, M. Paul Rousselot a non-seulement étudié la vie et les œuvres des

écrivains mystiques, mais encore l'influence exercée par leurs doctrines sur la littérature et les beaux-arts de l'Europe. Et, si parfois les opinions de l'auteur semblent plus ingénieuses que justes, on ne saurait du moins trop rendre hommage au talent d'exposition et de discussion dont il a fait preuve dans ces pages brillantes, ainsi qu'au zèle persévérant qui l'a soutenu dans le cours de recherches longues et difficiles.—E. LARIGAUDIÈRE.

NISARD : Les Poètes Latins de la Décadence, par M. D. Nisard. C'est la troisième édition d'un livre qui a fait beaucoup de bruit en France à son apparition et dont le succès, paraît-il, n'est pas épuisé aujourd'hui.

AMIEL : Le Livre des Adultes, par Amiel, chef d'institution à Paris. Faire les mœurs publiques par l'éducation bien dirigée de la jeunesse, c'est écarter les dangers présents et fonder le bien à venir. Le livre de M. Amiel, par ses sages conseils, préconise la moralité, la dignité et la puissance du travail. L'auteur a fait à la fois acte d'honnête homme, de bon citoyen et d'instituteur distingué.—VERDOT.

BLANC : La Grammaire des arts du dessin, par M. Charles Blanc. Voici un des livres de critique les plus remarquables qu'ait produits le dix-neuvième siècle, comme ensemble de matériaux, et surtout comme élévation de vues et affirmation de système. M. Chs. Blanc est, on le sait, un écrivain dont l'avis fait loi sur toute question d'art : l'importance, la variété de ses travaux, l'ont rendu mieux que personne capable d'entreprendre avec succès la "Grammaire des arts du dessin."

BLANCHARD : Métamorphoses, mœurs et instincts des insectes, par Emile Blanchard, membre de l'Institut, professeur au Muséum d'histoire naturelle.

DAUBAN : La démagogie en 1793, à Paris, ou l'histoire, jour par jour, de l'année 1793, accompagnée de documents contemporains rares ou inédits, recueillis, mis en ordre et commentés par C. A. Danban.

BUNSEN (de) : Dieu dans l'histoire, par C. C. J. de Bunsen. Traduction réduite par A. Dietz, professeur à l'école de Saint Cyr et précédée d'une notice sur la vie et les œuvres de Bunsen, par Henri Martin.

REGLUS : La Terre, description des phénomènes de la vie du globe, par Elisée Reglus. Ouvrage illustré, grand in-8.

GUILLEMIN : Les Phénomènes de la Physique ; par Amédée Guillemin, auteur du "Ciel," 1 vol., grand in-8, illustré de 11 planches imprimées en couleur.

#### ALLEMAGNE.

WOLF : Zur Geschichte des Unterrichts der israelitischen. Jugend in Wien, in-8. Wien (Herzfeld and Baue.)

FRANK : Das Christenthum und die Frauen. Ein Vortrag, in-16. Guterlosh (Bertelsmaun.)

SPITZEN : Rechnungsaufgaben. Für die unteren Klassen an gehobenen Töchterschulen, in-8. Wien (Danboeck.)

### Petite Revue Mensuelle.

Depuis le premier juillet 1867, la Province de Québec a, en vertu de la constitution fédérale, le contrôle absolu de ses affaires locales. Nous avons donc notre législature, notre ministère, et même notre gouverneur, né dans ce pays. Et c'est le 27 décembre dernier qui a vu inaugurer ce nouveau régime. Ce jour-là, au milieu d'une pompe civile et militaire qui ne lui laissait rien à envier aux gouverneurs ses prédécesseurs, et au bruit des salves d'artillerie qui le saluaient du haut de la citadelle de Québec, ce Gibraltar du Nouveau-Monde, Son Excellence Sir N. F. Belleau, accompagné de son état-major, se rendit au palais législatif pour ouvrir la première session du Parlement de la Province de Québec. Parmi les personnalités de distinction qui occupaient les sièges d'honneur, on remarquait Sa Grandeur Monseigneur l'Archevêque de Québec ; Son Honneur le Juge en Chef de la Province, les Juges du Banc de la Reine, de la Cour Supérieures et des autres tribunaux ; M. le Consul Général de France et M. le Consul d'Espagne, tous deux en costume officiel. Autour du Trône, à droite, le Président du Conseil Exécutif et les autres ministres de la Couronne ; à gauche, le Commandant de la garnison et les principaux officiers de la force régulière et volontaire. Son Excellence portait le brillant uniforme des représentants de Sa Majesté.

Sir Narcisse Fortunat Belleau a été, depuis son admission au barreau, on peut dire chargé d'emplois et d'honneurs dont il s'est toujours acquitté au plus grand avantage de ses compatriotes. Dans sa carrière civile, il fut successivement Bâtonnier du District de Québec, Maire pendant trois ans et premier Président de la Compagnie du Chemin de Fer du Nord. Dans sa carrière politique, appelé, en 1852, au Conseil Législatif, il fut nommé, en 1857, Président de cette honorable Chambre. Lors de la visite du Prince de Galles au Canada, il eut l'honneur de présenter à Son Altesse l'adresse du Conseil Législatif, et fut, à cette occasion, créé Chevalier de la main même du Prince. Appelé, plus tard, à faire partie du Conseil Exécutif, il devint Receveur-Général, et Premier Ministre à la mort de Sir Etienne Taché. C'est sous le gouvernement Belleau-MacDonald que le projet de Confédération des Provinces de l'Amérique Britannique du Nord a été proposé et exécuté.

Nous regrettons de ne pouvoir rapporter ici au long le discours du Trône, mais les amis de l'éducation auront remarqué avec plaisir le paragraphe suivant :

“ Les progrès de l'instruction publique, la culture des sciences, des lettres et des arts sont, à notre époque, non-seulement des moyens de développement et de prospérité pour un peuple, mais, après l'élément religieux, constituent le signe évident auquel se reconnaissent les nations vraiment civilisées.

“ Déjà l'ancienne Province du Bas-Canada a fait, dans cette direction, des efforts récompensés par des succès remarquables, et, justement jaloux de ne nous laisser rien à envier aux autres pays, le gouvernement précédent a fait étudier en Europe les divers systèmes d'éducation qui y sont suivis, ainsi que les institutions littéraires et scientifiques de l'ancien monde, dans le but d'ajouter au nôtre ce qui peut encore lui manquer. Ce grave sujet devra attirer prochainement toute l'attention de mon gouvernement.”

Avant l'éducation, l'agriculture et la colonisation sont mentionnées dans le discours, et déjà les comités nommés pour étudier ces diverses questions fonctionnent avec une activité qui leur fait honneur.

Ce n'est pas seulement dans notre législature que se forment des comités ; il vient de s'en former un à Montréal, qui, à bon droit, s'est attiré une grande part de l'attention publique ; nous voulons parler du comité chargé de l'organisation d'un bataillon de zouaves pontificaux du Canada. Déjà deux fils du Canada ont payé de leur sang leur part de la noble dette de toute la chrétienté, mais on attendait, avec raison, bien plus des descendants de la fille-ainée de l'Eglise. Et aujourd'hui, de toutes les parties du Canada, des Etats-Unis même, viennent s'enrôler des patriotes pour voler au secours de Rome toujours menacée. Comme autrefois, au cri de “ Dieu le veut,” les bras se sont levés, le denier de saint Pierre a reparu, et partout où il y a des catholiques on a répondu : Nous sommes prêts !

Les puissances n'ont pas accédé à l'appel de la France : c'est peut-être heureux, car bientôt il y aura assez de volontaires à Rome non seulement pour défendre la Ville Eternelle, mais encore pour reconquérir ce qui a été traîtreusement enlevé. D'ici là, le Saint-Père, tout victorieux qu'il soit, s'attend à de nouvelles attaques : la révolution s'agit dans le Nord. Victor-Emmanuel lui-même sera bientôt impuissant, car comme toujours, Garibaldi et ses satellites parlent et agissent, et ils s'attaquent à toute royauté comme à toute religion. Pour le moment, le cabinet de Florence est tenu en respect par toute la force morale et l'influence religieuse du reste de l'univers, car c'est non seulement pour la religion mais pour la morale, voire même pour l'affermissement de toute autorité qu'iront combattre nos Zouaves Canadiens. C'est surtout pour cette dernière raison que l'Empereur des Français tient plus que jamais à ce que les articles de la Convention du 15 septembre soient respectés.

Le drapeau tricolore a flotté sur les murs de Mentana, à l'admiration de l'univers catholique ; il n'y a été qu'un instant et cet instant a été un siècle pour la France, il a affirmé toute une politique chancelante. *Si vis pacem, para bellum*, c'est le cri national de la France pour le moment, et c'est la réponse à cette parole mémorable de Napoléon III : “ l'Empire c'est la paix.” On s'arme dans toute la France : les chambres françaises viennent d'adopter une loi portant le chiffre de l'armée à 1,300,000 hommes ; on double le cadre de l'armée et l'on renouvelle le matériel de guerre. Ce sont là de grands sacrifices ; mais l'honneur de la France est engagé et tous les partis s'effacent devant cette exigence.

Que fait pendant ce temps l'Angleterre ? Son pavillon respecté sur toutes les mers, arboré dans les contrées les plus lointaines, est déchiré et insulté sur son propre sol.

Le fenianisme n'agit plus seulement l'Irlande : il s'introduit dans les grands centres manufacturiers de la Grande-Bretagne où les Irlandais forment une partie notable de la population et s'y révèle par des actes d'une violence et d'une audace étonnante.

Partout en Europe, il y a une malaise, malaise politique et commercial. Dernièrement en France, des séditeux ont suscité une émeute au chant de *la Marseillaise*. En Espagne, les radicaux méditent toujours un coup de main. En Angleterre, comme nous venons de le dire, les fenians par leur attitude menaçante embarrassent le commerce sur ce grand marché de l'Europe. La panique est générale, et, en Irlande, l'*habeas corpus* est suspendu ; ce qui revient à dire que l'île sœur est en état de siège. Nous avons parlé des menées garibaldiennes en Italie, et certes elles ne sont pas les moins à craindre. Aux Etats-Unis, il y a une lutte ouverte entre le président et le congrès. La Russie agit de plus en plus vigoureusement en Orient, et la Prusse achève l'unification allemande. La Crète est en insurrection contre la Turquie, et, soutenue par les puissances occidentales, elle est en voie de se constituer une demi-indépendance qui ne laissera au sultan que le protectorat et le recouvrement d'un tribut.

Pendant qu'on s'occupe ainsi en Italie, en Angleterre et en bien d'autres pays, à étouffer des révolutions qu'on a longtemps nourries, et à réprimer des désordres que l'on a souvent causés, le corps d'une auguste victime de la révolution et de l'anarchie, les restes mortels d'un héros dévoué à la cause de l'ordre, traversent silencieusement l'Atlantique, enlevés enfin des mains ensanglantées de ses barbares meurtriers. Infortuné monarque, trop heureux de trouver le repos de la tombe au berceau des plus brillantes espérances ! Il n'y a que trois ans, souverain choisi par un peuple qu'il allait délivrer de l'anarchie, Maximilien traversait ce même océan, tenant en mains le sceptre qu'il destinait à rétablir l'ordre dans ce malheureux empire du Mexique. Jamais puissance n'avait été donnée à une

main plus énergique et en même temps plus clémente, et cependant il a été méconnu, abandonné par des alliés arrogants, et lâchement trahi par ses plus intimes amis. Sa vie n'a été qu'un grand malheur caché souvent sous l'ardeur des combats et l'exaltation du triomphe et de la victoire. La veille même de sa captivité, entouré d'amis fidèles et causant avec un homme à qui il avait donné toute son affection, et en qui son cœur magnanime aurait refusé de reconnaître un traître, il s'entretenait du malheur et des chagrins de celle, qui portait si dignement la moitié du poids de sa destinée. Livré à un vainqueur cruel et sanguinaire par Lopez, et conduit à l'exécution avec ses deux fidèles généraux, il sut mourir en brave. Son sang a dû crier vengeance, mais Dieu a déjà assez puni ce malheureux pays. La pompe royale déployée au retour dans la patrie, de sa dépouille mortelle, ne couvrira qu'une bien petite partie de l'abandon où on l'avait laissé dans sa lutte gigantesque. Un voile lugubre a été jeté sur la France par le crime de Queratero ; le temps l'a en partie levé : ce qui vient de se passer à Rome fera peut-être oublier les torts que l'on a eus envers ce trop confiant monarque ; mais l'Autriche pleurera longtemps un malheur qu'aucune gloire hélas ne vient compenser. Pour Maximilien, son nom restera dans l'histoire des deux mondes : les générations reconnaîtront en lui le souverain martyr de l'honneur et du devoir.

Les journaux d'Europe nous apportent la nouvelle de la mort de deux écrivains distingués, Turquet et Amédée Gabourd. Tous deux appartenaient à l'école catholique et sont bien connus de la plupart de nos lecteurs. Les poésies de Turquet ont été souvent reproduites par nos recueils littéraires, et les volumes de notre journal en contiennent plusieurs. Né à Rennes, le 21 mai 1807, l'auteur de tant de poèmes religieux vint à Paris étudier le droit. Il n'eut pas de peine à trouver sa véritable vocation et publia successivement *Esquisses poétiques* et un autre volume sous le titre d'*Amour et Foi*, qui eurent un succès mérité. Il a donné depuis, *Poésies catholiques, Hymnes sacrées, Fleurs à Marie*. Comme on le voit, il savait puiser ses inspirations à la source même de toute poésie, dans les mystères de la religion. De 1839 à 1842, il a travaillé au feuilleton de la *Gazette de France*. En 1852, il fit un poème politique en l'honneur du coup d'état de décembre. Il était chevalier de la Légion d'honneur depuis 1845.

Amédée Gabourd rédigea d'abord deux journaux démocratiques, le *Dauphinois* et l'*Ami des Lois*. Il fut chef de bureau au ministère de l'intérieur et se distingua par plusieurs ouvrages historiques, dont son *Histoire de France* est le plus remarquable.

Dans notre nécrologe canadien nous trouvons les noms de l'honorable Fergusson Blair, président du conseil exécutif, de M. Théodore Doucet, notaire de Montréal, et de M. Pierre Huot, curé de Ste. Foye. Fils d'un homme politique influent, M. Blair se lança jeune encore dans la vie publique. Il fut un des membres les plus distingués du parti radical du Haut-Canada, et après avoir été membre du gouvernement McDonald-Dorion, il résigna le 22 mai 1863 ; mais fit partie du ministère qui se retira en mars 1864. Pendant les négociations qui suivirent et amenèrent la coalition et la confédération, M. Blair essaya en vain de former un gouvernement. Il était entré dans l'administration Belleau-McDonald et avait été appelé à faire partie du premier ministère fédéral sous la nouvelle constitution.

M. Doucet était fils d'un ancien notaire, auteur d'un ouvrage sur les Lois du Canada, et il figurait au premier rang dans la société de Montréal. Notaire lui-même, il était employé par la compagnie du Grand Tronc et les principales banques de Montréal. Amateur distingué M. Doucet était l'âme de toutes les entreprises musicales, et sa maison réunissait l'élite du monde élégant, les amis des arts, des lettres et de la gaieté canadienne. Sa mort a fermé un des salons les plus brillants de notre pays, et jeté le deuil dans l'âme de tous ceux qui l'avaient connu, il y a si peu de temps encore, si gai, si aimable, si jeune de caractère et de manières, malgré les devoirs écrasants d'une des plus importantes clientèles de notre grande métropole commerciale.

M. Pierre Huot curé de Ste. Foye, était aussi lui un esprit distingué, un homme dont le commerce élégant et agréable savait enchanter tout un cercle d'amis dévoués et modestes.

M. Huot joignait à beaucoup d'érudition, un goût littéraire exquis, une finesse d'observation remarquable. Né à Québec le 22 avril 1809 il fut ordonné prêtre le 24 juin 1831, et, après avoir exercé le ministère comme missionnaire dans le district de Gaspé, il fut nommé curé de Ste. Foye en 1838. Il y avait donc trente années qu'il dirigeait cette paroisse dont l'église, une des plus anciennes et des plus petites du pays, offre tant de souvenirs historiques. Le jour de l'enterrement de son bon et regretté curé, elle était remplie d'une foule de prêtres et de laïques dont un grand nombre venait des paroisses voisines.

Monseigneur l'archevêque prononça lui-même l'oraison funèbre du défunt, et un chœur d'amateurs ajouta à la triste cérémonie l'effet le plus imposant.



## NOUVELLES ET FAITS DIVERS.

## BULLETIN DES LETTRES.

*Société Historique.*—Hier soir, un auditoire d'étingué était réuni dans la Salle de la société historique, pour assister à la séance d'inauguration du nouveau président, l'hon. M. Chauveau. C'est M. le Dr. Anderson qui en a fait presque tous les frais. Il nous a lu un charmant travail sur la carrière du Prince Edouard en Canada, aux Indes Occidentales, à Gibraltar et en Angleterre.

D'abord M. Chauveau remercia avec beaucoup d'élégance la société de l'honneur qu'elle lui avait conféré. "Quels sont, a dit M. Chauveau, mes droits à cette distinction, à présider une assemblée composée en grande partie de l'élément anglais, et après avoir été si longtemps éloigné de Québec? Aucun, excepté celui d'en être probablement le plus ancien membre, car j'en faisais partie en 1838. J'avais alors pour collègues des hommes dont les noms sont chers aux amis des sciences et des lettres, le Dr. John Carleton Fisher; le vénérable Dr. Wilkie; le laborieux M. Faribault; l'historien national, M. Garneau: nul de cet illustre groupe ne reste parmi les vivants."

M. Chauveau récapitulait les services rendus à l'histoire par la plus ancienne société du Canada, services reconnus à l'étranger par des hommes comme Bancroft, J. Sparks, Parkman, J. Gilman, Shea etc.

Le Dr. Anderson lut ensuite son esquisse de la vie du duc de Kent et s'attacha surtout à faire justice des calomnies dont certains historiens cherchent à ternir la mémoire du père de notre souverain.

En se servant de la volumineuse correspondance échangée entre le Prince et la famille de Salaberry pendant vingt-huit ans, il est facile de montrer le duc sous son vrai jour, de le peindre comme l'ami constant des Canadiens-français, dont il aurait aimé à devenir le gouverneur et le protecteur.

Plût au ciel que nous eussions eu, en 1803, ce bon prince et non le chevalier Craig, de triste mémoire.

M. Anderson suivit en traitant son sujet, l'occasion d'énumérer les titres nombreux du héros de Châteauguay à la reconnaissance du pays; titres que l'on a trop souvent méconnus et oubliés et qu'il serait encore temps de reconnaître.

M. Chauveau, reprenant la parole, dit quelques mots de la conférence de M. Anderson et fit part à l'assemblée d'intéressants souvenirs recueillis pendant sa visite au château de Salaberry, près de Blois, en France. En parcourant la galerie des portraits de famille, il a été frappé de la ressemblance frappante de la branche française et de la branche canadienne de cette noble descendance.

Somme toute, la séance d'hier soir a été très-instructive et commence bien la série de conférences que la société va donner dans le cours de l'hiver. Sous sa nouvelle direction, elle retrouvera sans doute son ancienne vigueur et son éclat des temps passés.

(Journal de Québec du 16 janvier.)

—Le mot si connu: "l'histoire n'est qu'une fable convenue," est une spirituelle boutade et rien de plus. Cependant, il faut bien reconnaître que l'histoire, quant aux causes des événements et quant aux détails, n'a guère qu'une exactitude relative.

Deux personnes, témoins oculaires et auriculaires d'un événement quelconque, le rapporteront presque toujours d'une manière différente, parce que chacune de ces personnes aura reçu l'impression de circonstances différentes; parce que chacune d'elles aura vu d'un point de vue différent; parce que chacune d'elles, ayant son attention absorbée par des objets divers, n'aura ni vu ni entendu les mêmes choses. Et si l'on ajoute à cela l'influence des préjugés et des passions, on ne sera pas étonné de cette divergence d'opinions dans l'appréciation d'un même fait.

Volney admet franchement cette cause d'erreur. Paul-Louis Courier, ce savant en us, cet érudit, grand dénicheur de manuscrits inédits, semble faire lui-même très-bon marché de l'exactitude historique: "Pour moi, dit-il, m'est avis que cet enchaînement de sottises et d'atrocités qu'on appelle histoire, ne mérite guère l'attention d'un homme sensé," et, dans un autre endroit, parlant de Plutarque, il ajoute: "Il se moque des faits et n'en prend que ce qui lui plaît, n'ayant souci que de paraître habile écrivain. Il ferait gagner à Pompée la bataille de Pharsale, si cela pouvait arrondir tant soit peu sa phrase. Il a raison. Toutes ces sottises qu'on appelle histoire ne peuvent valoir quelque chose qu'avec les ornements du goût." Et Voltaire, qui était aussi peu soucieux des faits, n'estimant que la forme, n'aurait certainement tenu aucun compte des manuscrits inédits qu'on aurait pu lui communiquer, à moins qu'ils ne lui fussent venus de quelque tête couronnée, ou tout au moins de quelque personnage éminentissime pour pouvoir se faire honneur de leur connaissance en les remerciant publiquement.

Heureusement que tout le monde ne juge pas l'histoire de ce point de vue étroit et par trop littéral. Les hommes sérieux, tout en appréciant le mérite de la forme, tiennent aussi, et par-dessus tout, à l'exactitude des faits et à une saine appréciation des causes; plus d'une histoire est reléguée par eux au rang de roman historique, pour n'avoir d'autre mérite que celui de la forme.

Maintenant, si l'on remonte, par la pensée, aux époques où l'on écrivait peu ou point, où les événements, même ceux que nous considérons à pré-

sent comme ayant une certaine importance, passaient inaperçus, et où de simples tentatives ne laissaient guère de traces, quelle exactitude peut avoir l'histoire de ces temps reculés? Peut-on même appeler cela de l'histoire? Voilà pourquoi une impénétrable obscurité couvre certaines époques, voilà pourquoi nous voyons la plupart des nations, et même des nations modernes, avoir leur temps fabuleux; voilà pourquoi, enfin, tous les historiens politiques, ou de parti pris, ont trouvé dans l'histoire de quoi soutenir les opinions les plus extrêmes et les théories les plus contradictoires.

On pourrait même affirmer hardiment que, depuis la chute de la république romaine jusqu'au seizième siècle, les faits et les événements inconnus dépassent beaucoup en nombre les faits et les événements connus. Il est douteux, plus que douteux, que l'on puisse jamais faire pénétrer la lumière dans ces profondes ténèbres; mais il est beau de le tenter: et lorsque, du sein d'une société avide de toutes les jouissances matérielles et qui estime les grandes fortunes, bien ou mal acquises, comme étant les plus grandes choses du siècle, il surgit un homme qui a le courage de préférer une honorable pauvreté au mercantilisme et à l'agiotage, qui sait, au prix des plus grands sacrifices personnels, s'imposer une tâche ardue, et la poursuivre résolument par amour pour la science et dans un but patriotique, on ne saurait trop applaudir à ses louables efforts; or, l'auteur des ouvrages dont les titres sont placés en tête de cet article et d'autres ouvrages encore inédits, est cet homme-là.

M. Margry a passé un quart de siècle à fouiller les bibliothèques publiques et privées, les archives de la marine et des colonies, du dépôt des cartes, etc., etc., à la recherche de documents inédits sur les découvertes, l'action des pionniers et la colonisation dans les diverses parties du monde; en un mot, il semble s'être imposé la tâche de redresser ou plutôt de refaire l'histoire sur ces matières intéressantes et trop peu connues, et de rendre à chacun la part qui lui revient légitimement; tâche ingrate s'il en fut jamais, car le public se contente des résultats sans s'enquérir comment et par qui ils ont été obtenus. Ces travaux, sans doute, ne sont pas tout à fait sans compensation; les hommes d'étude, les érudits, les curieux et tous ceux qui ne sont pas absorbés par le culte du veau d'or, apprécient les rudes labours de cet intrépide chercheur et lui composent, pour ainsi dire, un public d'élite. Il y a bien là, il faut en convenir, de quoi le flatter; mais ce n'est pas encore assez; M. Margry mérite mieux que cela: outre que ses ouvrages ont un attrait réel, en tenant compte des difficultés inhérentes à la matière et de la nature des matériaux mis en œuvre, ils se recommandent au sentiment patriotique des masses, puisqu'ils établissent la part qui revient légitimement à la France dans les découvertes, part que toutes les histoires antérieures avaient injustement amoindrie. (1)

— Nous reproduisons, avec plaisir, la correspondance suivante adressée au *Journal de Québec*, par Monsieur Routhier, un des lauréats de l'Université Laval, afin de lui rendre pleine justice.

M. le rédacteur,

Vous avez reproduit dans vos colonnes les extraits des poèmes récemment couronnés par l'Université, communiqués par le Conseil Universitaire au *Journal de l'Instruction Publique*. J'en suis flatté pour ma part; mais j'ai lieu de regretter que cette publication n'ait pas été faite avec plus de soin, du moins en ce qui me concerne. Est-ce le Conseil Universitaire ou le *Journal de l'Instruction Publique* qui a commis les petites erreurs dont je me plains? Je n'en sais rien, mais je ne puis pas les laisser inaperçues.

1o Le chant VI publié par le *Journal de l'Instruction Publique* et reproduit par votre journal, comme étant de M. Prud'homme, est le Chant IV de ma pièce, et M. Prud'homme lui-même trouvera bon que j'en réclame la paternité.

2o Après les vers suivants, que vous avez reproduits:

Cartier calme, et le front levé vers les étoiles,  
Perçant de son regard la sombre immensité,  
Jetait au vent du Nord qui déchirait ses voiles  
Cet acte d'espérance en la Divinité:

doivent être insérés ceux-ci:

Mon Dieu! j'espère en toi qui calmes les orages;  
Mes projets sont bénis, ils ne seront pas vains;  
Tu ne permets pas que les peuples sauvages  
Ignorent plus longtemps les préceptes divins!

L'omission de ces quatre vers retranchés, je ne sais comment, ni par qui, brise ma phrase et fait dire à Cartier des choses simplement ridicules.

Puisque j'en ai occasion, je rectifierai une erreur typographique qui s'est glissée au quatrième vers du chant intitulé: "Départ de Cartier." Le mot *port* doit y être substitué au mot *fort*.

Croyez-moi, M. le rédacteur,

Votre obéissant serviteur,

A. B. ROUTHIER.

(1) Nous reproduisons cet article de la "*Revue Britannique*" en souscrivant de tout point à l'opinion qui y est exprimée au sujet des travaux de M. Margry.